ALLI



COLLECTION MICHEL LÉVY

L'AMOUR D'UN NÈGRE

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.

L'AMOUR
D'UN NÈGRE

PAR

CHARLES JOBEY





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860



AU LECTEUR

Le 1er juin 1840, au moment où l'on allait larguer les amarres qui retenaient au port le navire *Margaret-Forbes*, sur lequel je m'embarquais pour revenir en France; un nègre sauta à bord et me remit une liasse de papiers avec la lettre suivante :

« Mon ami,

« Vous allez partir dans quelques instants. J'entends, de mon lit de douleur, les chants des matelots qui virent au cabestan : — l'ancre du *Margaret-Forbes* est tout à l'heure arrivée à pic. — J'entends aussi les sifflements de la soupape du steam-boat *Grampus*, qu'on

dirait impatient de vous remorquer jusqu'à la mer et de vous mettre sur la route de France.

« Dans quelques semaines vous aurez revu votre famille et reçu les baisers de votre mère; dans quelques heures, moi, je me tordrai, dans l'agonie, sous les baisers de la fièvre jaune. Je ne crains pas la mort : — je me suis dit cent fois que je la croyais préférable à la vie; mais, vous l'avouerai-je, mon ami? je crains d'être oublié trop vite. — Oui, l'oubli qui délivre si bien ceux qui restent ici-bas de la peine de penser à ceux qui s'en vont je ne sais où; l'oubli m'est insupportable, il m'effraye!

« Rassurez-vous pourtant, mon ami, je n'ai pas l'intention de troubler la joie où vous êtes de votre départ, ni de vous imposer mon souvenir immédiat; je viens seulement vous prier de vous prêter au petit moyen égoïste que j'ai trouvé pour vous contraindre à vous rappeler de moi un jour, et comme par hasard : il s'agit seulement de recevoir et de garder les papiers que je vous envoie; ce sont des notes sur la Louisiane; joignez-les à celles que vous avez prises vous-même sur ce pays, c'est précisément la seule faveur que je vous demande. Plus tard, lorsque vous vieillirez et que vous sentirez le besoin de revivre des jours de votre jeunesse, vous fouillerez dans ce fatras de souvenirs, vous mettrez le tout en ordre, et je ne doute pas que le nom du moribond qui vous écrit ces lignes ne vienne

quelquefois intéresser votre pensée : c'est là tout ce que je désire.

« Maintenant, mon ami, recevez mon dernier adieu ; le *Margaret-Forbes* est un navire solide. Que les vents et les flots vous soient favorables : *let go !*

« Louis Buck. »

Du travail que j'ai fait, en m'aidant des notes de Louis Buck et des miennes, il est résulté un premier volume, que je viens offrir au public sous le titre de *l'Amour d'un Nègre*, études de mœurs louisianaises. Ce livre contient des descriptions vraies du pays que j'ai habité pendant six ans de ma vie.

Le fond et les détails du roman qu'on va lire sont aussi de la plus grande exactitude; les noms de beaucoup de personnages qui y figurent sont véritables; si j'en ai changé quelques-uns, c'est que je me suis vu dans la nécessité de respecter certaines susceptibilités, d'éviter de froisser certains amours-propres, ou de faire saigner des cœurs dont les blessures ne sont probablement pas encore cicatrisées à cette heure.

Mais, en dehors des ménagements auxquels doit s'astreindre un honnête homme, j'écris ce que j'ai vu et entendu : voilà mon seul mérite.

Ch. JOBEY.

L'AMOUR D'UN NÈGRE

I

EN MER.

Vers la fin d'un beau jour d'août, deux hommes se promenaient ensemble dans la grande allée du jardin du Luxembourg. Le plus âgé, dont les cheveux grisonnaient, avait la mise simple, l'organe élevé et commun, le geste familier et bourgeois, l'air important et satisfait de ces boutiquiers parvenus que Louis-Philippe appelait ses chers camarades, à l'époque où ce roi citoyen promenait sa popularité dans les rues de Paris, en chapeau gris, un parapluie sous le bras.

Le cher camarade du roi se nommait M. Anselme-Cyprien Potard, marchand de denrées coloniales, autrement dit épicier en gros, à l'enseigne du *Vaisseau marchand,* rue Quincampoix, nº 6. Politiquement, il était électeur, éligible et capitaine de la garde nationale.

Le compagnon de promenade de l'épicier était son propre neveu, M. Charles Roger, étudiant en droit, demeurant hôtel Corneille, place de l'Odéon. Ce jeune homme, qui paraissait âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, était cité dans tout le quartier des Lombards comme un excellent sujet et un fort joli garçon, ce qui ne nuit jamais pour faire son entrée dans le monde.

Malgré toutes les qualités que possédait Charles Roger, son oncle prétendait qu'il donnait dans le travers, parce qu'il portait de longs cheveux, qu'il avait la barbe inculte, et qu'il se coiffait d'un chapeau tuyau de poêle pointu. Il ne se passait pas de jour sans que M. Potard ne lui fît les plus beaux raisonnements du monde, pour lui prouver qu'il devait abandonner toutes les excentricités de sa toilette, adopter la mise de tout le monde, et rentrer franchement dans le sein de la bourgeoisie, devenue l'arbitre de la France.

— Mon cher oncle, répondait toujours Roger, je me suis battu en juillet au profit de gens auxquels je n'ai rien demandé et auxquels je ne demanderai rien, que de me laisser user du droit que j'ai de m'habiller à ma fantaisie.

— Mon cher neveu, répliquait M. Potard, il ne faut jamais avoir de fantaisie ridicule, et surtout ne faire peur à personne, lorsqu'on a besoin de tout le monde. Quand on commence la vie et qu'on a, comme vous, beaucoup de route à faire pour arriver à la fortune, il vaut mieux avoir l'air d'un passant que d'un brigand sur le chemin.

A la suite de querelles semblables, M. Potard rentrait chez lui de fort mauvaise humeur, et il y passait

le reste de la journée à chipoter tout son personnel, depuis le dernier de ses garçons de boutique jusqu'à sa fille et son épouse, qui prenaient contre lui le parti de Roger, que ces dames trouvaient charmant.

Au demeurant, M. Potard était un excellent homme: il avait l'amour de la famille comme tous ceux de la bourgeoisie; et cette qualité le rendait même capable d'un grand dévouement pour les siens. Il en donnait la preuve à son neveu Roger, au moment où nous les rencontrons ensemble dans la principale allée du jardin du Luxembourg.

— Mon ami, disait M. Potard, nous sommes à la veille de prendre un parti très-grave, ce ne sera pas trop de réunir nos deux influences pour déterminer ta tante à nous donner son consentement; voici ce dont il s'agit : j'ai été mandé, il y a quinze jours environ, au ministère des affaires étrangères, pour prendre connaissance de renseignements reçus au sujet de la succession de ton pauvre père, mort dernièrement de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans. Il résulte, des détails transmis par le consul français, qu'il te revient une petite fortune. Il y a des propriétés, des marchandises à vendre, des créances à recouvrer; enfin, toute une liquidation à faire. Si on laissait le soin de cette opération à des étrangers, le consul suppose que les trois quarts de ton héritage passeraient en frais de procédure et de gestion. Pour sauvegarder tes intérêts, il faut absolument aller sur les lieux et tout faire par soi-même. Tu es avocat, mais tu n'entends rien à la pratique des affaires commerciales, j'irai donc avec toi à la Louisiane pour te donner la marche à suivre et t'aplanir les plus grandes difficultés.

— Comment, mon oncle, à votre âge, vous entreprendriez un pareil voyage! Je ne puis consentir à ce que vous couriez le moindre danger pour m'enrichir de quelques billets de mille francs.

— Ta, ta, ta, ta, voilà bien les jeunes gens, avec leur mépris des richesses. On n'a jamais trop de billets de mille francs; tu sauras cela plus tard, mon garçon. D'ailleurs, je n'ai rien à craindre, j'ai pris des renseignements auprès de nos correspondants de Nantes : la traversée est une affaire de six semaines ou deux mois au plus, nous arriverons au commencement de l'hiver, et il n'y a plus de fièvre jaune à cette époque de l'année; et puis, je reviendrai de suite en France; je ne resterai là-bas que le temps nécessaire pour t'y installer. Notre passage est retenu à bord du navire *la Cécilia*, de Nantes, qui doit mettre à la voile dans les premiers jours de septembre. Ainsi, il nous reste à peine le temps de faire nos malles et de préparer ta tante à consentir à notre départ. Charge-toi de la première attaque à ce sujet; je compte bien qu'il y aura quelques larmes d'abord, mais la chose s'arrangera, parce qu'elle est nécessaire et raisonnable.

Quinze jours après cet entretien, les deux promeneurs du Luxembourg étaient sur le pont de *la Cécilia*, descendant la Loire avec vent et marée. Paimbœuf et Saint-Nazaire disparaissaient dans le lointain : le pilote et l'armateur venaient de quitter le navire qui mordait déjà l'eau salée, et courait sur la lame comme s'il eût voulu rattraper le soleil couchant.

Le jour du départ est charmant : les passagers ont bien dîné; ils ont bu le champagne à la réussite de leur voyage, de leurs amours, de leurs projets; c'est toujours

un excellent moyen de s'étourdir momentanément sur les dangers qu'on a à courir, et de faire déraisonner cette folle qu'on appelle l'imagination. On se moque de ceux qui sont restés à terre, on méprise leur poltronnerie, et l'on s'endort en pensant qu'ils seront bien attrapés quand ils vous verront revenir riche et content.

Le lendemain est le jour du réveil et des récriminations contre soi-même : la terre a disparu, on ne voit plus que le ciel et l'eau, cela devient bien monotone à la longue. L'eau, surtout, agit d'une façon désagréable sur le moral des hommes : ceux qui n'ont pas l'habitude de naviguer éprouvent des terreurs et des tristesses invincibles, augmentant à mesure que chacun a compris que les plus beaux projets du monde reposent en réalité sur le plus ou moins de solidité d'une coquille de noix, perdue sur une mer immense ! C'est alors qu'on regrette d'avoir entrepris un long voyage, qu'on regrette sa mère, sa patrie, son clocher, ses parents, tous ceux enfin qu'on aimait et qu'on ne reverra peut-être plus.

Chez les femmes, dont l'organisation est en général plus délicate et plus impressionnable que la nôtre, la crainte de la navigation produit des effets qui se traduisent toujours par des larmes, des défaillances, des crises nerveuses, auxquelles viennent se joindre les suites répugnantes du mal de mer qui dépoétisent tout, même la femme la mieux aimée.

Telle était à peu près la situation de corps et d'esprit des passagers de *la Cécilia*, au moment où M. Potard parut le lendemain sur le pont, en casquette de crin forme de melon, à visière circulaire, robe de chambre à ramages, pantalon à pied et pantoufles vertes. Le mar-

chand de denrées coloniales en agissait à son aise, il affectait la même assurance, le même aplomb qu'il aurait eus, lorsqu'en descendant le matin dans son magasin de la rue Quincampoix, ses garçons s'écriaient : « Voilà le patron ! »

— Eh! bonjour, monsieur Potard, comment allez-vous ce matin?

— Parfaitement, monsieur le capitaine; parfaitement, à vous rendre mes devoirs. Et M. Potard de saluer profondément, en ôtant sa casquette à deux mains.

— Mais oui, vous allez très-bien, à ce que je vois, vous paraissez tout à fait gaillard... Sacrebleu! vous avez déjà le pied marin et l'aplomb d'un vieux loup de mer.

— Il est certain que j'ai acquis quelque solidité; ma foi, je ne croyais pas si bien m'en tirer.

Pour prouver ce qu'il avance et vérifier en même temps l'exactitude de certains maux de cœur dont il est sourdement tourmenté, M. Potard se dirige en trébuchant vers le bastingage de tribord, saisit les haubans à deux mains, et crache au vent, qui lui renvoie immédiatement sa salive sur le nez. Pendant qu'il s'essuie avec son mouchoir, une grosse lame vient frapper la hanche du navire. M. Potard est inondé d'une pluie d'eau salée, perd l'équilibre et tombe assis lourdement sur le pont du navire, ce qui provoque un rire général.

— Vous n'avez point de mal? lui dit le capitaine arrivé à son secours; vous n'avez rien de cassé?

— Non, heureusement, je suis tombé sur la partie charnue.

— Allons bien, tant mieux; mais vous êtes un peu mouillé?

— Oui, monsieur le capitaine, trempé jusqu'aux os!

— Aussi vous commettez des imprudences; il ne faut jamais cracher au vent, mais sous le vent.

— Ni sortir sans parapluie, marmotte entre ses dents maître Pacot, le timonier de quart.

M. Potard jette un regard douloureux sur le mauvais plaisant, qui reste impassible, et se contente de changer de côté l'énorme morceau de tabac qu'il a dans la bouche.

A dater de ce début dans la vie maritime, si humiliant pour son amour-propre, M. Potard perdit une partie de son assurance parisienne, et vécut dans une anxiété continuelle; tout ce qui se passait à bord l'étonnait, l'inquiétait; son caractère changea complétement: il devint taciturne, impatient, irrascible, difficile à vivre. Son neveu, son cher Roger, qu'il aimait tant, lui était insupportable, il le fuyait ou lui reprochait durement d'être la cause de toutes les tribulations qu'il subissait dans ce voyage. Cela était d'autant plus injuste, que le pauvre garçon faisait tout son possible pour éviter à son oncle les mille et une petites misères de la vie en commun dans une prison flottante.

M. Potard avait choisi pour confident de ses ennuis un nommé Montbrun, espèce de Bertrand d'une troupe de comédiens qui se trouvait à bord; vingt fois par jour il y avait, entre ces deux messieurs, des conversations saugrenues comme celle-ci :

— N'est-il pas vrai, monsieur Montbrun, que cela est bien triste d'être toujours entre le ciel et l'eau?

— Oui, Monsieur, très-triste.

— J'ai bien peur que notre voyage ne finisse mal; nous sommes égarés, voyez-vous bien; mon Dieu, il

n'y a rien d'étonnant à cela; ce capitaine ne me fait pas l'effet d'être très-fort, ni le second, ni le lieutenant non plus. Je suis bien convaincu qu'ils ne savent pas où nous sommes.

— Vous croyez, Monsieur?

— Parbleu! si je le crois, comment voulez-vous qu'ils s'y reconnaissent. Voilà déjà plus de quinze jours que nous avons perdu la terre de vue; ils ont beau dire que nous faisons soixante-quinze et cent lieues par jour, je n'en crois pas un mot; nous n'avons pas la preuve de cela.

— Non, et ils seraient fort embarrassés de nous la donner, cette preuve.

— Vous pensez bien que je ne gobe pas toutes leurs bêtises de *boussole, d'estimation de route*, de *loch*, ce morceau de bois attaché au bout d'une ficelle qu'ils jettent de temps en temps à la mer; tout cela est de la graine de niais.

— Oui, c'est bon pour des femmes et des enfants.

— Comme vous le dites, mon cher monsieur Montbrun; ah! ah! ah! je hausse les épaules et je ris de pitié, quand je les vois prendre leurs instruments de formes bizarres; leur *octant*, leur *sextant*, comme ils les appellent, et avec lesquels ils regardent le soleil.

— C'est pour prendre hauteur, disent-ils.

— Oui, pour prendre hauteur, et qu'est-ce que cela me fait à moi, la hauteur du soleil?

— Et à moi, donc?

— Imbéciles! ce n'est pas en l'air qu'il faut regarder pour reconnaître son chemin; c'est devant soi.

— Diable! mais vous pourriez bien avoir raison.

— Certainement, Monsieur, c'est devant soi; ou bien

à droite et à gauche, un enfant sait cela; que dis-je un enfant? un aveugle même ne s'y trompe pas; oui, Monsieur, un aveugle qui marche dans les rues de Paris, où il y a bien plus d'embarras qu'ici, dirige toujours son bâton devant lui, puis à droite et à gauche, pour se guider.

— Très-bien, Monsieur, très-bien, c'est parfait; on dirait que vous avez été aveugle toute votre vie.

— Je suis enchanté, monsieur Montbrun, que vous constatiez par vous-même l'ignorance et la stupidité des hommes auxquels nous avons confié notre existence. Vous m'avez inspiré une telle confiance, monsieur Montbrun, que je vous avouerai, entre nous, que j'appelle un naufrage de tous mes vœux: c'est le seul moyen que nous ayons de sortir de là.

— Peste, monsieur Potard, comme vous y allez.

— Préférez-vous donc mourir de faim et de soif sur ce navire, dont les ressources ne sont pas inépuisables, à ce qu'il paraît, puisque l'on nous a déjà mis à la ration d'eau?

— Cela est vrai, sous prétexte que nous la gaspillions; mais songez donc, un naufrage!

— Plût à Dieu qu'il vienne promptement! Tous les naufrages ne sont pas désastreux; souvent même la moitié des passagers a la vie sauve, et nous pouvons nous trouver dans cette moitié-là. Dans tous les cas, j'aime mieux courir les chances d'un naufrage, que de périr de faim et d'ennui à bord de *la Cécilia*.

— Merci de votre naufrage, je ne sais pas nager!

— Ni moi non plus, Monsieur, mais la Providence ne nous abandonnera pas; nous rencontrerons sa main secourable dans le péril.

— Merci de la Providence ! Décidément, monsieur Potard, j'aime mieux avoir un peu de patience, et attendre la mort tranquillement ici : nous n'y sommes pas trop malheureux, et si vous vouliez bien chasser vos idées noires...

— Croyez-vous donc que cela soit bien gai de voir toujours les mêmes visages, d'entendre toujours les mêmes voix parler, tousser, chanter, et les mêmes nez se moucher; de toujours déjeuner, dîner, souper, jouer aux dominos, aux cartes, au loto, avec les mêmes gens, assis à la même place : c'est à devenir idiot ou fou !

— Calmez-vous, de grâce, monsieur Potard, vous êtes père de famille, et...

— Que je me calme ! cela vous est bien facile à dire, à vous ; non, Monsieur, je ne me calmerai pas ; la mesure est comblée, j'ai fini par prendre tous mes semblables en grippe : ceux qui m'avaient plu d'abord me sont devenus indifférents, ceux qui m'étaient indifférents me sont devenus antipathiques; j'ai beau les fuir, j'ai beau me cacher dans tous les coins, je ne parviens pas toujours à les éviter, et alors je me sens capable de faire un malheur; il me prend des envies démesurées de sauter dessus et de les mordre !

Ainsi M. Potard, cet épicier échappé de la rue Quincampoix, et son compère Montbrun, ce comédien échappé du théâtre d'une ville de troisième ordre, ne comprenant rien à la marche d'un navire, dirigé avec certitude d'un point à un autre à travers les solitudes de l'Océan, fait qui résume à lui seul les travaux et l'expérience de milliers d'hommes pendant des milliers d'années, ne savaient qu'injurier dans leurs colères

extravagantes les officiers qui commandaient à bord de *la Cécilia.*

L'ignorance et l'entêtement, qui dérivent l'un de l'autre, ne seront jamais vaincus par le pur raisonnement, mais seulement par le fait brutal : lui seul peut ouvrir le cerveau et illuminer l'intelligence de tous les êtres grossièrement positifs, dont M. Potard offrait le type le plus exact.

Cet homme renouvelait, à quelques centaines d'années de distance, d'une façon grotesque et presque dans les mêmes parages, les scènes de mutinerie et de révolte des compagnons de Christophe Colomb, en 1492. Les murmures séditieux du marchand de denrées coloniales ne pouvaient certes avoir une grande conséquence pour le résultat du voyage de *la Cécilia*, mais ils affectaient péniblement Roger, et le faisaient rougir à chaque instant de voir son oncle se donner en spectacle et prêter à rire à toute une troupe de comédiens railleurs.

Vingt fois Roger avait eu l'envie de se fâcher et d'imposer silence aux mauvais plaisants; mais heureusement il avait compris qu'il ne remédierait à rien, et qu'avant de vouloir empêcher quarante ou cinquante passagers de rire de son oncle, il fallait d'abord empêcher cet oncle d'être ridicule.

Roger renonça donc à toute démonstration hostile, mais, à sa prière, le capitaine de *la Cécilia* promit de donner une bonne leçon à M. Potard, et de lui ouvrir les yeux à heure fixe.

Quelques jours après le passage de la ligne, M. Potard s'était levé un matin de fort mauvaise humeur. Mélancoliquement appuyé sur le bastingage et regardant la

mer, il racontait à son ami Montbrun ses tribulations de la nuit passée.

Il s'était, disait-il, couché la veille dans les meilleures dispositions du monde pour goûter les douceurs d'un sommeil réparateur, mais à peine avait-il eu la tête sur l'oreiller, qu'il avait été incommodé d'une odeur insupportable, dont le foyer paraissait exister dans son oreiller même. Voulant s'assurer du fait, il l'avait flairé, palpé, et il avait reconnu qu'il était rembouré de corps durs et assez volumineux. S'étant levé tout à fait, il avait, à la lueur de la lampe du bord et au moyen de son canif, décousu un coin de l'oreiller suspect, dont il avait extrait une demi-douzaine de harengs saurs et autant de queues de morues sèches.

— C'est une farce de ces dames, dit Montbrun; elles auront voulu vous faire cadeau d'un sachet à odeurs de leur invention.

— Bien obligé; j'aimerais tout autant que ces dames s'amusassent d'un autre que de moi : dites-le-leur de ma part.

— Ah! monsieur Potard, vous n'êtes pas galant; ces dames ne vous ont pas fait grand mal, après tout.

— Je vous trouve charmant, ma parole d'honneur! Ce n'est donc rien d'empêcher un honnête homme de dormir?

— C'est quelque chose sans doute, mais, après cette petite alerte, vous vous êtes recouché et vous avez dormi comme un bienheureux le restant de la nuit?

— Pas du tout, c'est ce qui vous trompe : je me suis recouché à la vérité, mais je n'ai pas été plus tôt endormi, que je me suis trouvé en proie à un affreux cauchemar. Je rêvais qu'un vautour venait pour me

manger les yeux; je le voyais s'avancer sur mon corps, piétiner sur ma poitrine. Je ne pouvais ni me sauver, ni me défendre, j'étais paralysé, cloué sur la place. Le vautour resta quelques instants à me considérer d'un œil farouche, puis je le vis avancer un peu plus, allonger le cou, balancer à droite et à gauche sa tête chauve, comme s'il avait voulu choisir celui de mes yeux qu'il dévorerait le premier. Enfin, il ouvrit le bec et poussa un cri terrible qui me réveilla en sursaut. C'était un coq que j'avais sur mon lit, oui, un coq!

— Bon, c'est encore une farce! Vous m'aviez donné la chair de poule; quel rêve atroce!

— Oui, c'est encore une farce, si bien une farce, qu'on avait eu le soin de tremper les pattes de ce coq dans de la mélasse, et qu'il a laissé partout sur mon lit les traces de son passage. Vous comprenez bien, monsieur Montbrun, que cela ne peut pas continuer; je vais me plaindre sérieusement ce matin au capitaine Angaud.

— Et vous aurez raison; tenez, le voici justement qui sort de sa chambre.

Le capitaine Angaud salua ces messieurs, jeta un coup d'œil exercé sur son navire, consulta le compas, considéra quelques instants l'horizon, puis s'adressant au maître d'équipage :

— Maître Pacot, dit-il, nous faisons bonne route, le temps est beau, il vente grand frais, nous allons *torcher* de la toile ce matin.

— Oui, capitaine.

— *Torcher* de la toile! répéta à demi voix M. Potard, *torcher* de la toile! Qu'est-ce qu'il va faire encore? Il ferait bien mieux de faire laver les draps de mon lit;

ce maudit coq a laissé dessus des traces qui ont l'air de tout ce qu'on veut.

— Allons, garçons, poursuivit le capitaine, *attrape* à orienter une bonnette, haute à tribord !

La manœuvre s'exécuta, pour ainsi dire, au commandement ; quelques secondes après, *la Cécilia* plongea ses basses vergues dans la mer, en bondissant sur la lame comme la cavale sous l'éperon d'un habile cavalier ; puis, se relevant gracieuse, elle reprit sa course rapide, poussée par une brise carabinée.

— Ah ! chien ! ah ! brigand ! s'écria M. Potard surpris par la brusque secousse imprimée au navire, il veut nous noyer tous, c'est sûr. Tiens, *torche* donc de la toile ; tiens, prends, en voilà encore, prends mon mouchoir et celui de Montbrun ; mais prends donc, scélérat ! nous en aurons fini plus vite avec ta satanée navigation.

Les cris du marchand de denrées coloniales avaient attiré une partie des passagers sur le pont ; chacun s'informait du motif de cette nouvelle algarade, lorsque le capitaine Angaud s'avança et lui dit d'une voix sévère :

— Monsieur Potard, je vous pardonne, à cause de votre âge et de votre poltronnerie, les grossièretés que vous venez de me dire. Vous ignorez sans doute que je suis le maître absolu à bord de ce navire ? ne m'obligez pas à vous le rappeler une seconde fois. Je réponds de vous corps et biens, mais sachez, pour votre gouverne, que j'ai le droit, dans l'intérêt de tous ceux qui sont ici, de mettre à bord du premier navire de guerre que je peux rencontrer, tout matelot ou passager insoumis ; et à défaut, de les débarquer sur la terre la plus pro-

che, et de les mettre à la disposition du consul de France.

— Capitaine, interrompit Roger qui s'avança à son tour, grâce à votre expérience et au beau temps qui nous a favorisés jusqu'à présent, mon oncle n'a pu se faire la moindre idée des dangers de la navigation; excusez, je vous prie, les paroles inconsidérées qu'il a pu prononcer, sans cependant avoir l'intention de manquer aux égards qui vous sont dus.

— Très-bien, monsieur Roger, restons-en là! je compte que monsieur Potard, auquel j'offre ma main en signe de réconciliation, s'observera davantage à l'avenir; je lui conseillerai même de s'abstenir de commérages avec M. Montbrun, je lui en dirai les raisons en particulier. Quant à votre voyage, Messieurs, il s'opère dans les meilleures conditions possibles, et si le vent se maintient ainsi jusqu'à demain, je prends l'engagement de faire reconnaître la pointe de Saint-Domingue à tous ceux qui seront levés au petit jour. Je serai bien aise de prouver aux incrédules que nous savons parfaitement où nous sommes, et que tout en regardant en l'air, nous suivons exactement notre route. Maintenant, allons déjeuner, c'est ce que nous avons de mieux à faire pour le moment.

Cet acte d'autorité et ce petit discours de circonstance produisirent le meilleur effet sur les passagers et surtout sur M. Potard. Ce pauvre épicier, ce capitaine de garde nationale qui ne manquait ni d'aplomb ni de faconde sur son terrain du quartier des Lombards, était dépaysé et très-malheureux depuis un mois, parce qu'il se croyait perdu en errant à l'aventure sur une mer immense; mais dès l'instant qu'il y avait à bord

un homme qui répondait de lui *corps et biens*, un homme qui avait le droit de commander aux autres, il n'en demandait pas davantage et n'avait plus à s'inquiéter de rien. Hélas ! M. Potard faisait partie de cette grande multitude ignorante et moutonnière qui a besoin d'être protégée, et à laquelle le prêtre, le juge et le soldat sont toujours indispensables.

Le lendemain, au point du jour, une partie des passagers de *la Cécilia* était debout pour apercevoir cette terre annoncée la veille avec tant d'assurance. Toutes les longues-vues du bord consultaient l'horizon dans l'ouest, mais les dernières ombres de la nuit empêchaient encore de rien distinguer d'une manière précise.

Cependant il n'y avait pas à s'y tromper, la terre était là, dans les bleus lointains, devant le beaupré du navire; la vache, les moutons et tous les autres animaux qui se trouvaient à bord l'avaient sentie et saluée, car, déjà bien avant le jour, l'aile des vents leur avait apporté des parfums d'herbes vertes.

Toutes ces observations naturelles et vulgaires n'étaient certainement pas à la portée de ces gens frivoles qui vivent au soleil de la rampe et dans les horizons des villes ; aussi, les curieux commençaient-ils à craindre d'avoir été trompés, lorsque le capitaine Angaud parut sur le pont pour prendre le quart du matin.

— Eh bien ! Messieurs, avez-vous vu la terre ? leur dit-il en riant.

— Pas encore, capitaine, dit Montbrun, il faut croire qu'elle fuit devant nous, et que *la Cécilia* n'a pas d'assez bonnes jambes pour l'attraper.

— Je pencherais plutôt à croire, Monsieur, que vous

n'avez pas de bons yeux, car la terre est visible à l'œil nu.

— Par exemple !.. où cela, où cela?

— Tenez, Monsieur, droit devant vous; ne remarquez-vous pas cette ligne bleue persistante, échancrée irrégulièrement?

— Oui, je la vois très-bien, c'est un nuage!

— Pas du tout, c'est la terre, c'est la partie espagnole de Saint-Domingue; nous en sommes à trente milles environ : à midi nous passerons devant, à trois ou quatre lieues au large.

L'aspect de la terre, qu'on n'avait pas vue depuis si longtemps, dérida tous les fronts et guérit du même coup les gens malades du spleen et du mal de mer.

La joie était si grande, qu'on se cherchait pour se parler et se dire des choses aimables, qu'on s'embrassait même en dansant sur le pont. Le capitaine Angaud eut un succès complet. Il mit le comble à son triomphe, en proposant à messieurs les passagers d'offrir le soir un bal aux dames. Rien ne pouvait plaire davantage à cette société, qui avait tant besoin de mouvement, de bruit et d'émotions. L'idée seule d'un bal donné à bord d'un navire bouleversait toutes les têtes; on s'en occupa le reste de la journée; on oublia de boire, de manger et de regarder, aussi souvent qu'on l'aurait dû, cette belle terre de Saint-Domingue, devant laquelle on passait toutes voiles dehors.

Les préparatifs du bal absorbèrent toutes les facultés intelligentes et ingénieuses des comédiens, qui possèdent tant de merveilleuses petites ressources pour faire quelque chose avec rien. Aussitôt qu'on eut pris la résolution de danser sur le pont et de placer l'orchestre

sur la dunette, pour qu'il pût mieux dominer les danseurs, la décoration marcha comme par enchantement : les tentes, les draperies, les pavois, les flammes, les banderolles, furent disposés par les matelots sous la direction des artistes. A cinq heures du soir, enfin, *la Cécilia* était fringante et coquettement parée, comme le jour de son baptême.

Tout le monde s'était mis en grande toilette pour dîner; les femmes étaient charmantes, les hommes aimables; la gaieté et le bordeaux *long bouchon*, l'esprit et le champagne circulèrent pendant deux heures autour de cette même table, dont chacun ne s'approchait la veille qu'avec ennui et dégoût.

Au moment où l'on se leva pour aller prendre le café, servi sur le capot de la grande chambre, avec les liqueurs des îles, *la Cécilia* fut prise d'un calme plat subit, les voiles battirent en instant contre les mâts, et puis, voiles, mâts et navire, tout s'arrêta immobile sur une mer bleue, unie comme une glace.

L'équipage, impatient et superstitieux, eut beau se tourner vers les quatre points cardinaux, siffler ou appeler les vents : ils furent sourds à leurs provocations et à leurs prières.

— C'est fini, dit le capitaine Angaud, nous voilà cloués : *Allons, garçons, attrape à carguer tout!* Quant à vous, Messieurs et Mesdames, vous n'avez pas autre chose à faire qu'à vous amuser et à profiter de la belle soirée que le ciel nous envoie... Dieu veuille, pourtant, que nous n'attendions pas la brise pendant huit jours; malheureusement, c'est ce qui arrive quelquefois dans ces parages. S'il en était ainsi, je vous promets que vous vous fatiguerez bien vite de rester toujours à la

même place, devant cette terre que vous appelliez de tous vos vœux.

— Comment diable peut-il se faire, capitaine, que le vent se soit ainsi calmé tout à coup ?

—Rien n'est plus facile à expliquer, monsieur Potard : j'estime que nous ne sommes guère à plus de trois lieues de terre, puisque nous pouvons parfaitement distinguer avec nos yeux les arbres de la côte, les pirogues et les cases des nègres. Remarquez aussi que nous sommes par le travers d'un *morne* ou montagne considérable, dont le sommet se perd dans le ciel ; eh bien ! c'est ce *morne* qui nous a abrités du vent malgré nous ; si nous pouvions l'abattre ou le dépasser, nous aurions du vent immédiatement. C'est notre faute, après tout, il ne fallait pas nous approcher aussi près de la côte ; j'ai grand peur que nous payions cher cette faute-là.

Tandis que M. Potard et le capitaine causaient assis sur le banc de quart, le bal commençait avec une verve et un entrain charmants ; les sons joyeux des instruments de l'orchestre, glissant sur la surface d'une mer unie, s'en allaient mourir au prochain rivage et réveiller sous l'ajoupa les nègres endormis dans la tiède atmosphère de ces doux pays. Les matelots fumaient leur pipe, ou buvaient sur le gaillard d'avant le quart de vin dont ils avaient été gratifiés à l'occasion de cette fête, que les feux du soleil couchant éclairaient d'une façon splendide.

Roger, assis seul à l'arrière de la dunette, d'où il dominait toute la scène que nous venons d'essayer de décrire, fut abordé par un M. Florès, personnage dont il n'a point encore été question jusqu'ici et qui mérite cependant que nous le fassions connaître.

Ce M. Florès était un planteur des rives du Missisipi, et membre de la législature de la Louisiane. M. Florès avait été surnommé *le silencieux* par les autres passagers! attendu qu'il restait quelquefois des jours entiers sans adresser la parole à personne; et comme ce diable d'homme avait toujours l'air froid et solennel, que sa face longue, anguleuse et bistrée; que son œil noir plein de feu et d'énergie, inspiraient généralement peu de confiance, personne non plus ne cherchait à lier connaissance avec lui.

M. Florès aimait assez le jeu. Le soir, il jouait volontiers à l'écarté ou à la bouillotte; mais cet homme-là ne faisait rien comme les autres: s'agissait-il de parier contre quelqu'un? il commençait par déposer la somme qu'il voulait parier sur le tapis, puis il tirait machinalement de la poche de son habit un long couteau catalan, avec la pointe duquel il se curait les ongles tout le temps que durait la partie. Remplaçait-il un joueur décavé? il déposait alors ce même couteau tout ouvert à côté de son enjeu, comme s'il avait voulu engager ses adversaires à gagner honnêtement son or. L'action de M. Florès prouvait qu'il avait joué au Mexique et dans les autres colonies espagnoles, et à la Nouvelle-Orléans même, où, dans le temps que les maisons de jeu existaient, les croupiers et tous ceux qui donnaient à jouer étaient armés ostensiblement.

M. Florès était d'une extrême politesse avec les dames, comme le sont tous les créoles et les Américains; mais il ne leur parlait pas davantage pour cela; ses plus grandes conversations avaient lieu avec le capitaine, qu'il aimait et connaissait beaucoup, et avec Pacot, le maître d'équipage, qu'il venait trouver le

matin en fumant sa cigarette. Comme ils étaient l'un et l'autre peu parleurs, leur conversation n'était ni variée, ni très-longue, elle se résumait à peu près à ceci :

— Bonjour, maître, quelle route faisons-nous?

— Bonne route; ouest-quart-nord!

— Ah! ah! bien ça! Bon marcheur *la Cicilia,* bon marcheur.

— Heu! heu! faisait maître Pacot, comme ça; des fois, elle est paresseuse, elle aime trop à fourrer son nez dans la plume! Maître Pacot voulait dire que le navire plongeait trop son avant dans la mer, et ne se relevait pas assez vite à la lame.

— Combien de nœuds filons-nous?

— Huit nœuds au dernier loch.

— Ah! bien ça! Bon marcheur, *la Cicilia,* bon marcheur.

La conversation se terminait là. M. Florès, très-satisfait, levait alors le nez en l'air, regardait en amateur comment les voiles étaient orientées, passait sous le vent, s'appuyait sur le bastingage et crachait dans la mer jusqu'à l'heure du déjeuner.

Tel était l'homme qui vint aborder Roger, et qui lui adressa le premier la parole, contre sa manière habituelle d'en agir avec tout le monde.

— Comment se fait-il, monsieur Roger, que vous ne preniez point part à la joie générale; la danse, cependant, est un des plaisirs de votre âge?

Roger, un peu surpris d'entendre *le silencieux* prononcer une aussi longue phrase, répondit pourtant qu'il éprouvait un plaisir bien plus grand à considérer l'ensemble du tableau qu'il avait sous les yeux.

— Cela vaut mieux, je le comprends, mais il y a en bas de jolies femmes qui vous demandent et s'inquiètent de votre absence.

— Oh ! ces dames ne manqueront pas de danseurs.

— Cela est vrai, seulement ils ne vous remplaceront peut-être pas entièrement; car je soupçonne, monsieur Roger, que vous avez fait ici quelques victimes.

— Ce serait bien malgré moi, je vous assure; ces dames sont charmantes, elles ont de l'attrait, du piquant, de l'esprit même, et pourtant je ne pense pas jamais rencontrer parmi elles la femme de mes rêves.

— Vous êtes bien difficile !

— Non, je ne me sens pas les facultés d'aimer une femme qui veut plaire à tout le monde, voilà tout.

— Prenez garde, Monsieur, elles le veulent toutes un peu.

— C'est possible, mais elles n'en font pas leur état.

— Ah ! très-bien, je vous comprends, vous n'aimez pas les actrices !

— Sur la scène, oui; mais ailleurs, non. Je commence à croire à présent que je n'aimerai plus guère le théâtre et ses interprètes, quels qu'ils soient. Vous ne sauriez imaginer, Monsieur, à quel point tout cela me semble aujourd'hui faux, petit, mesquin, en comparaison des splendeurs du spectacle que nous offre ici la nature. Décidément, plus on s'éloigne de la vieille Europe et de sa civilisation caduque, et plus on se rapproche du simple, du vrai et du beau.

— Vous parlez en poëte, monsieur Roger.

— Je crois, ma foi, qu'on le deviendrait sans s'en douter, sous ces climats privilégiés; vous ne supposeriez jamais que, lorsque vous êtes arrivé tout à l'heure,

je composais des vers! Oui, Monsieur, j'en étais à ma troisième strophe.

— Dites-les-moi donc, si vous vous les rappelez?

— Je le veux bien, mais vous serez indulgent; ce sont des vers un peu *fantaisistes*, des vers d'avocat sans cause; tels qu'ils sont, les voici :

Mon cœur a trois idoles,
Bien trompeuses souvent;
Ce sont trois choses folles,
Qui vont comme le vent.

D'abord, j'aime un navire incliné sur sa hanche,
Fuyant, coquet et fier, sous sa voilure blanche,
Vers le couchant en feu;
Quand la brise qui rit, sur la mer des Antilles,
M'apporte de la terre et de ses brunes filles,
Comme un baiser d'adieu.

Et puis j'aime, au combat, la cavale sauvage
Qui se cabre et bondit au soleil, sur la plage,
Les éperons aux flancs;
Qui, brisant ses liens, saccageant la mêlée,
S'enfuit droit au désert, rapide, échevelée,
Les quatre pieds sanglants!

J'aime enfin les baisers de ma blonde amoureuse,
Ses yeux ennuagés et sa bouche rieuse,
Qui sent comme les fleurs!
J'aime à la voir rougir, quand mon œil la dévore;
J'aime à la voir pâlir, quand il faut, à l'aurore,
La laisser tout en pleurs.

Mon cœur a trois idoles,
Bien trompeuses souvent;
Ce sont trois choses folles,
Qui vont comme le vent.

— Monsieur Roger, je ne saurais vous dire si vous

deviendrez un poëte, mais j'ai la certitude qu'avec votre imagination jeune et exaltée, vous aurez une existence très-agitée à la Nouvelle-Orléans; cette ville est pleine de séductions, d'écueils et de dangers, que vous ne pourrez éviter sans le secours d'un ami sûr et dévoué. Je voudrais pouvoir vous inspirer assez de confiance pour que vous me permettiez de devenir cet ami-là.

— Je suis heureux, Monsieur, de l'offre que vous voulez bien me faire, je l'accepte de grand cœur, quoique je ne sache pas encore comment j'ai pu mériter tout l'intérêt que vous paraissez me porter.

— Je conçois qu'il puisse vous sembler extraordinaire qu'un homme que vous ne connaissez pas, dont les dehors sont peu sympathiques et l'âge peu en rapport avec le vôtre, vienne vous proposer de devenir votre ami, à première vue.

— Je vous avouerai que...

— C'est assez irrégulier, n'est-ce pas? Votre étonnement cessera en partie, mon cher Roger, lorsque vous saurez que j'ai beaucoup connu votre père; il m'a parlé souvent de vous, je vous connaissais presque avant de vous avoir vu; du reste, il n'y a pas à s'y tromper, vous êtes son portrait vivant. Le capitaine Angaud m'ayant appris en même temps la mort de cet excellent homme et le voyage que vous faisiez avec votre oncle pour aller recueillir sa succession, j'ai pris aussitôt la résolution de vous être utile, de vous aider de mes conseils, et de ce que je peux avoir d'influence dans le pays que vous allez habiter.

— Je vous remercie mille fois, Monsieur, de vos généreuses intentions à mon égard.

— Il n'y a pas le moindre remerciement à me faire,

c'est tout simplement une dette que j'acquitte en mémoire de votre père; mais laissez-moi continuer :

Vous avez dû remarquer que je ne fais rien comme tout le monde, que je suis peu communicatif même, puisque ces gens qui dansent là-bas m'appellent *le silencieux?* Eh bien, par suite de la singularité de mon caractère, j'ai voulu vous étudier pendant une partie du voyage; le brave marin qui commande ce navire m'a parfaitement secondé dans les observations que je désirais faire, et aujourd'hui, mon cher Roger, je vous connais comme si j'avais vécu avec vous depuis dix ans. Il n'y a rien, voyez-vous, de comparable à la vie de bord pour juger les hommes; c'est le meilleur moyen, avec la vie de prison, de mettre à nu leurs défauts, leur égoïsme, leurs aspérités de caractère, leurs petites faiblesses, et, enfin, tout ce qui en fait de sots et vaniteux animaux!

Dorénavant, mon jeune ami, ma fortune et ma vie sont à votre service. Prenez à votre tour le temps nécessaire pour faire vos observations et pour m'accorder votre confiance.

— Merci, Monsieur, merci mille fois de votre bonté et de votre sollicitude; je sens bien que c'est au souvenir de mon pauvre père que je dois d'être accueilli si favorablement. Mais soyez persuadé que je ferai tous mes efforts pour mériter plus tard cette amitié que vous voulez bien m'accorder dès aujourd'hui.

— Touchez là, dit M. Florès en tendant sa main à Roger, qui la pressa avec effusion; touchez là. Je veux que nous soyons de vieux amis d'ici à notre arrivée en ville. Allons rejoindre votre oncle, avec lequel je désire aussi faire connaissance; je sais que M. Angaud a dû

le sermonner vertement ce soir et le dégoûter pour toujours de sa liaison avec ce comédien, ce Montbrun, qui s'est moqué de lui, sans qu'il s'en doute, depuis notre départ de Nantes.

Au moment où Roger et M. Florès descendirent ensemble sur le pont, les danses étaient suspendues; des rafraîchissements de toutes sortes étaient offerts aux dames, et du punch excellent aux hommes.

M. Montbrun, qui ne dansait pas, présidait à la confection et à la distribution des sirops, des limonades, et surtout du punch au rhum et au kirsch; car c'était le seul rafraîchissement dont il faisait usage pour lui-même, prétendant qu'il fallait employer les toniques dans le pays chauds.

Il avait usé de sa recette préservatrice au point de compromettre un peu sa raison; de sorte qu'il gesticulait, se démenait et parlait encore plus haut qu'à l'ordinaire.

— Eh bien! papa, continuons-nous à boire? criait-il à l'oncle de Roger.

— Merci! répondait l'autre d'un ton bourru; je ne boirai rien, et surtout avec vous.

— Qu'est-ce à dire?.. Ah! Potard, vous n'êtes pas gentil; vous êtes cruel ce soir pour votre ami Montbrun!

— Je ne pense pas, Monsieur, vous avoir autorisé à cette familiarité ridicule et grossière.

— Ah! *ma vieille!* vous ne pouvez avoir si vite oublié le temps où nous gardions des chagrins ensemble. Hier encore, n'étais-je pas le confident de vos ennuis? n'étais-je pas votre ami, votre Montbrun? Ingrat!

— Hier, Monsieur, je croyais avoir affaire à un galant

homme; aujourd'hui, j'ai appris que j'avais été joué indignement par un fourbe, par un Scapin !

— C'est assez, mon oncle, interrompit Roger; ne laissez pas croire à cet homme que vous attachez quelque importance à ses mauvaises plaisanteries.

— Et surtout, monsieur Potard, ne confondez plus vos amis avec les mauvais plaisants, maintenant que vous savez où trouver les uns et les autres, ajouta *le silencieux*.

Montbrun comprit qu'on avait parlé et que sa victime lui échappait; il salua néanmoins très-gracieusement de la main ces messieurs, vida son verre d'un seul trait, pirouetta sur les talons, et prit d'un pas chancelant le chemin de sa cabine.

Après les fatigues de la journée, l'heure du repos était venue pour les passagers de *la Cécilia;* la plupart d'entre eux regagnèrent le matelas de crin végétal qui garnit cette espèce de boîte à dominos, qu'on appelle un lit de bord. Néanmoins des groupes se formèrent sur les bancs de la dunette, des couples s'installèrent silencieusement dans quelque coin, protégés par l'ombre d'un mât, d'une embarcation, d'une manœuvre quelconque, de manière à jouir à l'aise, et le plus longtemps possible, de la fraîcheur et de la beauté d'une soirée magnifique. La lune, dans son plein, projetait au loin ses longs rayons d'argent; tous les feux du ciel se reflétaient sur la surface d'une mer si unie, que, l'œil et l'imagination aidant, on aurait cru voir *la Cécilia* suspendue dans un océan d'étoiles. Quelque dorade, quelque requin, poursuivant leur proie et traversant le miroir magique de zigzags de feu, quelques soupirs étouffés, quelques baisers furtifs, troublaient seuls par instants

le calme de la mer et le silence imposant de la nature; mais ces bruits-là complétaient l'harmonie de l'œuvre magistrale de ce grand peintre, qui gardera longtemps encore le secret d'animer tous ses merveilleux tableaux.

II

A TERRE.

Le 1er novembre 1834, jour de la Toussaint, le trois-mâts barque, *la Cécilia*, de Nantes, arrivé dans la nuit, était amarré à quai, vis-à-vis la place d'armes de la Nouvelle-Orléans.

Le pont fourbi, les cuivres brillants, le pavillon tricolore hissé à la corne d'artimon, la flamme rouge ondulant au grand mât, les matelots rasés de frais, ayant *caplé* leurs vareuses des dimanches et pressurant avec délices une chique toute neuve de tabac américain, étaient *parés* à recevoir, dès le matin, consignataires et visiteurs.

Si l'équipage avait fini sa toilette, il n'en était pas de même des quarante ou cinquante passagers de chambre qui se trouvaient à bord.

Les dames savaient qu'à leur sortie du navire il leur allait traverser une haie de flâneurs et de curieux de

la ville, paraissant apostés là tout exprès pour l'inspection du personnel dramatique arrivant de France. C'était pour elles comme une espèce de premier début, ou au moins d'exhibition publique de leur *physique,* où il pouvait y avoir matière à succès. D'ailleurs, il fallait bien répondre à la politesse et à la galanterie de la jeunesse louisianaise, qui envoyait depuis le matin, pour les passagers de *la Cécilia,* des nègres et des négresses chargés de corbeilles de fruits et de bouquets délicieux.

Si, en pareil cas, de simples bourgeoises eussent été très-excusables de vouloir plaire à ceux qui leur souhaitaient ainsi la bienvenue, des femmes de théâtre l'étaient bien davantage en employant toutes les ressources de la coquetterie féminine pour obtenir un triomphe.

Les maris ou les protecteurs sont les seuls qui ont le mauvais goût de se plaindre de la longueur du temps que les femmes mettent généralement à leur toilette. Ces messieurs ne savent pas ce qu'il faut dépenser de talent pour constituer ce qu'ils appellent une femme bien mise !

Ils ignorent ce qu'il faut d'art et d'études à cette femme pour combiner, choisir, assortir les couleurs et les étoffes les plus favorables à sa taille, à son teint, à son genre de beauté : sans compter beaucoup de goût et de tact, pour modifier ou exagérer au besoin les modes extravagantes et ridicules qu'on invente chaque jour; de résolution, pour adopter une coiffure hardie; de soins, pour peigner, crêper, boucler, onder, lisser, bandoliner les cheveux qui lui restent; pour cacher une oreille mal faite, rapetisser une bouche trop grande,

donner aux lèvres la couleur du corail, aux gencives celle de la rose, aux dents le brillant et la blancheur de l'ivoire ; et puis, faire montre d'un corsage d'une ampleur convenable, abaisser une taille trop haute, arrondir une taille plate, amincir une taille épaisse, élargir et faire bouffer sa tournure, bien tirer son bas blanc, chausser sa bottine trop étroite, ganter sa main trop forte.

Que de détails, grand Dieu !... que de détails !... Et tout cela, pour captiver le sot animal qu'on appelle l'homme ! Hélas ! oui, c'est pour plaire à ce magot si laid, à cet ours grossier et sans délicatesse, auquel elles sont bien supérieures, que les femmes se font belles chaque jour, qu'elles font semblant de se charger de chaînes, d'anneaux, de colliers; c'est pour le flatter qu'elles ont la voix douce, le regard caressant et les mains blanches; c'est pour le distraire qu'elles sont gaies, aimables, spirituelles.

Malheureusement, il prend souvent fantaisie à plusieurs de ces êtres charmants de vouloir museler le même ours; et tandis que chacune emploie de son côté ses ruses et ses grands moyens de séduction pour l'apprivoiser, l'ours qui s'en aperçoit se sauve en riant, et les laisse se quereller entre elles au sujet de sa peau.

Ainsi donc, les actrices qui se trouvaient à bord de *la Cécilia*, de Nantes, fourbissaient leurs armes, j'allais dire leurs charmes, pour faire une grande chasse aux ours louisianais : il y avait préméditation, mais non accord parfait entre celles qui tentaient cette expédition, car elles se querellaient, même avant d'être entrées en chasse.

— Saint-Albin, ma chère, disait la Dugazon à la forte chanteuse, sais-tu que tu es mise comme un ange?.. Tu vas faire tourner toutes les têtes des sauvages de Mississipi.

— Mon Dieu ! ma biche, je n'ai pas cette prétention; c'est bon pour toi de faire des victimes, tu es si mignonne, si gentille!... Je parie qu'avant huit jours tu auras une douzaine de nègres blancs à ton service?

— Eh! mais... pourquoi pas? je n'y verrais pas d'inconvénient, disait-elle d'une petite voix aigre... Puis elle ajoutait plus bas en s'en allant : elle est vexée, la Saint-Albin; et tout cela, parce qu'elle a mis sa belle robe jaune de *Fra Diavolo*, qu'elle a frisé ses trois cheveux et complété son jeu de dominos!.. Ah! ah! ah! voyez donc milady l'embarras ! quelle caricature!

— A-t-on jamais vu une pareille chipie, reprenait à son tour la Saint-Albin dans un groupe à côté, ne croirait-on pas que toute la ville va se mettre à ses pieds? Ils sont si gentils ses pieds!.. et ses mains donc... de vrais battoirs de blanchisseuse!... A-t-elle les abatis assez canailles, hein? Et elle parle du nez, par-dessus le marché!

Les gens du théâtre ont la langue leste; c'était avec de pareilles aménités qu'ils trompaient leur impatience et l'attente où ils étaient de M. le directeur, qui devait venir les chercher à bord de *la Cécilia*, pour assister au déjeuner splendide qu'il leur offrait au foyer du théâtre même.

Outre le désir bien naturel qu'ils avaient de voir de près leur *pacha,* ces pauvres artistes éprouvaient le besoin de secouer un peu leurs oreilles et de dégourdir leurs jambes, dont les ressorts et les articulations étaient

rouillés par cinquante-trois jours de mer. On a beau faire les cent pas, cent fois par jour, de la dunette à la poulaine, et de la poulaine à la dunette d'un navire, cela ne vaut pas la gymnastique pratiquée à terre sur *le plancher des vaches*, comme disent les matelots; sans compter qu'à bord on mange, on boit et on dort trop, si bien qu'on y crève de santé et d'ennui.

L'ennui du bord est un supplice dont nul ne peut avoir l'idée, s'il n'a fait un voyage de long cours; les huit jours qui suivent le départ, et les huit jours qui précèdent l'arrivée, sont les seuls supportables à la mer: le reste du voyage est d'une monotonie abrutissante.

Le directeur du théâtre de la Nouvelle-Orléans fut donc accueilli avec la joie la plus vive par ses pensionnaires, aussitôt qu'il eût mis le pied sur le pont de *la Cécilia*.

Ce directeur n'avait pourtant rien de bien sympathique : c'était un petit vieux voûté, cassé, dont la face grimaude, plissée, chagrine, avait pris une teinte tabac de la Havane, boucanée qu'elle était à la fumée des vingt-cinq à trente cigares qu'il brûlait par jour depuis quarante ans.

Ancien colon de Saint-Domingue, que la révolte des noirs chassa de son pays, cet homme, après avoir été armateur et négociant à New-York, et, disait-on tout bas, un peu contrebandier, un peu corsaire, pendant les dernières années de la grande guerre universelle, était venu, chargé d'ans et de dollars, s'échouer à la Nouvelle-Orléans comme dans un port de refuge.

Il avait fait construire, au centre du quartier français, une vaste maison contenant théâtre, salle de bal, salle de concerts, table d'hôte et salons de jeu. Cette grande

exploitation, qu'il dirigeait lui-même, suffisait à peine à ce qu'il lui restait à dépenser d'énergie et d'activité.

Le vieux John avait tant appris à mépriser les hommes et les choses, que, excepté cinq ou six de ses anciens compagnons, auxquels il avait accordé toute sa confiance, le reste du personnel considérable qu'il avait chez lui était à ses yeux des parasites et de la canaille qui vivaient à ses dépens.

Il faisait un bloc de tout son monde, hommes et femmes, comédiens, croupiers, cuisiniers, danseurs, musiciens, maçons, lampistes, architectes, etc. Ce bloc d'individus lui coûtait tant, et lui rapportait tant par mois. Là se bornait la science administrative et son jugement artistique.

Lui parlait-on du mérite, du talent d'un artiste? Il tournait le dos avec humeur, ou répondait brusquement :

— Laissez-moi donc, un artiste ne vaut pas même un nègre!.. Un nègre ne demande jamais d'argent à son maître; il n'en reçoit que des coups de fouet, et lui dit merci... Quand on ne veut plus de son nègre, on le vend très-cher à l'encan... Tâchez donc de vendre des comédiens? on n'en donnerait pas seulement *une gourde* par tête... Cela ne vaut rien, vous dis-je, pas un *piment*.

Le vieux John, cuirassé et bronzé de partout, n'avait plus qu'un seul côté d'attaquable : l'amour-propre... Quand on savait le prendre par cet endroit-là, on arrivait à lui faire faire à peu près tout ce qu'on voulait; on parvenait même à lui faire donner de l'argent : chose très-difficile et très-humiliante à obtenir autrement.

— J'ai l'honneur, monsieur le directeur, de vous souhaiter le bonjour et de vous présenter mes devoirs.

— Ah! ah! oui, bonjour, bonjour... Qu'est-ce que vous voulez encore?

— J'aurais besoin que vous m'avanciez un peu d'argent?

— Je m'y attendais!.. Qu'est-ce que c'est que cela, un peu d'argent? Je n'en ai pas; combien vous faut-il?

— J'aurais besoin de vingt-cinq piastres.

— Vingt-cinq piastres! Vous aurez donc toujours besoin d'argent vous autres? Je n'en demande jamais, moi.

— Oh! Monsieur, je m'en passerai, si cela vous gêne?

— Ah! bougre! non, cela ne me gêne pas... Vous me la fichez belle... Est-ce que vous croyez que je suis comme vous, que je ne mets rien de côté?.. Tenez, voici cent piastres, disait-il en tirant une poignée de banknotes chiffonnées, parmi lesquelles il choisissait le billet de cent piastres.

— Mais, Monsieur, je ne vous en demande que vingt-cinq.

— C'est égal, prenez toujours, vous me rendrez cela sur vos appointements.

— Oui, Monsieur, en deux mois, si vous voulez.

— Oh! prenez un an si vous voulez vous-même. Je n'en suis pas pressé, je n'attends pas après, moi.

S'il avait affaire à un malhonnête homme qui oubliât sa dette, il ne lui en reparlait jamais, dans la crainte sans doute qu'on pût supposer qu'il avait besoin d'argent.

Tel était le directeur original que les artistes fran-

çais étaient venus chercher à la Nouvelle-Orléans; mais laissons-les quitter *la Cécilia* et faire connaissance en déjeunant ensemble, et occupons-nous des personnages qui ont un rôle plus important à jouer dans le cours de cet ouvrage.

III

A TERRE.

(Suite.)

Après le départ des comédiens, les passagers qui restaient à bord de *la Cécilia* descendirent à terre à leur tour.

Le capitaine Angaud, donnant le bras à M. Potard, et M. Florès à Roger, traversèrent la place d'Armes, qui forme un carré à peu près parfait, dont le milieu est planté d'arbres assez beaux. A droite et à gauche, on voit des maisons à deux étages, bâties en briques, d'un aspect insignifiant; au sud, la levée du Mississipi, et une forêt de mâts s'élançant vers le ciel; à l'extrémité nord, s'élève l'église catholique, morceau d'architecture espagnole d'un assez bon effet; puis, à côté et sur la même ligne, se trouve l'ancien palais des gouverneurs, qui date de la même époque que l'église. C'est dans ce palais que sont installées la première municipalité, la cour criminelle, la prison de la ville,

appelée indifféremment par les nègres la geôle ou *la calabousse.*

Il serait aussi difficile de compter la quantité de coups de fouet donnés dans l'intérieur de cette geôle, depuis cent cinquante ans, que de compter les feuilles qui tombent chaque année des arbres de la place d'Armes. Après tout, cela ne serait qu'une affaire de patience et de temps : il s'agirait seulement de compulser les registres des écrous, sur lesquels sont inscrits, par ordre de date, les noms des esclaves envoyés en correction et le nombre de coups qui leur ont été appliqués au nom de la loi. Il est juste de dire que cette loi protectrice de l'esclavage protége en même temps l'esclave contre les réclamations exagérées du maître.

Le dos d'un nègre est tarifé à *vingt-cinq* coups de fouet par jour. C'est bien assez ; d'autant plus que la quantité étant remplacée par la qualité, personne n'a le droit de se plaindre.

Pressés par la faim, nos quatre voyageurs jetèrent seulement un coup d'œil, en passant, sur l'ancien palais des gouverneurs espagnols, traversèrent la rue de Conti, la place des Exécutions, qui se trouve juste derrière l'église (autrefois les hérétiques en sortaient munis de tous les sacrements, et n'avaient que quelques pas à faire pour monter sur leur bûcher), la rue de Chartres; puis, longeant un instant la rue d'Orléans, ils entrèrent enfin vis-à-vis le Théâtre-Français, dans le meilleur *restaurat* de la ville, où les attendait un déjeuner offert par M. Florès.

Tous les restaurateurs de la Nouvelle-Orléans prétendent avoir travaillé à Paris, sous les grands maîtres

de cuisine française; on ne s'en douterait guère, tant leur art a subi de profondes altérations à la Louisiane.

Un excellent praticien, que nous avons connu là-bas, suppose que cette décadence provient uniquement de la faute des esclaves du pays, qui ont gâté et perverti le goût de leurs maîtres en se mêlant de cuisine, incapables qu'ils sont d'en comprendre les premiers éléments.

Cet homme prenait son art au sérieux, et entrait souvent dans de fortes colères contre les nègres, qu'il était forcé d'employer comme aides à ses fourneaux.

« O illustre Carême ! ô Brillat-Savarin ! s'écriait-il indigné; pardonnez-moi de faire tressaillir vos corps dans la tombe, et vos âmes dans le ciel, en constatant que la cuisine française, si simple, si variée, si parfaite, et pour laquelle vous avez tant fait, a complétement échoué sur les bords du Mississipi !

« J'aimerais mieux, disait-il souvent, manger d'un mets préparé par le premier singe venu, que par le nègre le plus intelligent : le singe à un tel talent d'imitation, qu'il peut, par hasard, réussir à faire un plat passable, tandis que l'autre corrompt et dénature tout ce qu'il touche !

« O honte ! ô douleur ! poursuivait-il, qu'ai-je fait à Dieu pour être condamné à voir de sales mains noires flétrir, manier, hacher, déchiqueter, sans discernement, des viandes sanglantes et palpitantes encore ? Est-il un supplice comparable à celui que j'éprouve en voyant un nègre idiot plonger ces débris de viandes dans une chaudière en fonte, remplie de graisse de porc en ébullition; puis y jeter le sel, le poivre, le piment à poignées; et puis enfin, retirer le tout dessé-

ché, raccorni, et venir me l'apporter en me disant :

Mô malte, voilà des grillades?

Des grillades, sapajou! des grillades! Dis-moi donc, misérable, sais-tu seulement ce que c'est qu'un gril? en as-tu jamais vu un seul dans ton pays? Eh bien! sans un gril, tu ne pourras jamais faire des grillades, moricaud!

Pourtant, mô malte, voilà des grillades!

Tais-toi, polisson, suppôt du diable; tu appelles cela des grillades, sans doute parce que chaque bouchée qu'on avale brûle la bouche, corrode le palais, le gosier, l'estomac, et perfore les intestins; si bien que ceux qui mangent de ta cuisine infernale sont tourmentés d'une soif ardente, quoiqu'ils boivent du matin au soir? Retire-toi de mes yeux, misérable esclave : tu as détruit chez les blancs, la délicatesse des appareils sensitifs dont la nature les avait doués, comme tous les hommes, afin qu'ils puissent jouir des plaisirs de la table ; tu as privé les créoles d'un sens qui leur aurait permis d'apprécier l'art des Vatel, des Carême, des Beauvilliers! Va-t'en, va-t'en, et sois maudit! »

C'est ainsi que, dans son indignation, parlait cet artiste de talent, cet homme consciencieux, nouvellement débarqué dans le pays. En vain voulut-il, pendant quelques temps, suivre les vrais principes de l'art culinaire et maintenir les bonnes traditions; il fut bien vite obligé de calculer avec son intérêt, et de se soumettre, bon gré mal gré, aux exigences du goût créole.

Au bout de quelques années, cet homme est rentré

en France avec vingt mille livres de rentes, gagnées à faire de la soupe à la tortue (*turtle soup*), de la soupe aux huîtres (*oysters soup*) et du gombaud; trois mets pour lesquels il avait eu d'abord un souverain mépris, et dont cependant il a fini par manger lui-même; en avouant qu'ils étaient de haut goût. Quelle lâcheté !

Nous pourrions dire le nom de cet homme, que nou avons vu, en veste et en tablier blancs, sacrifiant au veau d'or devant les fourneaux louisianais ! Nous ne sommes pas méchant, nous ne voulons humilier ni faire rougir personne ; si ce cuisinier est coupable de forfaiture, il sera jugé dans l'autre monde par ses pairs; en attendant, nous l'engageons à jouir le plus longtemps possible dans celui-ci de la fortune qu'il a acquise.

Nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter de nos digressions continuelles, elles sont indispensables pour leur faire bien connaître le pays où nous sommes, pour leur donner une idée exacte des mœurs et des usages créoles, et les mettre à même de ne plus avoir à s'occuper que des personnages du drame intime que nous essayons de dérouler sous leurs yeux.

Nous avons laissé nos amis de *la Cécilia* à table dans un restaurant de la rue d'Orléans. Malgré leur appétit, malgré le court bouillon au *catfisch* et au *redfisch*, les crevettes du fleuve, le jambon de chevreuil et autres excitants, solliciteurs de l'estomac, MM. Potard et Roger firent peu d'honneur au déjeuner de M. Florès. Chaque bouchée qu'ils avalaient leur donnait une espèce de commotion électrique, leur brûlait la langue et faisait jaillir leurs larmes. Ils essayèrent d'abord, par politesse, de résister à cet effet étrange ;

mais, vaincu par la douleur, M. Potard s'écria le premier :

— Quel diable de ragoût est cela? Il me semble avaler des milliers d'aiguilles.

— Ce n'est rien qu'une petite pointe de piment, lui répondit l'amphitryon.

— Saperlotte! vous appelez cela rien! Jour de Dieu! Mais j'ai un incendie dans la gorge!

— Buvez, monsieur Potard, buvez, c'est le seul moyen de l'éteindre; le vin de France est un remède excellent pour faire cesser ces picotements dont vous vous plaignez.

— Oui, ma foi, buvons du vin de France; j'avoue qu'il me plaît mieux que la cuisine de ce pays.

— Soyez sans crainte, vous vous y habituerez; tous vos compatriotes font les mêmes façons que vous à leur arrivée ici, et huit jours après ils exagèrent les condiments, et mangent des piments crus comme hors-d'œuvre.

— Je ne crois pas jamais en arriver là. Et toi Roger?

— Ma foi, mon oncle, je suis d'avis qu'il faut se conformer, le plus tôt possible, aux usages et aux habitudes du pays où l'on est.

— Et vous avez raison, mon ami, poursuivit M. Florès, c'est une précaution hygiénique fort bonne à prendre, surtout dans les pays chauds. J'en appelle au capitaine Angaud, qui a visité les quatre coins du globe.

— Je suis tout à fait de votre avis; aussi, je n'ai pas essayé de me soustraire aux usages des pays où je suis allé, depuis quarante ans que je navigue. La nature, Messieurs, ne se trompe jamais, elle a tout prévu, tout

calculé. Aux hommes du Nord, elle a donné des viandes succulentes, des végétaux et des fruits d'espèces particulières. Aux hommes du Midi, au contraire, elle s'est montrée avare de nourriture substantielle, et prodigue de fruits extrêmement sucrés, de végétaux innombrables et d'épices variées, pour rendre le tout d'une digestion facile. Les mangeurs de viande sont gras, robustes et lourds; les mangeurs d'épices sont maigres, nerveux et agiles. Je sais bien que l'occupation la plus attrayante des hommes est de bouleverser l'ordre de la nature, et d'embrouiller la sagesse de ses calculs, de manière à ce qu'elle ne puisse s'y reconnaître; mais remarquez que cela n'aboutit à rien, et que, malgré ces luttes grotesques d'enfants imbéciles contre un mère bonne et prévoyante, la nature, en définitive, est toujours victorieuse; il n'y a pas de lutte possible contre ses lois immuables, il faut s'y soumettre ou mourir.

— Cependant, objecta l'oncle de Roger, qu'est-ce que cela peut lui faire à la nature, si j'aime mieux manger cette côtelette de mouton saignante, que desséchée comme elle est? Il y a là matière à discussion.

— Monsieur Potard, la nature n'a pas le temps de discuter, elle tue les raisonneurs, c'est plus vite fait.

— Ah diable! mais alors en venant ici je me suis donc fourré dans un guêpier; il me faudra déranger mes habitudes, changer mon tempérament, faire des excès?

— Gardez-vous en bien; ce n'est pas cela qu'on vous demande : mangez et buvez comme à votre ordinaire; seulement, habituez-vous aux mets pimentés, prenez du café trois fois par jour : le matin à jeûn, en vous

levant, à midi après votre déjeuner, et le soir après votre dîner; buvez aussi un peu de brandy ou de rhum; et si par hasard vous aviez soif?...

— Assez, assez, sacrebleu! vous voulez donc me mettre en feu et m'allumer comme un brûlot?

— Pas le moins du monde, nous vous donnons juste la mesure de ce qu'il faut faire ici pour observer une bonne hygiène; votre sang un peu fouetté circulera librement et se maintiendra au degré élevé de la température, votre tête sera libre aussi, et vous combattrez plus facilement la torpeur, l'engourdissement que cause la chaleur; pas de limonade à la glace surtout, sans qu'au préalable vous ne preniez le soin de corriger ses principes malfaisants et sa crudité au moyen d'une adjonction d'alcool: le rhum, le tafia, le brandy, le genièvre, sont également bons, cela dépend de votre goût. Sans cette précaution bien simple, la limonade à la glace produirait sur vous l'effet d'un seau d'eau jeté sur un brasier ardent.

— Où suis-je, mon Dieu! et que suis-je venu faire dans cette maudite galère?

— Rassurez-vous, monsieur Potard; que diable! un homme comme vous, qui a combattu l'anarchie au cloître Saint-Méry, doit montrer plus de sang-froid en présence d'un danger qui n'a rien d'effrayant, et qu'il est si facile d'éviter!

— Sans doute, mon oncle, interrompit Roger en riant; tenez, faites comme moi, et attaquons ensemble cet énorme buisson d'écrevisses; jamais je n'en ai vu d'aussi belles.

— Et vous pouvez ajouter, qu'il n'y a qu'à la Nouvelle-Orléans qu'on en voit de semblables, dit le capi-

taine Angaud, cela tient à la nourriture qu'elles y trouvent.

— Le fait est qu'elles sont superbes; on dirait de petits homards : j'avoue que sans cette éternelle pointe de piment à laquelle je ne m'habituerai jamais, j'en mangerais avec plaisir. Mais de quoi vivent-elles donc ces gaillardes-là?

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela pour le moment; vous savez que les crustacés ne sont pas très-difficiles dans leurs goûts; nous vous ferons voir tantôt notre réservoir aux écrevisses, et vous conviendrez vous-même qu'elles ont une nourriture toute particulière, très-favorable à leur développement et à l'excellence de leur chair.

— Allons, soit! dit M. Potard; il paraît que dans le Nouveau-Monde tout est changé, tout est extraordinaire, rien ne se fait comme dans l'Ancien : les animaux eux-mêmes ont des habitudes singulières et une nourriture de fantaisie; je commence à croire que j'aurais bien fait de rester à Paris, rue Quincampoix, au lieu de vouloir courir le monde; je ne suis décidément pas taillé pour les voyages de découvertes.

L'oncle de Roger avait raison, il s'était mis en route beaucoup trop tard. Les voyages n'ont d'attrait que pour la jeunesse, mais ils déplaisent à l'âge mûr: l'une a besoin de mouvement, l'autre a besoin de repos; l'une est prodigue de sa vie, l'autre en est économe. A vingt-cinq ans, on regarde en avant, et l'on aime ce que l'on n'a pas; à cinquante ans, on regarde en arrière, et l'on aime ce que l'on n'a plus.

Roger était, comme nous l'avons déjà dit autre part, un brave et excellent jeune homme, pour lequel on

éprouvait, à première vue, un entraînement irrésistible.

Comme toutes les natures bonnes et privilégiées, il avait la mémoire du cœur : aussi son dévouement pour M. Potard était-il sans bornes; il aimait son oncle parce que celui-ci avait veillé sur ses jeunes années avec la solicitude d'un père, et qu'il lui avait fait donner cette forte et brillante éducation universitaire dont la bourgeoisie émancipée est devenue si avide depuis la première révolution; sachant bien, par expérience, qu'à l'époque où nous sommes l'ignorance n'est plus permise, même à un noble, même à un millionnaire.

Cependant, et malgré la reconnaissance qu'il devait avoir pour son compagnon de voyage, Roger ne se faisait pas illusion sur les défauts et les petits ridicules de son oncle. Il le voyait avec un certain plaisir regretter la France; il espérait même qu'à force d'ennuis et de désappointement, M. Potard, n'y pouvant plus tenir, hâterait son retour, et le laisserait seul à la Nouvelle-Orléans, pour y terminer l'affaire qui les y avait amenés.

Roger nous semble excusable d'avoir eu de semblables pensées, car il n'avait jamais été moins libre que depuis son départ de Paris. La conversation terre à terre, l'humeur chagrine, la visée courte et positive du bourgeois du quartier des Lombards, le faisaient souvent rougir et lui causaient de ces irritations, de ces impatiences fébriles, qu'il ne parvenait à maintenir qu'en se rappelant à propos les obligations qu'il avait à cet homme, entreprenant à son âge un voyage de 2,500 lieues pour l'aider à recueillir plus sûrement l'héritage de son père.

M. Potard avait été si peu aimable pendant ce déjeuner, que son neveu vit avec satisfaction M. Florès se lever de table et proposer une promenade en ville, qu'on terminerait par une visite pieuse et en commun au cimetière, où reposait le père de Roger.

On alluma alors des cigares et l'on reconduisit le capitaine Angaud à son bord, où l'attendaient les consignataires de la cargaison de son navire. En passant de nouveau sous les arbres de la place d'Armes, M. Potard put examiner en amateur les canons de la milice, endormis sur leurs affûts, à la garde de Dieu. Comme les deux Parisiens s'étonnaient de ne pas voir là un factionnaire, M. Florès leur dit que personne en ville n'ayant l'intention de s'emparer de ces canons, il était inutile de faire perdre un temps précieux aux citoyens pour les garder.

Il ajouta qu'on ne se servait ici d'artillerie que trois fois par an : à l'anniversaire de l'indépendance des États-Unis, à l'anniversaire de la naissance de Washington, et à l'anniversaire de la bataille de la Nouvelle-Orléans, dite la bataille des *Balles de coton*, ainsi nommée parce que, à cette époque, les Américains, pris à l'improviste et n'ayant pas eu le temps d'élever des fortifications régulières, se retranchèrent derrière des balles de coton, d'où ils firent un feu terrible et si bien dirigé sur les Anglais, qu'ils les forcèrent à se rembarquer après leur avoir mis trois mille hommes hors de combat.

Les Américains sont assez économes de poudre à canon ; ils ont horreur de la guerre pour la guerre ou pour la gloire, ce qui revient au même. Ils laissent aux nations civilisées d'Europe le monopole de planter des lauriers et des étendards sur des remparts ; ils se bor-

nent, eux, à planter du blé, du sucre, du coton et à récolter des dollars.

Quand les Américains font la guerre, ils n'ont presque jamais d'autre projet que celui d'annexer à leur territoire le pays de leurs adversaires; chaque boulet lancé par les canons de la République conquiert l'étendue de terrain qu'il parcourt dans sa course rapide. Les artilleurs américains sont des géomètres, et leurs boulets des jalons plantés dans le sol ennemi.

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, la république des États-Unis a toujours été victorieuse, et, pourtant, elle n'est pas conquérante dans l'acception du mot; elle ne soumet point un peuple, elle se l'assimile.

Dès le lendemain de la victoire, la mèche des canons est éteinte, les épées sont rentrées au fourreau; et, chose bien plus extraordinaire, on voit le vaincu, traitant d'égal à égal avec le vainqueur, demander à faire partie des États de l'Union, à la condition de conserver sa religion, ses lois et ses mœurs particulières, ce qui lui est toujours accordé; on exige seulement, en échange de la liberté qu'on lui accorde, qu'il se soumette aux lois générales du pays, qui ont pour but de maintenir son indépendance, de rendre les divers États solidaires les uns des autres, et d'obliger chacun de concourir à la défense commune. Le pacte une fois signé, le champ d'azur du drapeau américain est semé d'une nouvelle étoile blanche, emblème du nouvel État; après quoi, le peuple, ainsi *américanisé*, envoie deux membres au sénat des États-Unis, et un ou plusieurs représentants au congrès; puis tout est dit.

Mais là ne se borne pas l'action de la race anglo-saxonne sur leurs nouveaux confédérés: aussitôt après les

dernières formalités remplies, des centaines de familles des États du nord viennent s'abattre sur la proie conquise, entraînant à leur suite une multitude d'émigrants européens, pauvres mendiants cherchant la terre promise et demandant du pain. Tout ce monde réuni travaille avec ardeur à la transformation complète de ce nouveau pays de Chanaan. La terre est défrichée sur tous les points, les cours d'eau sont rendus navigables, des routes sont tracées, des chemins de fer construits, et des villes entières sortent du sol comme par enchantement. Bientôt, à l'exemple de leurs initiateurs, les anciens possesseurs du pays mettent aussi la main à l'œuvre, et s'occupent soit d'agriculture, d'industrie, de commerce et de spéculation sous toutes les formes; car chacun est pressé d'arriver à l'indépendance et au bien-être.

Au bout de dix ans seulement, la richesse, l'abondance et la santé ont remplacé la misère et la maladie. Au bout de vingt ans, la population, quintuplée, s'est si bien liée et mêlée de parenté et d'intérêts, que tous les vieux préjugés de caste, de nationalité originelle, sont entièrement détruits; il n'y a plus d'Anglais, de Français, d'Espagnols, d'Allemands ou de Mexicains sur cette terre devenue américaine : il y a des Américains, pas autre chose.

Ceux qui ont vu de leurs yeux de semblables transformations s'opérer en aussi peu de temps, sont bien forcés de reconnaître que la vieille Europe a fini son temps, et que le peuple des États-Unis a la mission providentielle de régénérer les autres peuples et de fonder un grand empire dans l'autre hémisphère.

A l'époque où la Louisiane fut cédée aux États-Unis,

pour quelques millions, par l'empereur Napoléon Ier, la Nouvelle-Orléans, cette ville qu'on appelle aujourd'hui la reine du Sud, se composait alors, sauf les monuments publics, d'un petit nombre de méchantes maisons basses, construites en planches et récrépies à la chaux; on peut encore rencontrer quelques échantillons de ces maisons-là dans le quartier Français.

Le port contenait quelques embarcations de flibustiers vivant de pêche, de chasse, et surtout de courses aventureuses et sanguinaires dans le golfe du Mexique. La guerre acharnée des puissances européennes avait, en outre, détruit le peu de commerce que le pays faisait exclusivement avec la France. Les planteurs vivaient retirés sur leurs habitations; la ville, enfin, était triste et morne. Le silence qui y régnait n'était troublé que par la voix de ceux qui maudissaient chaque jour l'abandon de la mère patrie. Quelques années ont suffi pour changer la face des choses et rendre cette ville florissante.

Depuis son annexion aux États-Unis, la Nouvelle-Orléans n'est plus reconnaissable; cette pauvre petite bourgade, laide et chétive, qui se chauffait au soleil les pieds dans la boue, gardée par une centaine de soldats fainéants, est devenue tout à coup libre, grande, belle et riche. Les faubourgs Américain, La Fayette, Carolton, c'est-à-dire quatre nouvelles villes, se sont élevés sur les marais pestilentiels où l'on chassait jadis la bécassine et la sarcelle.

La levée du Mississipi, qui protége la ville contre les inondations, s'est allongée en amont et en aval sur un espace de plus de six milles; bientôt après, elle s'est bordée de magasins superbes, devant lesquels douze

cents navires et bateaux à vapeur amarrés à quai ont rempli l'arc immense que décrit le fleuve en cet endroit.

Le génie américain a mis vingt-cinq ans à peine pour opérer cette transformation et enfanter ces merveilles, qui n'ont coûté ni un homme, ni un dollar de poudre à canon aux États-Unis.

Donnez un coin de terre aux Français, ils y bâtiront un fort et une caserne.

Donnez un coin de terre aux Espagnols, ils y élèveront une église, puis un couvent.

Donnez un coin de terre aux Américains, ils y fonderont une banque, puis une ville.

Les premiers verront éclore la guerre, les seconds la superstition et la paresse, les derniers la paix et la richesse : tant il est vrai que chacun ne peut récolter que ce qu'il sème.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire à voir dans ce pays, c'est le peuple américain lui-même; bien qu'il soit composé des éléments les plus disparates, les plus hétérogènes, les plus antipathiques au point de vue européen, il a su donner au monde le spectacle d'une union fraternelle et d'une prospérité fabuleuse, depuis quatre-vingts ans qu'il existe comme peuple.

La Nouvelle-Orléans porte quelques traces ineffaçables de son origine, son nom d'abord, et ensuite celui de toutes les rues de la première municipalité, parmi lesquelles sont celles de Bourbon, d'Orléans, de Chartres, de Condé, de Conti, de Toulouse, du Maine, etc. Ces noms-là indiquent parfaitement que la ville est née française, et leur rapprochement même peut donner, jusqu'à un certain point, la date de sa fondation.

Il est juste de dire que les étrangers seuls sont sus-

ceptibles de faire cette observation, car la génération actuelle de ces descendants de Français est tout à fait ignorante des faits historiques du pays d'où sont sortis leurs pères : ils ne connaissent pas plus l'histoire de France qu'un Français ne connaît l'histoire de Russie.

Malgré les noms qu'ils portent, et parmi lesquels il s'en trouve, surtout chez les planteurs, bon nombre appartenant à l'ancienne noblesse, les habitants du pays se disent simplement Louisianais, et ils ne cherchent même pas à se rendre compte comment et pourquoi ils le sont. La fibre nationale est rompue complétement et pour jamais.

IV

UNE LETTRE DE M. POTARD.

« Ma chère Adèle,

« Tu avais deviné les déceptions qui m'attendaient ici. Je sens que je passerai le reste de ma vie à regretter d'avoir entrepris ce fatal voyage : c'est une opération désastreuse pour moi; ma seule excuse est d'avoir espéré vous faire riches et heureux en quelques mois.

« Toutes mes prévisions étaient fausses, tous mes projets sont renversés. Il n'y a de vrai que la succession de Roger ; il pourra réaliser en six mois deux cent mille francs : c'est un joli denier, mais nous n'en profiterons pas. Hélas! Irma, notre enfant bien-aimée, ne doit plus songer à se marier avec son cher cousin : le malheureux est fou à lier, il est amoureux d'une femme de ce maudit pays qui lui a jeté un sort assurément.

« N'ayant plus le moindre intérêt à veiller dorénavant sur l'avenir de ton neveu, tu dois bien supposer que je ne resterai pas longtemps ici, j'arriverais peut-

être en même temps que cette lettre, car mon intention est de repartir avec *la Cécilia;* mais j'ai besoin de t'écrire, j'ai besoin de me plaindre, j'ai besoin surtout de te faire une peinture exacte de cette ville, pendant que je l'habite encore; cela me soulagera et me dégonflera le cœur.

« Le plus difficile est de mettre un peu d'ordre dans mes idées; je ne sais vraiment pas par quel bout commencer, ma pauvre tête n'y est plus du tout, je n'ai de repos ni jour ni nuit, et je t'assure que je ne peux suffire à mes souffrances physiques et morales. Ton neveu t'écrira sans doute qu'il est enchanté du pays, il t'en racontera des merveilles; quant à moi, je vais te dire comment je l'ai vu, et encore ne pourrai-je jamais te le décrire aussi laid qu'il est.

« La Louisiane, plus grande peut-être que la France, m'a-t-on dit, est entièrement formée de terres d'alluvion d'une fertilité extraordinaire, mais il n'y en a qu'une moitié de cultivables et même de praticables; le reste est composé de fleuves, de rivières, de bayous (un nom louisianais), de lacs, de marais, de prairies tremblantes et de cyprières. Partout où la vue peut s'étendre, elle a en perspective de la boue et de l'eau; il faut être oiseau, reptile ou poisson pour vivre dans ce pays-là; aussi les hommes y meurent-ils comme des mouches.

« C'est au milieu de ces vasières fangeuses et infectes, source de toutes les maladies en général et de la fièvre jaune en particulier, qu'on a bâti la Nouvelle-Orléans, appelée *la ville des Morts* par les Européens, et cela à juste titre, car ils y sont cruellement maltraités tous les ans pendant les mois de juin, juillet, août et septem-

bre. Les fabricants de cercueils ont beau travailler toute l'année à l'avance et sans discontinuer à la fabrication de milliers de ces boîtes funèbres, il arrive souvent qu'ils sont débordés, et que la production est insuffisante pour les quatre mois de consommation extraordinaire qu'on en fait. Ne va pas croire, mon Adèle, que mon intention soit de faire une atroce plaisanterie, je n'ai pas la moindre envie de rire; non, je te dis l'exacte vérité.

« La Nouvelle-Orléans est habitée par une grande quantité d'hommes blancs, jaunes et noirs, parlant des langues qui me sont étrangères; ceux mêmes qui ont la prétention de parler le français sont très-souvent incompréhensibles pour moi, à cause de leur accent, de la tournure de leurs phrases et de leurs expressions.

« Tu devinerais bien qu'on veut t'adresser un compliment si l'on te disait, par exemple, que tu es une belle *fâme!* ou qu'on veut en adresser un à ton mari en disant de lui : *c'est ça un bel hôme, paôle d'honneur!* Mais je te défie de comprendre des phrases dans le genre de celles-ci : *Larguez votre chapeau, amarrez vos souliers, il va peter un coup de nord.* Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas; eh bien! cela veut dire : *Otez votre chapeau, nouez les cordons de vos souliers, le vent va venir du nord.* C'est bien simple, comme tu le vois, mais encore faut-il avoir l'habitude et la clef de ce langage pour le comprendre, autrement on est assez embarrassé.

« Ton neveu trouve ces choses-là charmantes, imprévues, pittoresques; il prétend que l'accent louisianais rappelle celui des incroyables du Directoire; il dit que le patois créole est délicieux, plein de grâce, de naïveté, de mignardise dans la bouche des femmes;

cela est possible, mais je ne peux pas en juger, attendu que je ne comprends pas un traître mot de leur charabia.

« La vie étant très-chère dans les hôtels de la Nouvelle-Orléans, nous avons été nous loger, d'après le conseil d'un ami de Roger, dont je te parlerai plus loin, chez une femme de couleur nommée Zozo, un joli nom, n'est-il pas vrai? Zozo donc a mis à notre disposition sa maison tout entière, c'est-à-dire deux chambres garnies au rez-de-chaussée, donnant sur la rue.

« La bicoque de Zozo est située Dauphine-street (je parle anglais.) Comme elle date de la fondation de la colonie, ses murs sont lézardés, son plancher, à moitié pourri, est rapiécé en divers endroits au moyen de plaques en tôle ou en fer-blanc du plus joli effet; son toit, couvert en bardeaux, n'est guère en meilleur état que le plancher; les portes et les fenêtres ont plusieurs centimètres de jeu : si bien que les appartements de cette ancienne esclave affranchie, n'étant ni clos ni couverts, le vent, le soleil et la pluie y ont leurs grandes entrées. Cela est d'autant plus désagréable que, dans la saison où nous sommes, le vent est souvent très-froid, le soleil quelquefois très-chaud, et la pluie dure soixante-douze heures sans interruption.

« L'ameublement de ma chambre se compose d'abord d'un lit créole, dont les hautes colonnes, grossièrement tournées dans un bloc d'acajou commun, supportent un ciel ou plutôt un lourd plafond carré, pesant au moins cinquante kilogrammes; ce ciel gigantesque soutient à son tour une moustiquaire en mousseline transparente et légère, descendant carrément jusqu'à terre; enfin sur ce lit, large de cinq pieds et

long de six, sont posés trois énormes matelas en crin végétal, sur lesquels le bœuf gras pourrait s'étendre à l'aise. Si nous avions ce lit-là à Paris, je mets en fait que nous pourrions nous y coucher, toi, moi, Irma et Françoise, notre cuisinière, sans nous gêner le moins du monde.

« J'ai dans ma chambre la vue d'une armoire, toujours en acajou travaillé à la hache, dans laquelle mon hôtesse serre son propre linge et dont elle s'est réservé la clef; puis, une table sur laquelle sont posés deux grands cylindres en verre blanc, dans lesquels on met le soir la bougie tout allumée, de manière à la préserver des atteintes des maringouins.

« Au-dessus de ma table, contre le mur, il existe deux méchants cadres en bois noirci, renfermant deux mauvaises gravures américaines représentant Washington et le général Jackson.

« Pour augmenter encore la décoration de son appartement, Zozo a fiché dans l'anneau de chaque cadre deux longues plumes de paon, qui se croisent en l'air et viennent ombrager la tête des deux généraux américains.

« Le reste de mon mobilier se compose de chaises fabriquées dans le pays, parmi lesquelles se trouve une chaise à bascule à large siége, dite *chaise berceuse*, le tout en bois, peint en brun veiné de rouge à filets imitant l'or; c'est sur une chaise de forme pareille que les dames créoles passent les trois quarts de leur vie à se bercer, à causer et à dormir. Il n'y a pas de ménage, si pauvre qu'il soit, qui n'ait au moins une chaise berceuse dans son mobilier; c'est un meuble national, il a été inventé par l'indolence pour les besoins de la pa-

resse; mais je dois convenir qu'on y est très-bien assis pour ne rien faire.

« La muraille est encore ornée d'une vieille guitare, veuve de plusieurs cordes, ce qui n'empêche pas mâmezelle Dédé, une fille de couleur, amie de ma propriétaire, de griffer cette guitare pour chanter et faire danser *Bamboula* ou *Canida* aux négrillons et négrillonnes de mâmczelle Zozo, qui s'en amuse beaucoup.

« Moyennant mes deux cents francs par mois, j'ai encore la jouissance d'une *baille* (nous appellerions cela un baquet) plein d'eau, destinée aux ablutions quotidiennes.

« La propreté des gens de ce pays est très-grande, je leur rends cette justice; ils se lavent et changent de linge du matin au soir. Les blancs, en général, et les gens de couleur aisés portent du linge en toile de Hollande ou d'Irlande d'une très-grande finesse et d'une blancheur éblouissante; seulement ils mettent de la vanité à porter leurs chemises et leurs habits décousus ou déchirés et leurs bas percés: il n'y a, disent-ils, que les gens d'Europe et les nègres qui portent du linge *raccommodé*. Ce serait honteux et méprisable pour eux d'en faire autant.

« Zozo est une quarteronne de vingt-cinq à trente ans, qui a dû être fort belle à quinze; ses pareilles l'appellent assez volontiers madame Duval, parce que l'homme qui a eu des bontés pour elle s'appelle M. Duval. Il n'est pas rare de voir aux colonies une blanche et une fille de couleur porter ostensiblement le nom du même individu, la première en vertu d'un mariage légitime, la seconde en vertu de sa jeunesse et de sa beauté qui ont plu à son maître. On m'a assuré que le monde ne

voyait là-dedans aucune immoralité; c'est un usage, une habitude du pays, et l'homme ainsi marié de la main droite et de la main gauche jouit néanmoins de l'estime et de la considération de ses concitoyens; sa position irrégulière augmente très-souvent son crédit, car il est évident qu'il faut avoir une fortune assurée pour subvenir à la dépense de deux ménages montés. Les créoles, comme tu le vois, ne sont pas hypocrites : ils ont le courage et la franchise de montrer leurs défauts et leurs faiblesses au grand jour.

«Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'ils augmentent eux-mêmes, de gaieté de cœur, la multitude de ces gens dits de couleur (qui sont très-souvent aussi blancs que leurs pères), parmi lesquels il y a des hommes très-distingués, ayant fait de bonnes études en France. Le temps n'est pas éloigné peut-être où ces deux races d'hommes, qui ont une origine commune, se déchireront entre elles dans une guerre terrible. Pauvres insensés! n'entendez-vous pas les autres peuples et la nature elle-même vous crier sans cesse que vous êtes tous frères.

«Revenons à Zozo ou madame Duval, mon hôtesse. Je te disais, ma chère Adèle, que cette femme-là a dû être bien dans sa jeunesse; mais aujourd'hui elle est devenue si puissante, que, malgré son peignoir flottant à la créole, ses formes sont encore trop prononcées; elle s'en console, sans doute, en pensant que les Louisianais les aiment ainsi.

«Ses mains et ses pieds osseux ont de fortes attaches, comme en ont tous ceux de sa race; mais, soit ignorance ou plutôt paresse, les femmes de couleur semblent n'attacher aucun prix à la petitesse des mains et des pieds. Zozo porte rarement des gants, qu'elle ap-

pelle en riant des *culottes à doigts!* et ne met de bas que le moins possible. Je la vois le plus souvent nu jambes, chaussée de mauvaises savates qu'elle traîne en marchant, comme si elles pesaient un poids énorme; cette habitude seule dévoilerait son origine. Les nègres sont tellement gênés par toute espèce de chaussures, que, dans l'intérieur de la maison, ils marchent toujours pieds nus, c'est pour eux une très-grande affaire de mettre leurs souliers pour sortir en ville.

« Madame Duval a la bouche un peu grande, les lèvres un peu fortes, mais ses dents sont bien rangées et très-blanches; elle sait que c'est une des beautés de la femme et elle en prend un soin extrême à la manière du pays, qui consiste à les nettoyer avec du tabac en poudre. A cet effet, presque toutes les filles de couleur et beaucoup de blanches ont constamment dans la bouche une certaine quantité de ce tabac, logé entre les gencives et la lèvre inférieure; elles y fouillent sans cesse avec un petit morceau de bois émoussé formant pinceau, qu'elles appellent du *bois à dents* (altéa ou mauve en arbre), dont elles se servent comme d'une brosse ordinaire.

« Zozo a le nez un peu trop fort, mais très-bien fait et nullement épaté comme celui des nègres; quant à son teint, il me serait difficile d'en rien dire, attendu que je l'ai toujours vue le visage recouvert d'une couche de poudre de riz parfumé. C'est encore une habitude qu'elle partage avec toutes les Louisianaises; elles prétendent que la poudre de riz rafraîchit la peau et conserve sa blancheur.

« Mon hôtesse a les yeux forts beaux, les cheveux noirs, abondants et ondés naturellement, ce qui fait son désespoir; car c'est aux cheveux, aux yeux et aux ongles

qu'on reconnaît les gens de sang mêlé. Aussi, son occupation la plus sérieuse est-elle de lisser ses cheveux, et puis de nettoyer ses dents et de s'enfariner le visage.

« Le reste de son temps se passe dans les délices de la *chaise berceuse*, ou bien encore à se chamailler avec ses négresses; leurs querelles ont lieu très-fréquemment et toujours en patois créole. Cela commence d'abord lentement et d'une voix dolente; peu à peu la voix s'anime, puis devient glapissante; puis la colère arrive avec les injures grossières; puis enfin Zozo, furieuse, hors d'elle-même, tombe à grands coups de baleine sur ses esclaves, frappe à tort et à travers et s'en donne à cœur joie pour se soulager. Il lui faut ensuite une grande demi-heure pour se remettre de ses émotions; elle prétend qu'elle a de mauvaises négresses qui la feront mourir et qui la mettent en colère exprès pour cela. Zozo me donnerait souvent envie de rire avec ses gémissements et ses lamentations, si je n'étais pas si fort indigné de la voir à chaque instant battre ces esclaves. On a remarqué que les gens de couleur sont généralement plus durs avec leurs nègres que les blancs ne le sont eux-mêmes. On dirait que ces gens-là ont une haine naturelle contre la race dont ils sont sortis.

« J'oubliais de te dire que je ne jouis pas seul de la chambre que je paye si cher, je suis obligé d'en partager la jouissance avec ma propriétaire : il paraît que c'est l'usage du pays. Figure-toi que, aussitôt que j'ai le dos tourné, Zozo s'installe chez moi et y reçoit comme chez elle ses amis et connaissances; c'est mademoiselle Dédé, mademoiselle Nounoutte, ma tante Cathi, mon cousin José et bien d'autres encore, venant y rédiger la chronique scandaleuse de la ville et médire

du prochain. Cette femme-là est très-répandue et ses réceptions durent du matin au soir. Quand il m'arrive de vouloir rentrer chez moi dans la journée, Zozo paraît être de fort mauvaise humeur ; tout le monde me fait la mine, j'ai l'air d'un intrus.

« Mon hôtesse, ne sachant ni lire ni écrire, étant paresseuse, médisante et bavarde, n'a plus d'autre ressource, lorsque les visiteurs lui manquent, que celle de se mettre aux fenêtres et d'arrêter les passants pour causer avec eux. Elle n'oublie jamais d'arrêter ainsi tous les matins une vieille négresse infirme, marchant appuyée sur un bâton, pour lui répéter chaque fois des phrases comme celles-ci :

« — Dites donc, vié tante Zabeth (les nègres et les gens de couleur appellent tante toutes les vieilles femmes), vous té néguèsse Saint-Domingue !

« — Mâmezelle ! répond la vieille qui est sourde comme un pot.

« — Tendé ça moi dit vous ? Moè té cré bin vous té néguèsse la Mâtinique ? C'est ça des bouguèsses qu'aimé si-o (sirop).

« — Mâmezelle !

« — Alors, vous té néguèsse la cotte ? (de la côte de Guinée.)

« — Mâmezelle !

« — Couri, tante Zabeth. Allons, couri, vié monde, pisqué vous té pas capable réponde moè. »

« J'ai pris mon parti des excentricités de mademoiselle Zozo ; je n'ai, Dieu merci, pas longtemps à la voir, et je la quitterai avec le plus grand plaisir.

« Il y a cependant plusieurs choses dans sa maison auxquelles je ne pourrais jamais m'habituer : 1° le frot-

tage des appartements avec de la brique pilée mêlée d'eau. La négresse chargée de ce soin me fait l'effet d'un véritable cauchemar lorsqu'elle arrive le matin en me disant :

« — T'en prie, Mouché, quitté vous la chambre, m'a fourbi plancher-là yest. »

« Cette fourbisseuse de plancher me donne des attaques de nerfs, et le plus souvent je l'envoie au diable.

« 2° Les maringouins, dont la piqûre me met en feu, si bien que je m'arrache avec les ongles la place où ces cruels insectes m'ont sucé le sang; pour échapper à leurs atteintes, je me fourre, aussitôt qu'arrive la nuit, sous ma moustiquaire; mais si, par malheur, il y est entré des maringouins en même temps que moi, ou si quelques trous existent à la gaze qui me protége, je ne peux fermer l'œil, et je passe la nuit entière à m'agiter comme un lion dans sa cage.

« 3° Je sens aussi que je ne vivrais jamais en bon accord avec les rats, qui vont par les rues de la ville en troupes innombrables aussitôt la tombée du jour. Je ne m'inquiéterais pas de leurs promenades nocturnes, s'ils ne pénétraient de vive force dans mon domicile par les trous qu'ils font incessamment à mon plancher, ce qui m'a expliqué pourquoi on l'avait rapiécé en plusieurs endroits avec des plaques de fer-blanc.

« La première nuit que j'ai passée chez Zozo, les rats intimes de sa maison ont mangé mes bas, une partie de mes bottes et une jambe de mon pantalon. Si j'étais condamné à habiter cette ville, je me procurerais, comme beaucoup de personnes le font, un *ratcatcher* ou chien-ratier, pour me défendre de l'approche des rats.

« En voilà assez, ma chère Adèle, sur Zozo, sur sa maison et les hôtes qui l'habitent conjointement avec moi. Si je t'ai donné tant de détails à ce sujet, c'est que j'ai voulu essayer de te peindre, autant que possible, la personne, les habitudes et l'intérieur de la *fille de couleur*, dont Zozo offre le type le plus parfait.

« Je suis obligé d'interrompre cette lettre, la nuit arrive, les maringouins ne me laissent pas un instant de repos, j'en ai des milliers qui bourdonnent à mes oreilles, et des centaines engaînés dans les jambes de mon pantalon, où ils me travaillent les mollets avec acharnement... Je me sauve bien vite sous ma moustiquaire... »

V

SUITE DE LA LETTRE DE M. POTARD.

« Je me lève avec l'aurore pour continuer ma lettre, afin qu'elle puisse être mise à temps à la poste pour partir dans quelques heures par la malle du Nord. C'est la voie la plus courte pour aller en France; cela me fait espérer que tu auras de mes nouvelles près de quinze jours avant mon arrivée.

« Ma présence ici n'est d'aucune utilité à Roger : il est renseigné sur ses affaires de succession par un M. Florès, qu'il ne quitte pas plus que son ombre : je dois convenir que cet homme a l'air de lui porter le plus grand intérêt. Cependant je ne m'y fierais pas trop, car, malgré ses belles apparences d'homme posé, c'est un cerveau brûlé comme tous les gens de ce pays.

« Ce M. Florès a des yeux tellement étranges que je ne peux en soutenir les regards; tu sais pourtant que je ne manque pas de hardiesse, et que les deux cents lapins

de ma compagnie, *dite des tapageurs*, filent devant moi comme des petits moutons ; mais ce diable d'homme a quelque chose de sauvage, de sinistre dans toute sa personne, quelque chose enfin qui me fait supposer que pour un oui ou un non il serait capable de se servir de son grand couteau catalan qui de le quitte jamais, et d'égorger un homme comme un poulet.

«M. Florès nous a forcés, Roger et moi, d'accepter chacun un couteau poignard, qu'il nous a recommandé de porter toujours sur nous, pour notre défense personnelle.

« Comprends-tu ce peuple soi-disant civilisé, chez lequel on peut avoir à se défendre d'un moment à l'autre de l'attaque à main armée d'un ivrogne ou d'un mauvais sujet? Comme je lui manifestais mon étonnement de ce désordre social et que je lui disais qu'en France on n'avait pas de pareils risques à courir, attendu que la gendarmerie et la police veillaient à la sûreté publique et protégeaient la vie des citoyens, mon homme a pris son grand air digne et m'a dit :

«—M. Potard, les femmes, les enfants et les esclaves ont seuls besoin d'être protégés, mais les hommes libres se défendent eux-mêmes ; d'ailleurs, nous ne comprenons pas que des hommes payent d'autres hommes pour en être protégés, c'est faire acte d'infériorité et de faiblesse ; nous avons bien moins souci de notre vie que de notre dignité. Et puis, les protecteurs imposent de si dures conditions : non-seulement ils veulent être payés, nourris, vêtus, armés par leurs protégés ; mais ils exigent encore que ceux-ci se livrent sans défense à leur merci : il en résulte toujours que le peuple sans énergie, qui voulait seulement avoir des protecteurs,

s'aperçoit trop tard qu'il s'est donné des maîtres! Comme nous n'en voulons avoir d'aucune sorte, nous nous soumettons à la loi qui nous défend et nous protége tous également; cela nous suffit.

«— C'est fort bien, ai-je dit à M. Florès; mais en définitive il vous faut quelqu'un pour l'appliquer et la faire exécuter, votre loi?

« — Oui, sans doute, mais rien n'est plus facile : nous avons d'abord pris le soin de n'effrayer personne, en ôtant à la loi tout appareil sombre et menaçant. S'agit-il par exemple de faire arrêter un citoyen, chose très-grave dans ce pays? Le magistrat lui dépêche un homme habillé simplement comme vous et moi, n'ayant d'autres armes qu'un petit carré de papier appelé *warrant*, et un petit bâton long de vingt centimètres, avec lequel il touche légèrement l'épaule de l'individu désigné, en lui montrant le petit morceau de papier et en lui disant : «Au nom de la loi! vous êtes mon prisonnier, Monsieur; veuillez me suivre. » L'homme suit presque toujours celui qui lui a parlé aussi poliment. Si par hasard il lui prenait l'envie de faire la moindre résistance, le porteur de *warrant* assurerait l'exécution de son mandat en disant ces mots : «*Au nom de la loi!* je réclame l'assistance des citoyens ici présents, pour m'aider à conduire Monsieur devant le magistrat, qui l'a fait demander *au nom de la loi!*» Le prisonnier est entouré immédiatement et tout est dit : vous voyez bien, M. Potard, qu'il est très-facile d'appliquer la loi, sans colère, sans passion, presque en famille, et de manière à ôter au coupable les moyens de jouer le rôle de victime intéressante. Nous avons encore cela de bon, qu'un accusé ne fait pas de prison préventive s'il trouve parmi ses concitoyens un

homme honorable qui veuille lui servir de caution, c'est-à-dire donner sa parole, garantie en outre par une somme d'argent, que l'accusé duquel il répond ne sortira pas des limites de la ville, et se présentera devant ses juges à leur première réquisition. En donnant cette latitude à un *accusé,* on a voulu éviter de le punir à l'avance d'un crime qui n'est pas encore prouvé; car il ne doit rien à la société, tant que son compte avec elle n'est pas établi, apuré, balancé, et qu'enfin il n'est pas reconnu son débiteur. Ceci est d'autant plus juste, qu'en cas d'acquittement, nul ne pourrait lui rembourser la perte de sa liberté et celle de sa fortune qui en résulte presque toujours. La différence qui existe entre votre législation et la nôtre, c'est que vous cherchez à trouver un *coupable*, et que nous espérons rencontrer un *innocent*. Non-seulement nos lois sont douces et paternelles, mais encore nos magistrats sont remplis d'égards, jusqu'à la fin, envers un scélérat : il s'en trouve quelquefois qui poussent la condescendance jusqu'à demander à un condamné le jour où il lui sera le plus agréable d'être exécuté.

« — Permettez, dis-je timidement à M. Florès; il me semble que vous ôtez à la justice toute espèce de grandeur, de solennité, de majesté?

« — Précisément, et nous ôtons du même coup au misérable qu'elle a devant elle les moyens de se poser en héros de l'un de ces drames scandaleux et palpitants d'intérêt, où vos charmantes compatriotes viennent chercher de vives émotions et surexciter leurs nerfs. Nos femmes, moins impressionnables ou plus indolentes que les vôtres, préfèrent donner leur temps à leurs enfants et à leur ménage, qu'à la cour d'assises.»

« Voilà, ma chère amie, les conversations que j'entends du matin au soir avec ce M. Florès; il a des idées tellement éloignées des miennes, tellement du *Nouveau-Monde,* que je te laisse à penser si nous devons être jamais d'accord? Je comprends parfaitement qu'il ait été l'ami de défunt ton pauvre frère, dont les opinions politiques ont causé la ruine, si bien qu'il a été forcé d'aller chercher fortune loin de son pays.

« M. Florès a reporté sur le fils les tendresses qu'il avait pour le père, il a accaparé Roger, dont il flatte les goûts d'indépendance et les mauvais instincts subversifs de tout ordre, de toute stabilité, prétendant qu'il veut en faire un homme! Comme cela est poli, et agréable à entendre dire : eh bien, alors, qu'est-ce que je suis donc moi, Adèle?

« Vois-tu, j'ai pris ton neveu en grippe, et aussitôt que ces messieurs causent de leurs affaires, j'éprouve le besoin de fuir leur société. Mais comme je ne peux cependant pas rester seul, ou en compagnie de mademoiselle Zozo et de ses amis, ou bien encore vaguer dans les rues de la Nouvelle-Orléans comme un chien perdu, je vais me réfugier à bord de *la Cécilia,* c'est là seulement que je me retrouve un peu sur la terre française : le capitaine Angaud me console de mes ennuis, soutient mon courage, et me fait espérer que nous nous remettrons bientôt en route pour Nantes.

« Que le ciel l'entende et l'aide surtout à sortir de ce maudit pays! car lui aussi, ce brave capitaine Angaud, a grand'hâte de le quitter; il n'y a pas d'avanies qu'on ne lui ait faites ce voyage-ci : il a vraiment eu bien du tintouin pendant quelques jours.

« Son navire était chargé en grande partie de marchan-

dises *sèches;* les Américains appellent ainsi les tissus de toutes sortes. Le connaissement du capitaine portait une vingtaine de grosses balles d'articles de Rouen et de Roubaix, c'est-à-dire d'indiennes ou toiles peintes et tissus façonnés. Eh bien! croirais-tu qu'on a été obligé de déballer ces marchandises sur le quai ou le pont du navire et de les vérifier pièce par pièce? Les négociants américains auxquels elles étaient adressées faisaient mille difficultés. pour s'en livrer, prétendant qu'elles étaient fraudées, que leur qualité n'était pas celle qui avait été achetée en France sur échantillon; enfin il n'y a pas de mauvaises chicanes qu'ils n'aient faites, sous prétexte qu'il y avait quelques fils de coton dans les articles vendus pour tout fil, ou dans les articles vendus pour tout laine; que la couleur était moins solide, la laize plus étroite, et que les pièces avaient généralement un métrage moins élevé que celui porté sur la facture, et autres querelles d'Allemands.

« L'affaire a eu du retentissement en ville, les Américains criaient au voleur! et, en définitive, ils n'ont pas voulu prendre livraison des colis qui leur étaient adressés; le tout a été déposé à la douane, en attendant la réponse aux réclamations qu'ils ont adressées en Europe.

« M. Florès, lui, n'a pas manqué de trouver dans tout cela un texte à ses réclamations habituelles, et de saisir l'occasion de prononcer de belles phrases ronflantes :

« — On ne peut plus faire d'affaires de confiance avec les Français! Ils ont gaspillé en quelques années la réputation de loyauté et de probité commerciales que leur avaient légué leurs pères; le commerce, dans leurs

mains, n'est plus qu'une école de fraude, de contrefaçon et de rapines. »

« Puis il ajoutait : « Je suis honteux, Monsieur, pour vos compatriotes, d'avoir constaté que les mêmes marchandises que celles qui font le sujet de ce scandaleux refus, achetées en Angleterre, passent quelquefois dans quatre mains différentes, avant qu'on ait seulement songé à ouvrir l'emballage dans lequel elles sont renfermées : on sait à l'avance que cela serait inutile, que la livraison est loyale, et que le marchand détaillant, qui l'achètera en dernier lieu, y trouvera son compte. »

« J'avais beau dire à ce bavard enragé qu'il n'y avait pas sujet de faire tout ce tapage ; que les étoffes en question avaient été fabriquées tout exprès pour les colonies ; qu'elles étaient charmantes de dessin, de couleur et de bon goût ; que ces petites différences qu'on signalait dans la fabrication étaient en tout point insignifiantes ; qu'elles ne pouvaient faire aucun tort à l'acheteur et au consommateur ; que ce dernier en aurait toujours assez pour son argent, attendu que les économies intelligentes pratiquées par le fabricant, sur la matière première, la teinture, la laize, etc., etc., lui donnaient les moyens d'établir la marchandise à bon marché, de soutenir la concurrence avec les Anglais, et de faire en outre un bénéfice raisonnable, auquel a droit tout homme qui travaille et expose ses capitaux.

« — Rappelez-vous, monsieur Potard, me dit encore ce Florès que je déteste, que le bon marché et les bénéfices obtenus au moyen de fraudes, grandes ou petites, ne sont pas autre chose qu'un vol, et que la concurrence basée sur ces mêmes moyens tourne au détri-

ment et à la confusion de ceux qui les emploient; vous en avez eu la preuve aujourd'hui. Dans tous les cas, ce sont des symptômes de décadence commerciale et morale chez un peuple; voilà mon dernier mot. »

« Son dernier mot? Il ne le dira certainement qu'une seconde avant de mourir, et encore, il est bien capable de ressusciter cinq minutes après sa mort pour entamer une discussion avec ceux qui l'auront cru parti pour le grand voyage; il a l'esprit si contrariant, cet homme-là!

« A propos de mort, j'oubliais de te dire que nous sommes allés, lors de notre arrivée ici, le jour de la Toussaint, rendre visite au tombeau de ton frère. Le cimetière se trouvant à l'extrémité nord de la ville, il nous a fallu la traverser tout entière pour y arriver; nous avons même eu assez de peine à faire le trajet, à cause des tranchées ouvertes dans toutes les rues adjacentes pour la pose des tuyaux du gaz.

« Ce travail offre cette particularité, que les terrassiers ont moins à faire pour fouiller le sol, que les charpentiers pour scier et saper les énormes troncs d'arbres dont il est obstrué. Il est évident que la Nouvelle-Orléans est bâtie sur un immense radeau, dont les matériaux ont été apportés par le Mississipi, dans ses crues périodiques. La création de ce pays a duré bien des siècles sans doute; c'est une œuvre gigantesque que la patiente nature pouvait seule entreprendre. A trois pieds et demi on trouve l'eau jaillissante, et comme il est inutile de songer à la tarir, les tuyaux du gaz sont posés de suite à cette profondeur et recouverts immédiatement de terre; après quoi la voie publique est couverte, je ne dirai pas de pavés, mais d'énormes galets ronds apportés comme lest, à bord des navires

venant d'Europe; si bien qu'on croirait marcher sur des œufs d'autruche.

« Je ne sais pas si je t'ai dit que le fleuve étant aussi élevé que la ville, la grande levée formant le quai proprement dit est le seul obstacle qui la défende contre les inondations du Mississipi. Il en résulte que cette digue ayant changé le niveau naturel du terrain, les ruisseaux ne vont plus à la rivière, comme partout ailleurs; mais obligés de suivre la pente artificielle donnée, ils vont se perdre dans les derrières de la ville, où ils forment un marais infect, tout grouillant de reptiles venimeux, et d'où s'échappent les miasmes les plus délétères; c'est là que, par contre-coup, se trouvent placés les cimetières.

« Les fosses creusées dans un terrain pareil sont bien vite pleines d'eau, et les cercueils y flotteraient, si l'on n'avait le soin de les percer de trous pour que l'eau puisse y pénétrer intérieurement. C'est ainsi que parents et amis, entourant la tombe ouverte de celui qu'ils ont perdu, peuvent le voir sombrer tout doucement, avec un bruit semblable au glouglou d'une bouteille qui s'emplit.

« Lorsque le tout est recouvert de terre, des milliers d'amphibies opèrent, en très-peu de jours, la dissection du sujet exposé à leur voracité; les écrevisses entre autres y puisent une nourriture qui les rend d'une grosseur monstrueuse et leur donne une chair très-délicate, ce qui fait dire à M. Florès que les cimetières de la Nouvelle-Orléans sont des réservoirs naturels et inépuisables où s'engraissent ces crustacés. Le fait est qu'on les y trouve en si grande quantité, le matin surtout, que ceux qui les vendent au marché n'ont absolu-

ment que la peine de les ramasser à la surface du sol, percé de trous comme une écumoire, où elles viennent régulièrement prendre l'air, après un travail souterrain de vingt-quatre heures.

« Comme je témoignais à ces messieurs mon horreur et mon dégoût d'avoir mangé à mon déjeuner de ces affreuses bêtes, dont j'ignorais les habitudes, ton cher neveu a saisi cette occasion de montrer son érudition : il a prétendu, en riant, que nous pouvions manger sans scrupule des écrevisses qui mangent les morts, puisque les anciens Romains mangeaient autrefois des murènes, nourries et engraissées avec les esclaves qu'on leur jetait vivants à dévorer. Grand bien leur fasse ! Quant à moi, je suis dégoûté pour toujours des écrevisses.

« Les gens qu'on enterre ainsi dans l'eau sont des nègres ou de pauvres diables qui n'ont pas le moyen de se faire enterrer autrement ; mais tu penses bien que les personnes riches, les aristocrates, car il y en a partout, même en république, ne voulant pas être confondus avec la plèbe, ou n'étant nullement flattés de la perspective qui les attend après leur mort, ont imaginé de se faire mettre dans des espèces de tombeaux, occupant les quatre faces du cimetière. Ces tombeaux, construits en briques, ont un rez-de-chaussée et un étage superposé ; les ouvertures en sont placées sur le devant comme celles des *fours*, ce qui fait sans doute qu'on leur en a donné le nom.

« Chaque famille riche est propriétaire d'un ou de plusieurs de ces *fours*, dans lesquels elle *enfourne* les siens, et où elle peut au besoin offrir une place à un ami ; c'est ainsi que notre cousine à la mode de Bretagne, madame de La Commanderie, a donné un dernier asile

à ton pauvre frère à côté de son mari, mort quelque temps auparavant.

« A notre entrée au cimetière, nous nous sommes trouvés au milieu d'une foule immense de blancs, de nègres et de gens de couleur, arrivant de tous côtés en grande toilette, armés de chandeliers en cuivre, en argent, en or, ornés de bobèches en papiers coloriés, découpés et frisés. Le premier soin de chacun était d'allumer ses chandelles, et d'aller les déposer, en marmottant une prière, sur la tombe de ceux qu'il a perdus. Aussitôt ce devoir rempli, les nègres et les gens de couleur s'assayaient, sans façon, à cet endroit même, pour causer, rire, boire et manger, sans s'occuper davantage de leurs morts.

« Le spectacle que j'avais sous les yeux m'a permis de supposer qu'on ne venait pas dans cet endroit exclusivement pour pleurer ceux qu'on avait aimés. La part une fois faite aux souvenirs et aux regrets, le jour de la Toussaint, à la Nouvelle-Orléans, est pour les nègres une occasion de s'habiller, de sortir et de ne rien faire, ce qui leur plaît infiniment. Pour les gens du monde, c'est une espèce de *Lonchamp,* où les belles dames de la ville qui ne sont pas en deuil viennent montrer leurs toilettes d'hiver et étaler les modes nouvelles.

« Guidés par M. Florès, nous traversâmes lentement cette foule et nous arrivâmes, après bien des difficultés, aux sépultures de la famille de La Commanderie.

« A quelques pas des *fours* devant lesquels brûlaient une grande quantité de cierges, de bougies et de chandelles, des nègres, négresses, mulâtres et mulâtresses, qui paraissaient en proie à la plus vive douleur, si l'on s'en rapportait à leurs gestes exagérés et à leurs larmes

abondantes, formaient un grand cercle que M. Florès rompit en écartant de la main ceux qui étaient devant lui. Nous nous trouvâmes alors tous les trois au milieu de ce groupe d'esclaves où priaient déjà deux femmes agenouillées, voilées et vêtues de noir. Un grand jeune homme, également en deuil, se tenait debout et tête nue à leurs côtés, et le recueillement de ces trois personnes était si profond, qu'elles ne s'aperçurent pas de notre arrivée.

« Après avoir prié quelques minutes pour celui des nôtres qui est venu mourir sur cette terre lointaine, nous nous disposions à quitter ce triste lieu, lorsque les deux dames que nous avions devant nous se levèrent pour s'en aller elles-mêmes.

« Elles nous parurent d'abord un peu surprises de voir en cet endroit des étrangers, mais, au moment où nous nous rangions pour les laisser passer, elles reconnurent et saluèrent M. Florès, auquel le jeune homme qui les accompagnait serra la main en silence.

« — Les personnes que vous venez de voir, nous dit le créole, sont les dames de La Commanderie, pour lesquelles vous avez une lettre de recommandation. La mère est la femme la plus respectable que je connaisse; la fille est une veuve de seize ans et la plus jolie femme de la Nouvelle-Orléans. Quant au jeune homme, c'est M. Victor Jager, fils du premier lit de madame de La Commanderie : il sera pour Roger une connaissance très-agréable. Ce n'était ni le lieu, ni le moment de vous présenter à cette famille; mais je ne suis pas fâché de les avoir rencontrés ici : la présentation est plus facile et l'intimité vient plus vite, quand on s'est uni dans la douleur et qu'on a pleuré ensemble. »

«Hélas! ma pauvre Adèle, M. Florès avait raison. Voilà quinze jours à peine que nous avons été présentés aux dames de La Commanderie, et déjà la jeune veuve a si bien entortillé Roger dans ses filets, qu'il ne peut plus s'en dépêtrer, et qu'il ne songe qu'à elle seule. Il me répète à chaque instant qu'il n'aura jamais d'autre femme; qu'il voudrait avoir réalisé sa fortune pour la mettre à ses pieds, et mille autres extravagances semblables qui me font regretter bien amèrement d'avoir voulu m'intéresser à un pareil écervelé.

« Comprends-tu, ma chère amie, qu'il veut que je demande pour lui, à madame de La Commanderie, la main de sa fille? Enfin, j'ai toutes les peines du monde à me soustraire aux exigences de cet amoureux égoïste, qui semble ne pas s'apercevoir de tout ce qu'il me fait souffrir depuis qu'il a renversé mes projets et détruit mes plus chères espérances.

«J'avais, comme tu le vois, de bonnes raisons pour te dire au commencement de cette lettre que je regretterais toute ma vie d'avoir entrepris ce voyage, qui ne me cause qu'ennuis et déceptions. J'avais compté que ton neveu serait reconnaissant des soins que nous avions eus pour lui, et qu'il ne songerait jamais à séparer ses intérêts des nôtres.

«Je me disais, qu'après avoir aidé Roger à réaliser la fortune que lui a laissée son père, je lui ferais épouser notre Irma; et puis, j'aurais vendu mon fonds de commerce très-cher, le plus cher possible. Alors, nos deux fortunes réunies devaient présenter un capital de six cent mille francs. Sais-tu bien l'avenir qui est réservé aujourd'hui à l'heureux possesseur d'une pareille somme! Six cent mille livres! Mais avec cela et son

éducation Roger n'avait plus qu'à choisir sa position : avant deux ans il était nommé député, puis ministre !

« Notre gendre, devenu homme d'État, pouvait nous faire entrer, nous autres bourgeois, au palais des Tuileries, et nous faire asseoir sur les marches du trône du roi citoyen... Un homme d'État est si puissant sous un gouvernement constitutionnel, qu'il est autant que le roi, plus que le roi même; car l'homme d'État intelligent gouverne son pays et le roi en même temps.

« Roger a détruit mon plus beau rêve d'avenir et la plus douce illusion de mes vieux jours, je ne lui pardonnerai jamais sa maladresse et son ingratitude.

« Adieu, ma chère Adèle, je finis cette longue lettre en t'embrassant bien tristement, ainsi que notre Irma, qui doit renoncer pour toujours à son indigne cousin, si elle veut conserver l'affection de son vieux père.

« CYPRIEN POTARD. »

VI

UNE LETTRE DE ROGER.

« Ma bonne tante,

« Je suis heureux d'avoir à vous annoncer le prochain départ de mon oncle pour la France : avant huit jours, il aura quitté ce pays où il tomberait malade de chagrin et d'ennui si son séjour se prolongeait davantage.

« Les contrariétés du voyage, la perte de ses habitudes, et peut-être aussi l'influence du climat, ont changé son caractère à ce point qu'il n'est plus reconnaissable : sa bienveillance ordinaire pour moi est remplacée par une sorte d'hostilité dénigrante, injuste et continuelle que je ne peux m'expliquer.

« Mon oncle a certainement quelque grief, quelque sujet de mécontentement qu'il ne veut pas dire ; il semble, au contraire, se refuser à une explication naturelle et franche, qui rétablirait entre nous la bonne harmonie, et, lorsque je lui adresse de respectueux reproches sur sa dureté à mon égard, il se contente de

me répondre qu'il n'a pas changé de sentiments, qu'il est toujours le même.

« Malgré cette froideur, qui a quelque chose de blessant pour mon amour-propre et qui me froisse le cœur bien plus encore, je n'ai pas cessé un moment d'avoir pour mon oncle les égards et le respect que je lui dois, en reconnaissance de sa sollicitude et de ses bontés pour moi. Je compte sur votre tendresse, ma bonne tante, pour détruire par le raisonnement du cœur les fâcheuses impressions qui sont entrées dans son esprit. Vous comprenez trop bien que je serais doublement malheureux d'être éloigné de mon pays, s'il me fallait songer que je suis devenu un être indifférent pour ceux qui m'ont toujours aimé.

« Sans ce motif sérieux de chagrin, je supporterais mon exil nécessaire avec assez de résignation, car je n'ai point à me plaindre du début de ce voyage, qui, en attendant mon retour en France, m'offre chaque jour de nouveaux et intéressants sujets d'étude.

« Je n'éprouverai pas, je le suppose, de grandes difficultés à être mis en possession de mon héritage, malgré l'inertie tenace et têtue de dame justice qui, ici comme partout, tient bien ce qu'elle tient, et ne lâche jamais sa proie sans qu'il lui en reste de bons lambeaux aux griffes.

« J'abrégerai le temps et les formalités inutiles. Grâce au concours dévoué d'un ancien ami de mon père, qu'un hasard heureux a fait s'embarquer avec nous à bord de *la Cécilia*. M. Florès, c'est ainsi qu'il se nomme, m'a donné, pendant la traversée, la preuve constante de la forte amitié qui l'unissait à mon père, en ayant pour moi toutes sortes de bontés et d'atten-

tions délicates, que je ne mérite pas personnellement et dont j'ai été vraiment confus.

« M. Florès est un planteur de coton, dont l'habitation est située sur le Mississipi, a plus de cent lieues de la Nouvelle-Orléans; quoique veuf sans enfants, c'eût été un désir bien naturel de sa part de continuer son voyage et de se rendre immédiatement chez lui, d'où il est absent depuis six mois; cependant il n'a pas voulu nous abandonner en arrivant et nous laisser les embarras d'une installation, toujours difficile pour de nouveaux débarqués, n'ayant pas la moindre idée d'un pays si différent du leur.

«Ce n'est qu'après nous avoir trouvé un logement convenable, nous avoir présentés lui-même aux personnes pour lesquelles nous avions des lettres de recommandation, et nous avoir mis en relation avec celles qui peuvent nous être utiles dans l'affaire qui nous intéresse, que M. Florès s'est décidé à partir, en nous promettant de ne faire chez lui qu'une apparition indispensable, et de revenir en ville au plus vite, pour m'aider de ses conseils et de son influence jusqu'à ce que j'aie pu être mis en possession du bien de mon père.

« Cet excellent homme a été jusqu'à prévoir le cas où nous pourrions avoir besoin d'argent pendant son absence; et comme il fait toutes choses avec délicatesse, j'ai trouvé sur ma table, en revenant de le conduire au steam-boat qui l'emporte dans le haut du fleuve, une lettre à mon adresse qui en renfermait une autre nous ouvrant un crédit de 5,000 piastres (25,000 francs) dans une des premières maisons de la Nouvelle-Orléans.

«Je ne pense pas que nous nous trouvions dans la né-

cessité de nous servir de cette lettre de crédit, mais, dans tous les cas, vous conviendrez, ma bonne tante, que M. Florès est un homme à part : je sais déjà, par expérience, qu'on en trouve bien peu aujourd'hui d'aussi complaisants et d'aussi dévoués. Ajoutez de plus que c'est un homme instruit, chose assez rare dans ce pays; et c'est à son instruction solide, à ses connaissances variées et l'honorabilité de son caractère, qu'il a dû d'être appelé, par les suffrages de ses concitoyens, à faire partie de la législature de l'État de la Louisiane.

« J'oubliais de vous dire que, deux jours après notre arrivée, M. Florès, qui connaît tout le monde, nous a présentés chez votre cousine et ancienne amie de pension, madame de La Commanderie, pour laquelle vous nous aviez remis une lettre.

« Cette dame habite, sur la rive gauche du fleuve, du côté de la presse à coton d'en bas, une jolie maison avec galerie circulaire, rappelant assez les chalets suisses. La situation est une des plus riantes de la Nouvelle-Orléans : on y respire un air moins malsain que partout ailleurs, et l'on y jouit de la perspective et de l'animation d'un grand port de commerce, sans avoir l'inconvénient du bruit assourdissant qui en résulte.

« C'est tout près de là que se trouve la villa où M. Bernard de Marigny, le plus fort *calembouriste* de la Louisiane, donna l'hospitalité au duc d'Orléans, devenu depuis Louis Philippe, à l'époque où ce prince, alors dans sa jeunesse, prenait les dures leçons de l'exil.

« Madame de La Commanderie nous a reçus de la façon la plus aimable, et nous a dit qu'elle était très-sensible et très-flattée de votre bon souvenir, qui lui

rappellait sa jeunesse et les douces années qu'elle a passées en France.

« Votre cousine a une tête magnifique, pleine d'expression et d'énergie; ce qui n'empêche pas que sa physionomie sympathique conserve un air de bonté indéfinissable. Il me semble que la fermeté de son regard et la grâce de son bienveillant sourire vous disent naturellement: approchez, Monsieur, soyez le bienvenu sous ce toit habité par d'honnêtes gens. Ils sont heureux de pouvoir vous offrir l'hospitalité, livrez-vous sans crainte aux épanchements les plus intimes; vous ne trouverez ici que des cœurs sincères, qui sont dignes de partager vos joies et vos douleurs.

« Oui, ma bonne tante, la physionomie de madame de La Commanderie dit tout cela, et sa voix pénétrante et sonore le répète immédiatement, comme pour vous donner l'assurance que vous ne vous êtes pas trompé dans votre jugement.

« A peine étions-nous assis depuis quelques minutes, que madame de La Commanderie fit un signe d'intelligence à M. Florès, qui s'esquiva du salon où nous étions.

« Pendant son absence la créole nous fit, avec un tact parfait, des questions multipliées sur tout ce qui pouvait nous intéresser; et vous devez penser, ma tante, que votre nom et celui de ma cousine Irma ont été prononcés bien des fois durant cette conversation.

« On s'apercevait parfaitement que madame de La Commanderie n'accomplissait pas seulement dans cette circonstance un acte de banale politesse; on voyait au contraire qu'elle prenait un vif plaisir à parler de sa chère Adèle, si bonne, si douce, si indulgente, disait-

elle, et qui se prêtait si naïvement à toutes les fantaisies excentriques, à tous les caprices ridicules de sa mauvaise tête créole.

« — Vous ne vous douteriez jamais, disait-elle à mon oncle, de la quantité de punitions et de larmes dont j'ai été la cause; j'étais pour votre femme le génie du mal: je passais la moitié de mon temps à lui faire faire des sottises, et le reste à la consoler du chagrin qu'elle avait de les avoir faites. On avait beau dire à Adèle de m'éviter, de me fuir comme un être malfaisant, jamais elle ne pouvait s'y décider, et la pauvre enfant revenait toujours à moi les yeux rouges et le sourire aux lèvres.

« Cette persistance dans son affection étonnait tout le monde; mais quand les maîtresses, les sous-maîtresses et les élèves elles-mêmes lui faisaient des reproches sur le bonheur qu'elle trouvait à être malheureuse, et sur son goût prononcé pour celle qui lui causait tant de chagrin, Adèle leur répondait simplement :

« — Elle me fait pleurer, cela est vrai; mais elle m'aime à elle seule plus que vous toutes ensemble.

« — Adèle disait la vérité, Monsieur; et quand elle avait eu de pareilles scènes à cause de moi, il me semble que je l'aimais encore davantage.

« D'ailleurs, je ne pouvais pas plus me passer d'Adèle qu'Adèle ne pouvait se passer de moi. Aux jours de mes grandes tristesses, quand je songeais à ma mère et à mon pays, c'était avec ses douces paroles sorties du cœur et ses bons baisers qu'elle séchait mes larmes; je vous assure que nos chagrins réciproques avaient souvent leur charme, et je me suis dit bien des fois depuis, que deux femmes qui ont pleuré ensemble ne peuvent jamais s'oublier.

« Votre arrivée ici, Messieurs, va augmenter le désir que j'ai depuis longtemps de faire un voyage en France; je veux embrasser mon Adèle avant de mourir, et jouir de la surprise qu'elle aura en revoyant sa *diablesse de créole,* comme elle m'appellait, lui sauter au cou comme autrefois. »

« Tandis qu'elle parlait encore, la porte de l'appartement s'ouvrit et M. Florès entra dans le salon, accompagné d'une jeune femme et d'un jeune homme que nous avions entrevus la veille, au cimetière, en allant prier au tombeau de mon père.

« Madame de La Commanderie se leva rapidement de son siége, saisit la main des deux nouveaux venus, et s'avançant d'un pas, elle nous dit avec dignité :

« — Monsieur Potard, monsieur Roger, j'ai l'honneur de vous présenter M. Victor Jager, fils de mon premier mari, et madame veuve Camillia Lambert, fille de M. de La Commanderie. »

« Après cette présentation solennelle à l'américaine, madame de La Commanderie, reprenant son charmant abandon créole, s'approcha de mon oncle en lui disant :

« — Embrassons-nous, mon cousin, et n'oubliez pas qu'à partir d'aujourd'hui vous devez vous considérer chez moi comme chez vous; vous me chagrineriez beaucoup s'il en était autrement. Quant à M. Roger, ajouta cette excellente femme, il doit se considérer comme l'enfant de la maison; mon fils Victor se chargera en outre de lui rendre le séjour de la Nouvelle-Orléans aussi agréable que possible. »

« Je m'inclinai sur la main qu'elle me tendait, je la baisai avec effusion, et je la remerciai de son bienveillant accueil.

« La conversation devenant alors générale, j'eus tout le temps nécessaire pour juger superficiellement nos hôtes.

« Madame Camillia Lambert, restée veuve à seize ans, est si belle, que je dois vous avouer, ma tante, que je suis resté quelques instants comme interdit de sa merveilleuse beauté; il me serait du reste impossible de vous détailler les traits de son visage; j'ai été ébloui par l'ensemble, voilà tout ce que je puis vous dire.

« La tête de Camillia est une de celles dont on n'est jamais content quand on essaye de la reproduire; car on est toujours au-dessous de son modèle. Plus tard, je réussirai mieux, sans doute, à vous prouver qu'après avoir vu Camillia, on est obligé de l'aimer toute la vie!

« Quant à son frère, M. Victor Jager, il n'est ni bien ni mal de sa personne; ses manières sont assez distinguées, mais son ton est tranchant et il parle trop et sans modestie de lui-même : c'est un défaut très-commun parmi ses compatriotes. Je ne le crois pas susceptible d'un grand dévouement, son caractère léger s'y oppose; et cependant, il m'a fait les plus cordiales avances, auxquelles j'ai répondu de mon mieux.

« Les créoles sont raides, guindés et presque impolis hors de chez eux, avec les étrangers; mais ils deviennent très-familiers, prévenants et hospitaliers dans leur intérieur avec leurs hôtes. On leur reproche aussi d'être vantards, vaniteux, et de mettre beaucoup d'ostentation dans tout ce qu'ils disent ou ce qu'ils font; je leur passerai volontiers ce dernier défaut, car je ne vois pas grand mal à ce qu'un homme mette sa vanité à me bien recevoir, il me semble que j'ai tout à y gagner.

« Madame de La Commanderie nous retint tous à dîner, ne voulant pas, disait-elle, que nous nous séparions sans avoir rompu le pain et mangé le sel en famille; cette femme est d'une bonté et d'une franchise adorables, son geste est plein de grâce, et son éducation toute française a développé si heureusement les richesses de son organisation créole, qu'elle est ce qu'on peut appeler une femme accomplie.

« Après avoir passé chez elle une journée très-agréable, madame de La Commanderie nous a fait promettre de ne pas rester un seul jour sans venir la voir; je n'aurai garde d'y manquer, et je sens qu'il me sera aussi facile de tenir cette promesse que celle que j'ai faite à madame Camillia Lambert de lui faire visite chez elle, où je suis admis à lui présenter mes devoirs.

« Nous nous retirâmes, M. Florès, mon oncle et moi, à dix heures du soir, tout à fait enchantés de la réception qu'on nous avait faite, grâce à vous, ma bonne tante, et aux tendres souvenirs que vous avez laissés dans le cœur de madame de La Commanderie.

« Elle va vous écrire une longue lettre, qui partira avec celle de mon oncle et la mienne; le navire qui doit vous les porter en France ne peut appareiller que demain, j'ai du temps devant moi: je vais en profiter pour allonger encore celle-ci, et vous donner des détails sur le pays et ses habitants.

« Il me faut interrompre ma relation épistolaire pour me rendre, avec M. Florès et mon oncle, chez le premier avocat de la Nouvelle-Orléans, qui nous reçoit ce matin; cette visite est importante, il s'agit de lui confier mes intérêts.

« Aussitôt mon retour, je me remettrai à l'ouvrage, et vous écrirai un volume; le service de la poste * étant irrégulier pour l'Europe, on doit se dépêcher d'en dire beaucoup quand on en trouve l'occasion. »

* Aujourd'hui, ce service se fait aussi exactement qu'en France.

VII

SUITE DE LA LETTRE DE ROGER.

« Je reprends ma lettre à l'endroit où je l'ai laissée; je serais heureux que vous et Irma trouviez quelque plaisir à la lire; s'il en était autrement, ce serait uniquement de ma faute, et je rendrais mal les choses intéressantes que je vois chaque jour; cela dit, je continue :

« Mon oncle se trouvant un peu fatigué, le soir de notre visite chez madame de La Commanderie, se coucha en arrivant; mais comme je ne me sentais nulle envie de dormir, après cette journée agitée et remplie d'émotions nouvelles pour moi, je demandai à M. Florès, qui se retirait, la permission de l'accompagner jusque chez lui.

« Les rues étaient déjà silencieuses, le brouillard qui s'élevait du Mississipi était si épais, que la lumière rouge des becs de gaz n'éclairait pas mieux notre

marche, que le feu du cigare que j'avais allumé; heureusement que, de dix minutes en dix minutes, deux coups retentissants, frappés sur l'ourlet de granit des trottoirs, nous avertissaient que les watchmen, armés de leurs bâtons ferrés, veillaient à la sûreté des citoyens et pouvaient nous remettre dans notre chemin, si nous venions à nous égarer.

« Malgré cela, M. Florès ne jugeant pas convenable d'entreprendre une nouvelle promenade dans une pareille obscurité, me proposa d'entrer au *Café du Théâtre,* ou, si je l'aimais mieux, de monter à la maison de jeu attenante à ce même théâtre.

« — Il faut, me dit-il, que vous entriez là-dedans, quand cela ne serait que pour n'y plus revenir, après avoir vu ce qui s'y passe.

« J'y consentis par complaisance, car vous savez, ma chère tante, que je n'aime pas plus à jouer qu'à voir jouer les autres.

« Nous montâmes donc, et en entrant dans le premier salon, espèce d'antichambre de ce lieu redoutable, que le vrai joueur appelle le paradis ou l'enfer, suivant qu'il y trouve la bonne ou mauvaise fortune, mon guide me fit remarquer M. Victor Jager, que nous venions de quitter, assis au milieu d'une vingtaine de jeunes créoles auxquels leurs parents permettent l'innocente distraction du jeu de *loto,* à une piastre le carton. »

« — Le *loto,* me dit M. Florès, est le surnumérariat que la jeunesse louisianaise est obligée de faire, avant de pouvoir pénétrer dans les salons de la *roulette* du *trente-et-quarante* et du *pharaon.* C'est le modeste point de départ de plus d'un joueur devenu fameux; mais passons vite, car je ne veux pas que Victor nous

voie; il saisirait cette occasion de se faire présenter par moi dans l'intérieur des salons, et je ne tiens pas le moins du monde à être son parrain. Ce garçon-là a de très-mauvais instincts : j'ai grand'peur que sa mère n'ait un jour à se repentir d'avoir toujours été trop faible pour lui. »

« Les maisons de jeu sont nombreuses à la Nouvelle-Orléans, et, à ce qu'il paraît, très-mal fréquentées; celle du vieux John, dans laquelle nous étions, passe pour une des mieux tenues; mais, quoiqu'il s'y trouve beaucoup de personnes honorables, il s'y faufile néanmoins bon nombre de *grecs* ou *guimbleurs* (j'écris ce nom en français, ne sachant pas son orthographe en anglais), et même quelques *picpockets* de talent : aussi n'est-ce point une vaine précaution à prendre que celle de boutonner soigneusement son habit, et de veiller constamment sur ses poches.

« L'ameublement des salons de jeu du vieux John est des plus simples : un tapis vert, des cartes et des chaises; puis, comme tout le monde fume ou chique, les parquets sont émaillés de larges crachoirs en cuivre en forme d'entonnoir pour les besoins de chacun; et enfin, pour apaiser la soif des joueurs, plusieurs nègres, porteurs de plateaux chargés de rafaîchissements nationaux, circulent continuellement dans les salons, offrant à messieurs les joueurs, sans la moindre rétribution, du Jackson punch, mélange de guignolet d'Angers, de sirop et de citron; des limonades *corrigées*, contenant moitié eau glacée et moitié rhum, brandy, genièvre ou wiskey, à la volonté des buveurs; un seul verre de ces soi-disant rafraîchissements peut faire perdre la raison à celui qui n'a pas l'habitude des liqueurs fortes.

« — Je comprends parfaitement, dis-je à M. Florès, qui me donnait avec complaisance ces renseignements; je comprends, dis-je, qu'il faille griser ces joueurs-là, car ils ne me font pas l'effet d'être très-acharnés; je m'étais fait une tout autre idée de l'intérieur d'une maison de jeu : j'avais entendu dire que la vue et le bruit de l'or suffisaient pour monter la tête de l'homme le plus sage; mais ici tout le monde me paraît calme, silencieux; c'est à peine si l'on voit quelques aigles américaines sur le tapis.

« — Et qu'avons-nous besoin d'aigles américaines? interrompit M. Florès. La vue et le bruit de l'or, comme vous le dites, sont nécessaires pour surexciter les petites passions des joueurs usés d'Europe; mais la vue seule des cartes et le froissement doux et moelleux des billets de banque suffisent pour nous animer, nous autres Américains; à la vérité, c'est une animation intérieure et tout à fait sombre, mais terrible.

« Voyez donc, mon cher Roger, poursuivit-il, ces paquets de billets, semés çà et là sur le tapis du trente-et-quarante : le moindre d'entre eux est de cinq piastres; mais il y en a beaucoup plus de vingt, de trente, de quarante, de cent piastres même; il y a peut-être bien dix mille, vingt mille, trente mille francs sur ce tapis, que sais-je? Et dire qu'on peut gagner tout cela d'un coup, oui, d'un seul coup! Il ne s'agit que d'avoir la main heureuse.

« Ces paroles de mon vieil ami me firent frissonner : je crus un instant que le démon du jeu s'était emparé de lui et qu'il allait me laisser là pour tenter le coup dont il me parlait. Heureusement qu'il n'en fit rien, et que, reprenant son calme habituel, il me dit tranquillement :

« — Tenez Roger, puisque nous sommes raisonnables, que nous ne jouons pas, et que nous venons seulement pour voir jouer les autres, rien ne nous empêche, pour nous amuser davantage, de passer en revue les gens qui posent ici devant nous.

« Élaguons d'abord les employés, les faux artistes, les journalistes nécessiteux, les pique-assiettes et les parasites de toutes sortes, qui viennent manger le dîner du vieux John et jouer ensuite le billet de dix piastres qu'il leur a glissé dans la main pour se soustraire à leurs importunités. Le vieux roué y retrouve toujours son compte : premièrement, l'argent, ou presque tout l'argent qu'il leur a donné rentre dans sa caisse, et puis il se fait des amis qui chantent ses louanges à tout propos; qui disent du bien de son administration et de son théâtre au lieu d'en dire du mal. « Je fais la part du feu, dit-il, toujours en riant; j'aime mieux nourrir ce troupeau d'affamés que d'en être dévoré. »

« Regardez ce monsieur à l'œil vif, au geste rapide, qui mâchonne nerveusement son cigare et le rallume à chaque instant : c'est un Français, un Gascon, M. Cibrac, négociant pacotilleur à bout de ressources, toujours à la veille de partir pour Paris, afin de renouveler ses marchandises; à l'entendre, son passage est retenu, il va se mettre en route de suite, demain, après-demain au plus tard : il ne lui manque, pour cela, que trente mille francs, qu'il s'entête à se faire payer par la banque du trente-et-quarante; mais, jusqu'ici, il n'a pas été heureux dans la négociation de cet emprunt; il prétend que ce n'est rien qu'un petit retard, il est sûr de réussir, il a un moyen infaillible d'arriver à son but. En attendant, j'ai grand'peur qu'il ne finisse par tomber

dans la misère et par être obligé d'aller rouler des balles de coton sur la levée pour vivre.

« Ce gros homme, à côté de lui, est un habitant du Kentucky, M. Harisson, autrefois propriétaire de trois steam-boats remorqueurs sur le Mississipi; il en a déjà perdu deux, un à la roulette, l'autre au pharaon, et il est en train, pour varier ses plaisirs, de perdre le troisième au trente-et-quarante; la coque est déjà bien aventurée; il n'y a plus que les machines qui soient encore intactes.

« Ce grand blond, vis-à-vis de nous, est un Allemand, M. Christmann; il habite la Louisiane depuis quinze ans environ; il y est arrivé à bord d'un navire chargé d'émigrants, dont il faisait partie lui-même. Il a pioché dur, comme il dit; il a vécu d'économie et de privations pendant quelques années, puis il est devenu propriétaire d'une belle habitation à Donaldsonville, sur laquelle il fait travailler cent nègres à lui.

« M. Christmann vient une fois par an à la Nouvelle-Orléans pour y apporter sa récolte de coton, mille à douze cents balles, plus ou moins.

« En débarquant en ville, il vend son coton au cours, le jour même de son arrivée, achète immédiatement les provisions de farine, vins, alcools, sucre, café, outils aratoires, armes, etc., etc., nécessaires pour passer l'année sur son habitation; puis du linge, des vêtements, de belles robes, des cachemires, des bijoux pour sa femme et ses enfants. Le tout est payé comptant, emballé avec soin et expédié chez lui sous la surveillance d'une partie des nègres qu'il a amenés; les autres, trois ou quatre seulement, restent avec lui pour son service pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, où

enfin, libre de soucis, il veut prendre, dit-il, quelques jours de bon temps et goûter les plaisirs de la ville.

« Comme le plus grand bonheur de M. Christmann est de manger, de boire, de jouer et d'aller au théâtre, il trouve toutes ces jouissances réunies dans l'établissement du vieux John; aussi, il n'en sort pas pendant quinze jours ou trois semaines, jusqu'à ce qu'il ait mangé tout l'argent qui lui restait de la vente de ses cotons. Quand il n'a plus rien, il vend l'un après l'autre, à l'encan, les nègres qu'il a gardés avec lui; une fois les quatre nègres mangés, comme ses cotons, M. Christmann commence à réfléchir, puis il devient très-chagrin, pleure même un peu en songeant à sa belle habitation, à son excellente femme, à ses chers petits enfants; sa tristesse augmente à vue d'œil, et finit par se changer en un sombre désespoir; si bien qu'il en arrive à vouloir se jeter dans le fleuve pour se punir des sottises qu'il a faites. Mais, avant d'exécuter son funeste projet, il a le soin d'en prévenir le vieux John, son meilleur ami, par une lettre très-pathétique, dans laquelle il lui fait des adieux déchirants.

« Le vieux John, qui connaît son homme, arrive tout tranquillement chez notre Allemand, qu'il trouve au lit; il le fait lever, le prend sous le bras et le conduit tout droit à bord du premier steam-boat en partance pour le Haut-Mississipi, paye son passage au capitaine, et remet à son ami Christmann dix dollars d'argent de poche, pour qu'il ne meure pas de soif en route. Les affaires ainsi définitivement réglées, on s'embrasse, en se disant au revoir jusqu'à l'année prochaine; il va sans dire que le vieux John ne quitte réellement son ami que lorsqu'il a vu le steam-boat larguer ses amarres et

sortir du port; autrement il craindrait qu'il ne prenne envie à l'Allemand de revenir lui faire ses adieux.

« Je n'en finirais pas, me dit M. Florès, s'il me fallait vous faire la biographie de tous ceux qui sont ici présents; la vie est tellement accidentée dans ce pays, qu'il est impossible de ne pas trouver quelque chose d'original et d'intéressant dans l'histoire de chacun, mais cela nous mènerait trop loin. Je terminerai par quelques mots sur cet homme qui vient de nous faire un salut si gracieux; c'est un artiste qui ne manque pas de talent, j'ai eu l'occasion de le connaître en Italie, puis à Paris, et, à son arrivée ici, nous avons renouvelé connaissance.

« Celui dont je vous parle est le dernier vivant des frères Gambatti, que Rossini ramena un jour de Naples et fit engager à l'orchestre des Bouffes pour y exécuter les parties de trompettes de ses immortelles partitions.

« A cette époque, la France était très-pauvre en instruments de cuivre, et les frères Gambatti contribuèrent beaucoup à former vos orchestres, et à leur donner ce brio de la bravoure italienne qui leur manquait auparavant.

« Les Gambatti, premier et second trompettes du Théâtre-Italien, existaient et se complétaient l'un par l'autre : l'aîné des deux frères étant mort prématurément de la poitrine, le plus jeune quitta Paris et s'embarqua pour venir chercher fortune en Amérique.

« Arrivé à New-York, avec Aupick le cor, Villent le basson et beaucoup d'autres artistes de talent, parmi lesquels se trouvait mademoiselle Bordogni, devenue depuis madame Villent, Gambatti essaya de fonder avec

ses camarades un théâtre italien dans la première ville des États-Unis; leur tentative furent infructueuse: ils se sont aperçus trop tard que les Américains sont antipathiques au bon goût et à l'art pur. Ne perdant pourtant pas courage, Gambatti laissa ses amis retourner en France, et prit la résolution de faire fortune tout seul, comme *star* (étoile), disent les Yankees.

« Devenu trompette à piston, par nécessité et à cause de la singularité de cet instrument, d'invention récente alors, notre artiste a parcouru toutes les villes de l'Union, et il y a gagné des sommes énormes en jouant sur son nouvel instrument des cavatines italiennes. Ce ne fut pourtant pas la seule et véritable cause de ses prodigieux succès. Gambatti, doué de cette nature fine et perceptible des hommes du Midi, s'aperçut bien vite que la bonne musique, exécutée avec le sentiment d'un artiste, n'aurait pas le pouvoir de captiver longtemps les oreilles béotiennes des Américains. Gambatti comprit qu'il faut à ces gens-là les accords de haut goût de la parade des tréteaux, et que plus on fait de bruit, plus on fait d'effet; aussi les a-t-il servis à souhait.

« Mettant de côté toute dignité, tout amour-propre d'artiste, il vient maintenant, à la fin de chaque concert qu'il donne, se poser sur le devant du théâtre en véritable charlatan, ayant à chaque main une trompette ordinaire, et sur un guéridon à côté de lui une autre trompette; trois trompettes en tout.

« Lorsqu'il a bien fait comprendre au public par des gestes répétés qu'il va se servir, séance tenante, des trois instruments dont il fait l'exhibition, lesquels sont montés chacun dans un ton différent, ainsi que l'indique le programme. Gambatti embouche sa première trompette,

et, sur un signe qu'il fait à l'orchestre, éclate le plus infâme charivari qu'on ait entendu de mémoire d'homme.

« Pendant cinq minutes, l'artiste passe tour à tour de la trompette main droite à la trompette main gauche, de la trompette main gauche à la trompette du guéridon, et tout cela avec des mouvements rapides d'énergumène qui éblouissent, étonnent et transportent le public, qui croit avoir affaire à un sorcier. Alors les grands enfants mal organisés et mal élevés de ma belle patrie, ne se sentent plus de joie, leurs applaudissements, leurs trépignements, leurs hourras sauvages se mêlent au bruit infernal de l'orchestre, de façon à ce qu'on pourrait se croire au milieu d'une réunion de possédés. Enfin Gambatti hors d'haleine, brisé et tout en nage, salue son public, qui fait au même instant pleuvoir sur la scène une grêle de bouquets, de couronnes et de billets de banque, que le virtuose ramasse à pleines mains autour de lui.

« Avec les sommes considérables qu'il a gagnées aux États-Unis, *l'homme aux trois trompettes* aurait fort bien pu acheter une propriété princière en Italie, comme Rossini et tant d'autres grands artistes ses compatriotes, pour y finir ses jours sous les jasmins et les lauriers en fleurs, au milieu de toutes les jouissances que donne la fortune.

« Malheureusement Gambatti est possédé du démon du jeu; l'or qu'il gagne glisse aussitôt de ses mains sur le tapis vert de la roulette et du pharaon, d'où le râteau avide des croupiers l'ont bientôt fait disparaître.

« — Quel artiste! s'écriait un jour un des admirateurs de Gambatti, quel talent, quel sentiment, quelle âme, quelle pureté de son, c'est de l'or!

« — Oui, mais il perd tout au jeu, répondit quelqu'un qui connaissait ses babitudes. Hélas! cela n'est que trop vrai, et Gambatti mourra dans la misère, comme tous les joueurs. »

« A ce moment, un homme de haute taille, de bonne mine et de manières distinguées entra dans l'endroit où nous étions. M. Florès s'empressa d'aller à sa rencontre, et, lui ayant pris le bras, ils firent ensemble quelques tours de salon en causant d'une façon tout amicale.

« Je vis qu'il était question de moi entre eux, car le nouveau venu regarda à plusieurs reprises de mon côté, tout en écoutant ce que lui disait M. Florès; puis au bout de quelques minutes, l'étranger me salua de loin et se sépara de mon vieil ami en lui disant à haute voix: « Allons, c'est entendu, amenez moi demain matin votre protégé, j'ai à cœur de lui être agréable. »

« — Venez, mon cher, me dit M. Florès en me rejoignant; venez, nous causerons plus à l'aise en bas qu'ici. »

« Et, aussitôt arrivé dans la rue, le créole m'apprit que je venais de voir M. Mortimer, le premier avocat de la Nouvelle-Orléans, auquel il avait parlé du but de mon voyage et de la nécessité où je me trouvais d'avoir recours à un bon jurisconsulte pour me guider sûrement au travers du dédale de difficultés qui surgissent toujours devant celui qui vient recueillir un héritage outremer. M. Mortimer m'a dit qu'il se chargerait de votre affaire avec un véritable plaisir : vous lui abandonnerez seulement le quart de vos droits, et il se fait fort de vous mettre en possession du reste de votre fortune avant trois mois; vous n'aurez ni avances de fonds, ni frais, ni honoraires à payer; ce sont des conditions magnifiques de la part de Mortimer: il n'en a jamais fait de

pareilles à qui que ce soit; il faut que vous lui plaisiez infiniment, et qu'en outre il lui soit tombé de l'argent du ciel, ou qu'il en ait gagné beaucoup au jeu ces jours derniers.

« — Vous ne savez pas, mon cher ami, à quel homme je vous ai adressé, poursuivit M. Florès; son talent est incontestable, mais sa réputation lui rapporte bien plus encore; vous ne vous douteriez jamais de l'influence qu'il a dans ce pays : aussi aime-t-on mieux transiger, que plaider avec lui.

« Les antécédents de cet homme laissent beaucoup à désirer. Il y a quelques années, Mortimer, tout jeune avocat, mais dévoré par les passions, profita, comme bien d'autres, des temps de guerre pour obtenir des lettres de marque du gouvernement des États-Unis ; puis, à l'abri du pavillon étoilé, il a fait la course pour son propre compte dans le golfe du Mexique et dans tous les parages des Antilles.

« Mortimer commandait une jolie goëlette, *la Mariquita*, montée par des gens de sac et de corde, transfuges de tous les pays. Les hommes de mon âge se rappellent très-bien l'avoir vu, à cette époque, rentrer souvent dans le port de la Nouvelle-Orléans avec les prises légales ou à peu près légales qu'il avait faites à la mer.

« Quant à celles qu'il ne pouvait pas avouer, il les conduisait à Saint-Thomas ou à Porto-Rico, et les filles de couleur de ces deux nids de pirates pourraient nous dire le compte des guinées anglaises, des louis et des écus de six livres français, des doublons d'Espagne, des piastres mexicaines et des dollars américains qui sont passés par leurs mains. Toutes ces monnaies étaient bien un peu tachées de sang, mais cela ne les empêchait pas d'a-

voir cours à Saint-Thomas et à Porto-Rico, au contraire.

« Enfin en 1816, après la paix générale, les choses étant rentrées à peu près dans l'ordre, et les trois quarts de ses compagnons étant morts, Mortimer renonça à ses courses aventureuses dans le golfe pour reprendre la profession d'avocat, beaucoup moins dangereuse et tout aussi lucrative pour lui que celle de corsaire.

« Comme il a fait d'excellentes études, qu'il est doué de merveilleuses facultés et qu'il parle l'anglais, le français et l'aspagnol avec une égale facilité, il eut de suite de brillants succès, dont il sut habilement profiter pour établir sa réputation non-seulement à la Nouvelle-Orléans, mais dans toute l'étendue des États-Unis.

« A partir de cette époque, Mortimer a mangé deux cent mille piastres par an, divisées ainsi : cent mille piastres de dettes, et cent mille piastres gagnées avec ses clients qu'il rançonne sans pitié, comme il a fait autrefois des pauvres navigateurs qui lui tombaient entre les mains. Le corsaire existe toujours, seulement il s'est caché dans la robe de l'avocat. On cite cent exemples de sa rapacité et de son brigandage en affaires.

« Un jour, il est chargé par la ville d'un procès très-important, pour lequel on lui accordait 50,000 piastres d'honoraires.

« Toujours à court d'argent, suivant son habitude, Mortimer demande au maire de la Nouvelle-Orléans une avance de 10,000 piastres, que celui-ci lui fit compter sur-le-champ.

« Plus tard, après avoir gagné le procès de la ville, notre avocat étant venu réclamer ses honoraires, on lui remit un *check* (bon sur la banque) de 50,000 piastres, qu'il prit sans faire la moindre observation.

« Quelque temps après, le maire l'ayant fait demander pour lui signaler l'erreur qu'on avait commise en lui donnant 10,000 piastres de trop, Mortimer répondit avec dignité :

« — Je me suis parfaitement aperçu, monsieur le maire, qu'on me donnait un *check* de 50,000 piastres, mais j'ai supposé qu'on m'accordait une gratification de 10,000 piastres, à votre prière, pour me récompenser de la manière dont j'ai sauvegardé les intérêts de la cité que vous administrez.

« — Mais pas du tout, lui dit le maire, pas du tout; il y a erreur matérielle, et j'en dois compte à la municipalité.

« — En ce cas, monsieur le maire, je vous serai obligé de faire porter cette somme de 10,000 piastres à mon compte, comme avance faite sur la prochaine affaire qui pourra vous survenir. »

« Le magistrat négligent courba la tête, et en passa par où voulait Mortimer.

« Une autre fois, ce sont des héritiers qui viennent le consulter et le charger de leurs intérêts. L'ancien corsaire demanda 700 piastres pour prendre connaissance de leur affaire.

« Au bout d'un mois, les autres reviennent savoir le résultat du travail et des démarches de leur avocat; celui-ci leur répond qu'il ne peut plus s'occuper d'eux pour le moment, attendu qu'il est appelé d'urgence à New-York, et que son absence doit être de deux mois environ.

« — Eh bien, alors, se hasarda à dire le plus hardi des héritiers; veuillez avoir la bonté de nous remettre les 700 piastres que nous vous avons avancées, afin que

nous puissions charger une autre personne de faire valoir nos droits.

« — Vous permettrez, Messieurs, que je commence d'abord par faire valoir les miens, en ne vous rendant pas votre argent.

« — Comment cela, puisque vous n'avez rien fait pour nous?

« — Comptez-vous pour rien la peine que j'ai prise de vous recevoir deux fois dans mon cabinet? Et celle d'avoir songé très-souvent à prendre connaissance de vos titres? » ajouta Mortimer, en les leur remettant entre les mains.

« Et comme les héritiers s'exclamaient tous à la fois.

« — Mais il n'y a rien là d'extraordinaire, et en vous adressant à un avocat en réputation, vous auriez dû savoir que ses moments sont précieux : *times is money*, le temps est de l'argent, dit le proverbe américain. »

« Mortimer se leva sur cette dernière raillerie et reconduisit les héritiers désappointés avec force salutations.

« La volonté de cet homme est toujours énergique, et quoiqu'il procède par la plaisanterie et le sarcasme, ses décisions n'en sont pas moins absolues; l'argent qu'il gagne est souvent employé à faire de bonnes actions, en voici une preuve, entre beaucoup d'autres :

« Un médecin de ses amis vint un jour le trouver pour obtenir le payement d'un compte de 300 piastres que lui devait un avocat français, fixé depuis peu d'années à la Nouvelle-Orléans. Mortimer prit le compte et engagea son ami à revenir le lendemain pour toucher son argent; puis il s'en fut tout droit chez le débiteur récalcitrant, et lui dit :

« — Mon cher confrère, il y a six mois environ, vous étiez assez mal partagé de la fortune; vous portiez un habit rapé, un chapeau mûr, et des bottes très-malades; ce qui n'ôtait rien à votre mérite et à vos avantages personnels, puisque malgré cela vous avez plu à mademoiselle M***, et que son père, un vieil avare très-riche, a saisi cette occasion de vous la faire épouser sans dot.

« Jusque-là votre position ne s'était guère améliorée, mais votre beau-père étant tombé malade, la Providence, qui vous protége évidemment, vous fit appeller auprès de lui le médecin L***. Grâce à ses soins, le vieil harpagon a été conduit en très-peu de temps au tombeau, et vous êtes devenu du même coup l'heureux possesseur de 20,000 piastres de rente.

« — Où voulez-vous donc en venir, monsieur Mortimer? interrompit l'avocat français.

« — M'y voici : après un service pareil, vous devriez être plein de reconnaissance et d'égards pour mon ami, et surtout ne pas le forcer à vous réclamer deux fois les honoraires qui lui sont dus et qu'il a si bien gagnés.

« — Je prendrai la liberté de vous faire observer, dit l'autre, que je trouve la demande de M. L*** tout à fait exagérée.

« — Ingrat! Seriez-vous devenu, par hasard, aussi ladre que l'était votre beau-père, en héritant de sa fortune? Ah! Monsieur, vous ne méritiez pas ce que mon ami a fait pour vous; mais si nous ne pouvons obtenir spontanément de votre conscience la satisfaction qui nous est due, nous l'obtiendrons des juges, qui vous condamneront sans aucun doute.

« — Je vous avouerai qu'il me répugnerait beaucoup d'en arriver là, et, ne fût-ce que par déférence pour vous, Monsieur, je vais vous remettre de suite le montant de la note de M. L***.

« — A la bonne heure, Monsieur; seulement ne vous étonnez pas de voir cette note augmentée de 200 piastres, pour la peine que j'ai prise de concilier cette affaire. »

« Et comme le débiteur ouvrait de grands yeux désappointés, à cette demande d'honoraires à brûle-pourpoint, Mortimer ajouta :

« — Rassurez-vous, Monsieur, je ne veux pas profiter de cet argent, et nous trouverons bien à nous deux, parmi vos compatriotes, quelque pauvre diable auquel cette somme fera plaisir. Il n'y a pas de mal à ce que ceux qui, comme nous, font payer très-cher leurs belles paroles, fassent de temps en temps de bonnes actions. »

« Ces trois anecdotes suffisent pour peindre M. Mortimer : voilà, ma chère tante, l'avocat influent, mais l'homme peu scrupuleux, auquel j'ai confié mes intérêts; j'ai cependant la plus entière confiance dans le résultat de son intervention en ma faveur; M. Florès n'est pas de ceux avec lesquels on ose se jouer, il ma semblé même que l'ancien corsaire avait pour lui une déférence à laquelle il n'a habitué personne.

« Il est tout naturel que M. Florès, dont les mœurs sont pures, dont la vie est honorable et austère, domine un homme comme Mortimer, qui ne peut avoir un instant de repos sans l'employer à se quereller avec sa conscience; et qui, pour échapper à ses criailleries importunes, est obligé de se jeter dans l'excès du travail et du plaisir.

« Hélas ! ma chère tante, il n'y a rien de parfait sous le soleil, et je dois vous avouer que M. Florès, l'homme estimable auquel je voudrais le plus ressembler, est dominé lui-même par la passion du jeu ! La plus funeste de toutes celles qui puissent affliger l'humanité.

« Je m'en doutais depuis longtemps, mais j'en ai acquis bien malgré moi la certitude. Rien ne m'a été plus pénible que d'entendre l'homme que je respecte, et que je croyais exempt d'indignes faiblesses, recourir au mensonge, prétexter la fatigue et le besoin qu'il avait de rentrer chez lui pour me quitter hier au soir, à notre sortie de la maison de jeu du vieux John.

« Après m'avoir serré la main, je l'ai vu faire semblant de se diriger vers sa demeure, puis revenir sur ses pas, et se glisser furtivement, comme s'il allait commettre une mauvaise action, dans le lieu que nous venions de quitter.

« Cette découverte m'a causé un profond chagrin ; je suis tout triste depuis lors ; il me semble que j'ai commis moi-même une lâcheté, en surprenant dans l'ombre le secret que voulait me cacher cet homme. Je ne lui dirai pas ce que je sais, ce que j'ai vu ; je le ferais rougir, et je perdrais son amitié à laquelle je tiens beaucoup. Mais je suis gêné maintenant en sa présence ; je me sens mal à l'aise d'avoir à mon tour quelque chose à lui cacher. Et puis on ne sait pas ce qu'on souffre de la perte d'une illusion : ne plus croire, c'est aussi ne plus espérer. La croyance et l'espérance se tiennent toujours par la main, ce sont deux sœurs jumelles, deux vierges pures qu'on aime, et dont on rêve nuit et jour ; mais qu'on déteste et qu'on méprise, aussitôt qu'on ne croit plus à leur vertu.

« Pardonnez-moi, ma tante, de finir aussi tristement cette lettre; j'ai passé une si mauvaise nuit! je me calme pourtant, en songeant que votre amitié et celle d'Irma ne me feront jamais défaut, et il me semble que je serais tout à fait consolé si je pouvais vous embrasser toutes deux.

« Ch. Roger. »

VIII

CAMILLIA.

Les Français ont laissé des traces ineffaçables de leur domination sur les bords du Mississipi : toutes les classes de notre vieille société, qui ont fui autrefois les persécutions politiques ou religieuses, s'y trouvent représentées : elles y parlent la langue, y observent les mœurs, et suivent les usages de la mère patrie.

Il faut avouer pourtant que, dans le principe, la France n'avait pas peuplé cette colonie de la fleur de ses pois. Si bien des gens ont apporté à la Louisiane un nom honorable, beaucoup d'autres ont été forcés d'y faire oublier celui de leurs pères, et de racheter une honorabilité perdue.

La plupart des colons qui vinrent fonder la Nouvelle-Orléans furent des déportés, auxquels le gouvernement français d'alors offrit une chance de redevenir d'honnêtes gens par le travail : son but a été atteint, puisque

les descendants de ces violateurs des lois se sont transformés et régénérés, au point de pouvoir être annexés à ce grand pays, où les lois règnent seules et despotiquement.

Camillia, qui descendait des premiers colons dont nous parlons, était une des plus jolies femmes de la Nouvelle-Orléans; elle avait de grands yeux noirs, ornés de cils longs et touffus, et encadrés de sourcils admirablement dessinés; ses lèvres fraîches, un peu sensuelles, s'entr'ouvraient pour montrer les plus jolies dents du monde; ses cheveux noir-bleu, couleur de l'aile du corbeau, étaient luisants, épais, soyeux et longs à désespérer toutes les belles marquises d'Alfred de Musset. Joignez à cela des mains blanches aux doigts effilés, aux ongles roses et aristocratiques, et des pieds si petits, qu'elle ne pouvait jamais trouver de souliers de satin assez mignons pour chausser ces pieds-là. Camillia avait en outre cette pâleur distinguée, cette peau chaude de ton des brunes, sous laquelle circule la vie et les passions ardentes. Au théâtre, au bal, à la promenade, Camillia avait des poses, des airs de tête, des effets de cou, des mouvements si naturels, si gracieux, si onduleux, qu'elle mettait en relief, sans le savoir peut-être, toutes les richesses de la beauté plastique des créoles.

Comme la plupart de ses compatriotes, elle avait dans le regard quelque chose d'étrange, de fixe, d'un peu sauvage même, dont on était ébloui et fasciné d'abord; mais c'était bien pis lorsque Camillia donnait à ce regard toute sa puissance magnétique : alors il perçait le cœur et brouillait la cervelle du malheureux contre lequel il était dirigé.

Grâce à Dieu, les créoles ne sont pas aussi terribles qu'elles en ont l'air, et guérissent, sans le vouloir, les blessures qu'elles ont faites. Il s'agit de ne pas se laisser prendre aux grands airs qu'elles affectent en public, ils ne sont pas dans leur nature; on pourrait au contraire reprocher à ces dames d'être trop libres et trop familières dans leur intérieur: le tout vient d'un manque de bonne éducation.

Ce défaut, presque général, s'aperçoit et choque davantage chez des femmes jeunes et belles, comme le sont presque toutes les créoles; aussi le plaisir qu'on a eu d'abord à les voir se trouve-t-il en partie détruit aussitôt qu'on a pu les entendre. Il n'y a pas en France d'ouvrières des villes parlant plus mal que les Louisianaises, et il n'y a d'exceptions que pour celles qui ont été élevées en Europe.

Le langage créole, qu'elles parlent de préférence à la langue française, sert à cacher un peu leur ignorance; mais ce patois enfantin et mignard, inventé par les nègres, est à peine supportable dans l'intimité; au bout de quelques instants, il nuit à celle qui l'emploie, et la rapetisse aux yeux de l'homme qui s'était figuré qu'une femme charmante et distinguée devait s'exprimer avec noblesse et distinction dans un langage civilisé.

L'ignorance est plus qu'un défaut chez une jolie femme, c'est une maladresse qui détruit les illusions, fait fuir l'amour, et ne laisse plus de place qu'aux désirs sensuels.

Lorsque les femmes consentent à n'inspirer que de semblables désirs, elles ne sont plus considérées que comme des femelles dans l'ordre de la nature.

Il est triste d'avoir à constater que leur manque d'éducation, l'oisiveté qui en résulte, et le contact journalier des esclaves, détruisent l'influence qu'elles pourraient exercer sur la société américaine, qui a tant besoin d'adoucir ses mœurs et de changer ses mauvaises habitudes.

Les hommes de ce pays s'arrangent d'autant mieux du manque d'influence de la femme, qu'ils comprendraient eux-mêmes difficilement un autre amour que l'amour physique.

L'Américain est trop égoïste pour sacrifier une partie de lui-même à un autre être; trop affairé, pour s'occuper de plaire à qui que ce soit; trop impérieux, trop positif, pour voir autour de lui, dans son intérieur, autre chose que des esclaves et des machines. La femme est pour lui une machine à enfants; il a du plaisir à la voir, à s'en servir, à l'entourer d'égards, de respects froids et obséquieux, mais elle ne lui inspire pas d'amour. Non, les marchands, les marins, les planteurs, les hommes d'État américains ne comprennent pas ce sentiment noble, élevé, pur et délicat, qui donne le goût du beau, crée les grands génies, fait les nations policées et qu'on appelle l'amour! L'amour ne s'apprécie pas commercialement, l'amour n'a pas de valeur politique ou mercantile, il faut le payer avec la monnaie du cœur; et cette monnaie-là n'a pas cours dans les banques et les comptoirs des États-Unis.

Les Américains du sud, c'est-à-dire les créoles descendants des Français, ont modifié quelque peu leur caractère primitif et national par la fréquentation des Américains du nord; cependant ils sont moins commerçants, moins voyageurs, et tiennent davantage au

sol. Un Louisianais aime son pays, son champ, son toit, ses nègres, ses chevaux, sa femme et ses maîtresses, en raison du bonheur matériel qu'il trouve à posséder ces choses; mais, ainsi que l'Anglo-Saxon, le créole n'idéalise rien, et résume la vie en deux mots : *Dollars! Jouissance!* Il n'a pas ce qu'on appelle de passions : il a des appétits qu'il satisfait.

Nous disons ceci en thèse générale; nous savons qu'il y a des exceptions, et c'est ce qui nous fait regretter bien sincèrement que nos anciens compatriotes, qui ont tant de qualités, de richesse d'organisation et de vigueur juvénile, ne les emploient pas plus utilement pour leur bonheur moral.

C'est du créole qu'on pourrait dire qu'il n'a rien appris, rien oublié; c'est toujours le colon de Saint-Domingue, tel qu'on l'a connu il y a cent ans, vivant sur son habitation sans s'occuper du reste du monde. En fait d'arts, de sciences, de littérature et de progrès intellectuels, il n'est guère plus avancé qu'un sauvage de l'Océanie.

Nous regrettons aussi que les femmes louisianaises aient accepté le rôle qu'on leur a fait dans ce pays, où elles n'ont guère plus d'importance sociale que les femmes asiatiques dans l'Inde et à Constantinople.

Leurs maris, ou plutôt leurs maîtres, n'ont jamais entendu se les associer pour traverser la vie; elles n'ont, au foyer domestique, que la première place parmi les esclaves, et voilà tout.

Mariées à quatorze ans, belles jusqu'à vingt, et grand'mères à trente, elles atteignent, à quarante ans, la vieillesse et la décrépitude. Pauvres plantes, qui mettent dix ans à venir, dix ans à fleurir, dix ans à pro-

duire des fruits amers, et dix ans à regretter de les avoir produits! Tel est, en Asie, en Afrique et en Amérique, le sort de la femme.

Ne serait-il pas temps, au milieu du XIXe siècle, de commencer enfin à regarder la femme comme moralement égale à l'homme? Elle est la compagne de sa vie; elle souffre mille douleurs pour perpétuer sa race; elle est son conseiller le meilleur dans l'adversité, et la consolation de ses vieux jours. En échange de son dévouement, l'homme ne devrait-il pas toujours la tenir à sa gauche, l'aimer, la protéger, et ne jamais abuser de sa faiblesse pour l'asservir?

Il nous semble qu'il n'y a aucun danger à réparer une injustice en améliorant le sort de la femme et en revenant à la pratique pure et simple de la loi divine et humaine. Dans tous les pays où cette loi naturelle n'est pas observée et où la femme a été dépouillée de ses droits, les peuples sont en décadence et en proie à deux fléaux destructeurs : l'esclavage qui corrompt les âmes, et la peste qui corrompt les corps! Est-ce une vengeance de Dieu?

Camillia était restée veuve à seize ans : après six mois de mariage seulement, son mari mourut des suites de l'ivrognerie, le vice le plus généralement répandu chez les peuples du continent américain.

La jeune femme, redevenue libre et maîtresse d'elle-même, jura de ne jamais se remarier avec un de ses compatriotes.

Camillia, jeune et belle, se trouvait encore assez riche pour n'épouser que l'homme qui lui plairait; sa fortune personnelle avait une origine assez singulière pour qu'il en soit question ici.

Camillia était née à quelques lieues de la Nouvelle-Orléans, dans l'habitation de son père, sur les bords du Mississipi. Suivant l'usage du pays, tous les planteurs des environs furent invités à son baptême. Il y eut, à cette occasion, trois grands jours de festin, pendant lesquels les broches ne cessèrent de tourner, les vins de couler, les violons de sonner, le punch de brûler, et l'or de ruisseler sur les tables du pharaon et du baccarat; si bien que les convives, même ceux qui habitaient au loin, ne regrettèrent pas d'être venus au baptême de Camillia, tant l'hospitalité qu'ils recevaient de son père était cordiale et généreuse.

Pour se conformer à un usage très-ancien chez les planteurs créoles, chaque invité avait fait à l'enfant son cadeau de baptême, consistant en bestiaux destinés à la reproduction. Chacun avait mis son amour-propre à offrir, qui sa plus belle génisse, qui sa plus belle cavale, son plus beau taureau, son plus bel étalon, sa plus belle truie, son plus beau verrat; les moins riches donnèrent des brebis, des chèvres, des béliers, des boucs, etc., etc. C'était comme l'approvisionnement d'une nouvelle arche de Noé, dans laquelle les dames apportaient les femelles et les hommes les mâles de chaque espèce. Le tout fut mis dans un enclos particulier, et le troisième jour, quelques heures avant leur départ, l'on procéda, devant les convives, à l'opération de la marque. A cet effet, des fers chauds, aux initiales de la petite Camillia, furent appliqués sur les animaux qu'on lui avait offerts. Puis, quand on eut marqué et réuni à ce troupeau tous les bestiaux nés le même jour qu'elle sur l'habitation de son père, on lâcha le tout dans les savanes environnantes, où Dieu se chargea de

faire pousser l'herbe nécessaire à leur nourriture. Chaque année on appliquait la marque de Camillia sur les nouveau-nés de son troupeau, et l'on vendait les animaux en état d'être vendus aux maquignons, aux bouchers, aux saleurs, qui voyagent continuellement le long des deux rives du Mississipi.

Indépendamment de ce cadeau des planteurs créoles, qui rappelle les mœurs patriarcales et la fraternité prévoyante de l'avenir, les grands parents et les proches de Camillia lui avaient également donné, par contrat bien en règle, une certaine quantité de nègres, négresses, négrillons et négrillonnes, de sorte que les bêtes, les esclaves et l'argent ayant beaucoup produit, la jeune fille se trouva, à quinze ans, le jour de son mariage, à la tête d'une petite fortune de cent mile piastres, soit cinq cent mille francs : joli cadeau de noces, qui prouve qu'un baptême créole peut ouvrir à un enfant le chemin du ciel, et lui aplanir en même temps les plus grandes difficultés de celui de la terre.

Camillia était donc assez riche, assez jeune et assez jolie, comme nous le disions tout à l'heure, pour que son voile de veuve n'épouvantât guère les oiseaux qui tournaient autour d'elle et cherchaient à lui plaire; mais ils avaient beau battre de l'aile et roucouler des airs plaintifs, Camillia les chassait d'un coup d'éventail et ne paraissait nullement disposée à vouloir en apprivoiser aucun. En attendant, elle jouissait de son indépendance.

Elle n'avait pas voulu retourner habiter avec sa mère, préférant vivre seule dans sa jolie maison de la rue de l'Esplanade, au milieu du luxe et du confortable, servie par Cora la quarteronne, qui était plutôt son amie

d'enfance que son esclave, on prétendait même tout bas que c'était sa sœur; par Mariquita, la belle mulâtresse mexicaine, Mariquita, la mère de Cora, dont nous conterons plus tard l'histoire; par le nègre Lisimon et sa vieille mère Prudence, quatre personnes en tout pour en servir une seule : ce n'était pas trop pourtant pour satisfaire à toutes les exigences et prévenir tous les caprices qui peuvent sortir du cerveau d'une jeune créole oisive.

La toilette, la coquetterie, le bal, le théâtre, lui étaient interdits à cause de son deuil; et Camillia, n'étant pas musicienne, n'aimant pas la lecture, et n'ayant, comme la plupart de ses compatriotes, jamais touché une aiguille de sa vie, ni fait œuvre de ses dix jolis doigts, n'eut pour toute distraction, pendant les premiers mois de son veuvage, que les rares visites de sa mère, madame de La Commanderie, de son frère Victor, et celles de quelques amis intimes.

Elle passait son temps à écouter Cora lui raconter la chronique scandaleuse de la ville, c'est-à-dire les cancans, les intrigues, les mariages, les naissances et les enterrements; à lui parler des modes, des bijoux, des chiffons nouvellement arrivés de France. Puis venaient les belles histoires de Mariquita la Mexicaine, ses amours et ses malheurs dans son pays; puis enfin les contes de revenants et les *grisgris,* ou sorts jetés par la vieille Prudence, mère de Lisimon.

Pendant les repas, Camillia s'amusait beaucoup des chants, des danses nègres et des singeries de *macaque* de Lisimon, espèce de bouffon noir, très-adroit comme saltimbanque, clown et équilibriste. Lisimon possédait une foule de talents remarquables; par exemple, sur

un signe de sa maîtresse, il s'en allait à quatre pattes, comme un singe, à la cuisine, et revenait sur ses mains, la tête en bas, tenant un plat entre ses dents, puis se relevait brusquement sur les pieds, et posait le plat sur la table, sans avoir répandu une seule goutte de sauce.

Lui demandait-on une assiette? Lisimon en présentait une de chaque main, une sur chaque saignée du bras, une sur chaque épaule, une à la bouche, une sur la tête : huit assiettes! afin qu'on ait la faculté de choisir.

Lisimon cassait, en outre, par plaisanterie, autant de plats, de verres et de bouteilles qu'il le voulait sur son front osseux, où il les mettait en miettes, comme s'il avait frappé sur une enclume.

Puis il avalait toute la fumée d'une cigarette de paille de maïs, et la rendait à la fin d'un seul coup par le nez, les yeux, la bouche et les oreilles; de sorte qu'on aurait pu croire que l'intérieur de sa tête renfermait un incendie.

Puis encore, Lisimon avait une petite poupée, qu'on appelle là-bas *une catin,* qu'il grondait, fouettait et faisait pleurer comme une enfant, à la grande joie de Camillia, qui s'en amusait beaucoup, riait aux larmes, et excitait encore la verve et les impertinences de son nègre, déjà trop disposé à abuser de la familiarité et des bontés de sa jeune maîtresse.

Camillia se livrait ensuite à l'éducation d'une charmante perruche, qui s'obstinait à parler brésilien, quand celle-ci lui parlait créole, et contre laquelle Camillia se fâchait sérieusement, comme elle aurait pu le faire avec un nègre ou un enfant volontaire.

Puis venait l'heure de la sieste sur la *chaise berceuse;*

cette heure-là était le signal des querelles, des impatiences, des colères à propos de rien, d'un bouquet, d'un mouchoir, d'une épingle, qui tombaient à terre, et qu'on ne ramassait pas assez vite. Enfin, après la sieste, l'occupation la plus sérieuse et la plus importante de Camillia, consistait à interroger les fleurs, mais surtout les cartes, sur sa destinée à venir. On ne peut mieux donner l'idée de la candeur superstitieuse et de l'ignorance naïve de la créole, qu'en disant que sa maison devenait le paradis ou l'enfer, dont elle était l'ange ou le démon, aussitôt que les cartes avaient parlé.

Après la mort de son mari et bien avant l'arrivée de Roger et de M. Potard, les cartes lui disaient souvent qu'un jeune homme brun traversait les mers, pour venir à ses pieds lui jurer un amour éternel.

Mais les mois succédaient aux mois, le jeune homme brun n'arrivait pas, et Camillia se mourrait de langueur et d'ennui; son caractère devenait de plus en plus difficile, elle avait des tristesses insurmontables et des impatiences continuelles, si bien que sa mère et ses amis craignirent que sa santé ne s'altérât, et que sa raison ne fût dérangée.

Il lui prenait aussi des accès de tendresse pour Cora, pendant lesquels elle pleurait et lui demandait pardon de ne pas lui avoir donné plus tôt sa liberté, prétendant qu'elle ne pouvait se passer d'elle présentement, mais qu'elle s'imposerait ce sacrifice aussitôt qu'elle se remarierait, et que bien sûr elle affranchirait en même temps Mariquita sa mère; qu'elle leur donnerait de l'argent et les laisserait libres de partir pour Matamoros, où Mariquita avait le désir d'aller mourir, au

milieu des beaux orangers et des beaux grenadiers en fleurs de sa patrie.

Les accès de tendresse de Camillia duraient peu, et le plus souvent elle grondait Cora pour des riens, ou restait des journées entières sans lui adresser la parole; jamais, cependant, elle n'avait osé lever la main sur la fille et la mère : était-ce par reconnaissance pour Mariquita, qui l'avait nourrie de son lait, par amitié pour Cora, dont elle était deux fois la sœur, ou par prudence seulement? Nous pencherions à croire que ce dernier motif entrait pour beaucoup dans sa manière de se conduire à leur égard: elle savait qu'elle avait affaire à deux femmes résolues et pleines d'énergie, avec lesquelles sa vie eût été en danger peut-être, si elle s'était oubliée au point de les maltraiter; mais celui de ses esclaves qui avait le plus à souffrir de ses brusques changements d'humeur, était sans contredit Lisimon, son nègre.

Lisimon, ce Triboulet africain, si gâté la veille encore, devint tout à coup un objet de dégoût et de haine pour la créole: la moindre parole, le moindre geste du nègre excitaient sa colère; elle allait à lui l'œil en feu et l'injure à la bouche, puis, la main armée d'une *baleine* (espèce de cravache en nerfs de bœuf tressés), elle l'en frappait avec une sorte de rage furieuse à travers le visage.

Quoique le sang sortît à chaque coup, des yeux, du nez et de la bouche du nègre, celui-ci semblait n'en avoir nul souci. Il chantait, au contraire, ironiquement et à pleine voix, comme s'il eût voulu défier sa maîtresse. La créole avait beau redoubler d'injures et de coups, Lisimon chantait toujours, plus elle frappait

plus il chantait; et s'il s'interrompait quelquefois, c'était pour lui dire : *Plus fort, maîtresse! plus fort! vous pas fait moè mal; plus fort! vous té pas connai battre nègue.*

Alors Camillia, trahie par ses forces, cédant à cette obstination supérieure à la sienne, tombait épuisée de fatigue et pâmée de colère dans les bras de Cora.

Aussitôt qu'elle avait repris ses sens, elle envoyait chercher un garde de ville, et lui remettait Lisimon pour qu'il le conduisît à la *geôle*, où elle lui faisait donner les *vingt-cinq* coups de fouet que la loi accorde au maître qui a à se plaindre de son esclave. Il ne peut en exiger davantage pour le même jour : un nègre ne supporterait pas un plus grand nombre de coups sans danger pour sa vie; et cela se comprend, car le bourreau chargé de cette cruelle exécution est d'une telle adresse, qu'il ne lève jamais le bras en vain. Son premier coup laisse une boursouflure violette, que le second coup, frappé un peu au-dessous, fait crever immédiatement; l'exécuteur continue ainsi, jusqu'à ce que le patient soit zébré de vingt-cinq plaies béantes, sur lesquelles on applique ensuite de l'eau salée et du piment en poudre, pour empêcher la gangrène de s'y mettre.

La menace d'une pareille correction suffit souvent pour soumettre un esclave, surtout quand il l'a subie précédemment.

Lisimon, lui, avait une telle force de caractère et une énergie si grande, qu'il ne se plaignait jamais, malgré les douleurs atroces qu'il devait éprouver en sortant de ce supplice. Seulement, au moment où sa vieille mère laissait couler silencieusement ses larmes en pansant les blessures de son fils, Lisimon lui disait :

Ne pleurez pas! maman Prudence, quand maîtresse aura fait tuié moè, tout sera fini!

Depuis la mort du mari de Camillia, il s'était écoulé huit mois environ, sur lesquels les esclaves de la créole en avaient passé quatre d'une existence insupportable. La situation empirait de jour en jour, lorsqu'un matin, Camillia, en consultant les cartes comme à l'ordinaire, y découvrit clairement *l'arrivée d'un jeune homme brun à la nuit!*

Le hasard fit que, ce soir là-même, M. Florès présenta chez madame de La Commanderie M. Roger et M. Potard arrivant de France, ainsi qu'on l'a vu dans un précédent chapitre.

Il n'en fallait pas tant pour agir sur l'imagination déjà prévenue de Camillia; il était évident pour elle que Roger était le *jeune homme brun* qui voyageait sur mer depuis si longtemps pour venir la trouver: aussi n'hésita-t-elle pas un instant à le considérer comme celui que le ciel lui destinait pour époux; d'autant plus que Roger étant très-bien de sa personne, et, ayant des manières fort distinguées, Camillia n'eut aucun besoin de se faire violence pour le trouver tout à fait à son goût.

L'arrivée du Français donna comme le signal d'une réforme complète dans les habitudes intérieures de la maison de la créole: la tranquillité s'y rétablit comme par enchantement, du moins en apparence, et Camillia redevint une faible femme, au geste gracieux, à la voix câline, aux yeux de velours; car toute créole qu'elle était, elle comprenait fort bien qu'il lui fallait dissimuler ses défauts à l'homme auquel elle voulait plaire. La terrible cravache en nerfs de bœuf tressés fut cachée

dans un coin, les esclaves furent traités avec douceur, et Lisimon lui-même n'entendit plus d'injures grossières et n'eut plus à subir de corrections inhumaines.

La présence seule de Roger avait opéré tous ces miracles, mais, chose extraordinaire, et qu'on s'expliquera plus difficilement, c'est que Lisimon, ce malheureux esclave qui profitait plus que personne du changement d'humeur de sa maîtresse, fut pourtant le seul qui ne vit pas le nouveau venu entrer dans la maison avec plaisir.

Quant à Roger, il n'essaya pas de résister aux charmes vainqueurs de la belle Louisianaise, et malgré les mauvaises humeurs et les bouderies de son oncle, quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis leur présentation dans la famille de La Commanderie, que Camillia vit Roger à ses pieds, dans la position que les cartes avaient prédite; ce qui la confirma plus que jamais dans la persuasion où elle était, que les cartes ont toujours raison.

Nous avons vu plus haut, dans la lettre qu'il écrivit à sa femme, combien les amours de Roger et de Camillia contrariaient les projets de M. Potard; nous comprenons très-bien son éloignement pour cette famille de La Commanderie, qui lui enlevait son neveu et renversait du même coup, tous les jolis châteaux qu'il avait bâtis sur le mariage de Roger et de sa fille Irma.

Roger était en effet atteint de l'un de ces amours qui grandissent chaque jour, qui s'irritent des obstacles qu'ils rencontrent, et qui par cela même se changent souvent en une véritable passion, dont les suites incalculables ont une grande influence sur l'avenir d'un homme.

Les choses ne pouvaient cependant aller aussi vite que l'auraient voulu nos deux amoureux : Camillia n'était pas encore arrivée au terme de son veuvage, et d'autres motifs encore l'empêchant de contracter de suite une nouvelle union, elle demanda naturellement à réfléchir, tout en agréant les hommages de Roger, et en ne lui cachant pas le plaisir qu'elle aurait à recevoir ses visites.

Puis, comme il n'était pas convenable qu'un jeune homme fût constamment admis seul dans l'intimité d'une jeune femme, Camillia pria sa mère de venir la voir plus souvent, et son frère Victor de lui amener quelques-uns de ses amis; il en résulta que le salon de la créole fut bientôt fréquenté, comme autrefois, par la jeunesse aimable de la Nouvelle-Orléans. En Amérique, les femmes ont le droit de choisir le mari qui leur plaît, les parents n'y contraignent pas les inclinations de leurs enfants, et l'on y voit rarement de ces mariages calculés d'après un intérêt sordide, et déguisés sous le titre mensonger *de mariages de convenance;* unions immorales, dans lesquelles de belles jeunes filles sont sacrifiées à des vieillards libertins, infirmes, bossus, cacochymes, rachitiques ou obèses. La civilisation, comme on le voit, n'est encore guère avancée aux États-Unis.

Les créoles, plus que toutes les autres, ont une franchise que n'ont pas et ne peuvent avoir les femmes d'Europe, qu'on élève à dissimuler leurs sentiments les plus naturels. Aussi Camillia, libre et indépendante, n'hésita-t-elle pas à présenter sur-le-champ Roger à sa famille, à son frère Victor et à ses amis comme son fiancé. Cette présentation officielle donna aux deux jeunes gens l'entière liberté de se voir chaque

jour, et ôta à la calomnie tout prétexte de le trouver mauvais.

A partir de ce moment, M. Potard redoubla d'instance auprès du capitaine Angaud pour l'engager à presser le départ de *la Cécilia;* mais comme un navire ne peut sortir d'un port au commandement d'un passager et se mettre en marche comme un fiacre, M. Potard fut obligé de retarder son voyage et de faire contre fortune bon cœur.

Le supplice de ce pauvre épicier déporté faisait peine à voir : madame de La Commanderie, Victor et M. Florès lui-même en eurent pitié, et cherchèrent à le consoler et à le distraire; mais Roger et Camillia ne s'aperçurent seulement pas de ses souffrances : les amoureux sont si égoïstes, si occupés d'eux-mêmes, qu'ils supposent que tout le monde doit être heureux de leur bonheur.

Ils étaient du reste bien excusables, car le choix qu'avait fait Camillia eut l'approbation de tous ceux qui la connaissaient : beaucoup de gens, disposés d'abord à envier le bonheur de Roger, ne purent lui tenir rigueur et résister longtemps à ses manières cordiales, à l'affabilité, la douceur et la modestie de son caractère.

Un seul des amis de M. Victor Jager se trouva d'accord avec M. Potard, et fut contrarié du mariage projeté; mais par une raison bien différente, quoique également personnelle. M. Simpson, tel était le nom de ce jeune homme, n'aimait pas Roger, et ne lui pardonnait pas d'avoir fait la conquête, en débarquant pour ainsi dire, de l'une des plus jolies femmes de la Nouvelle-Orléans.

La jalousie de ce jeune homme augmenta au point que toutes les personnes qui venaient dans la maison de Camillia finirent par s'en apercevoir. Victor crut alors devoir faire à M. Simpson quelques observations à cet égard, observations tout amicales, par lesquelles il réussit à lui faire comprendre que le choix de sa sœur étant approuvé de sa famille, il avait tort de le trouver mauvais; il ajouta, qu'il ferait bien de renoncer à un amour sans espoir, qu'il n'y avait à cela aucune honte, puisque, n'ayant jamais été aimé de Camillia, il ne pouvait, raisonnablement, considérer M. Roger comme un rival préféré; enfin Victor fit si bien, que son ami Simpson le quitta tout à fait disposé à suivre son conseil, et à faire au Français un meilleur accueil à l'avenir.

Les choses se seraient probablement passées ainsi sans l'intervention d'un misérable, qu'une haine implacable tourmentait bien autrement que la petite jalousie qu'il avait au cœur ne tourmentait le jeune Simpson.

Depuis l'arrivée de Roger, Lisimon n'avait pas eu un instant de repos : la présence de ce nouveau venu le rendait le plus malheureux des hommes, et le faisait mille fois plus souffrir qu'il n'avait souffert lorsque son corps était déchiré par le fouet du gardien de la geôle.

La mauvaise passion qui s'était emparée de ce nègre lui torturait l'âme dans de longues nuits sans sommeil, ou, s'il s'endormait vaincu par la fatigue, lui faisait rêver couteau, poison, assassinat.

Quelle était donc cette haine insensée, cette haine d'esclave, qui donnait à Lisimon l'instinct de la bête féroce, et le faisait se blottir tout le jour dans quelque

coin du jardin ou de la maison de sa maîtresse, où il attendait dans l'ombre, avec la patience du tigre et la prudence du serpent, le moment favorable de se jeter sur son ennemi? Pourquoi donc en veut-il tant à Roger, ce misérable esclave, cet ignoble bouffon africain, il le connaît à peine? Ceci est son secret. Quelle que soit sa folie, ce secret-là ne lui échappera jamais: il se couperait plutôt la langue avec les dents que de le confier à personne.

Pauvre Roger! pauvre Camillia! Vous vous aimez, vous êtes heureux de votre amour, vous espérez que rien ne pourra vous séparer, et que dans quelques jours vous jouirez d'une félicité sans fin. Prenez bien garde, pauvres enfants! vous pourriez vous tromper, si vous comptiez sans Lisimon. Croyez-moi, défiez-vous de ce nègre qui veille dans l'ombre le poignard à la main, le sang dans les yeux et la rage au cœur! Défiez-vous de ce nègre, car vous n'avez pas idée des chagrins qu'il vous prépare.

Et vous, Victor Jager, veillez sur votre sœur et sur votre ami. Vous aussi, madame de La Commanderie, noble femme, veillez sur ce nègre, qui va porter le déshonneur dans votre maison; et vous, M. Florès, homme de cœur et d'énergie, protégez Roger que vous aimez tant, et cette famille entière dont vous êtes l'ami. Vous savez que la haine d'un esclave est d'autant plus dangereuse qu'on l'ignore ou qu'on la méprise, jusqu'au moment où elle vient vous frapper lâchement par derrière; veillez, vous dis-je, car c'est ainsi que Lisimon en agira avec Roger.

Témoin furtif de la conversation que Victor venait d'avoir avec son ami Simpson et de l'engagement que

celui-ci venait de prendre de renoncer à son amour pour Camillia, et de se comporter dorénavant avec Roger comme doit le faire un véritable *gentleman* en pareilles circonstance, le nègre résolut de tout risquer pour détruire l'ouvrage de Victor, et changer du même coup les bonnes résolutions que son rival venait de prendre à l'égard de Roger.

Lisimon sortit brusquement d'un massif du jardin où il était aux aguets comme à son ordinaire; puis, s'approchant du jeune Simpson et lui ouvrant la grille pour sortir, il lui glissa traîtreusement ces mots à voix basse :

— *Vous n'a pas gagné la chance ce soir, mô maîte.*

— Comment cela? Que veux-tu dire, nègre?

— *Mô té dit vous, piti Français de France avait bien dit, li fairai chasser vous d'ici.*

— Pas possible!

— *Oui, mô maîte, li té dit cela même!*

— Ah! il a dit cela! reprit Simpson d'une voix sombre; eh bien! en ce cas, j'en fais mon affaire. Merci, mon nègre.

Le coup était hardi, mais Lisimon avait frappé droit au cœur, juste à l'endroit où Simpson était le plus sensible. Il savait que si le mensonge infâme qu'il venait de faire n'était pas découvert à temps, les deux adversaires se rencontreraient en ville, dans un lieu public, au café, au théâtre ou ailleurs; que le créole frapperait Roger sans autre explication, suivant l'usage du pays, et qu'il en résulterait un duel à mort, dans lequel succomberait bien certainement le Français, car Simpson était l'un des plus forts tireurs à l'épée et au pistolet de la Nouvelle-Orléans.

Ainsi raisonnait le nègre, savourant à l'avance sa vengeance, et s'inquiétant fort peu de la main qui abattrait son ennemi, pourvu qu'il puisse le voir à terre et le fouler aux pieds.

IX

UN DUEL A LA HACHE.

Le lendemain de la soirée où Lisimon employa le moyen odieux que nous avons dit pour exciter la jalousie et la colère de Simpson, *la Cécilia* partait pour Nantes avec son plein chargement de coton.

Depuis huit jours déjà, M. Potard avait quitté son logement chez mademoiselle Dédé, fait embarquer ses bagages, et couchait à bord pour être bien certain que le navire ne partirait pas sans lui. M. Potard était sur des épines : il avait hâte de secouer, nous ne dirons pas la poussière, car il n'y en a presque jamais dans ce pays; mais, comme il le disait lui-même, la boue de ses souliers contre la ville et ses habitants.

Le sachant dans de pareilles dispositions, on aura peine à croire qu'il se leva ce jour-là de fort mauvaise humeur, et se montra mécontent de toutes choses, de tout le monde et de lui-même. Mécontent d'abord du

capitaine Angaud, qui, ayant, au moment de lever l'ancre, mille ordres à donner et mille dispositions à prendre, ne faisait pas assez attention à lui; mécontent de son neveu qui n'arrivait pas, du temps qui était trop froid, du vent qui soufflait trop fort, des matelots qui, occupés à laver le pont, à gréer les voiles, à parer les manœuvres, à embarquer les vivres, à fermer les écoutilles, le bousculaient à chaque instant dans leurs allées et venues, et ne négligeaient rien pour l'avertir qu'il les gênait en restant au milieu d'eux. En signe d'avertissement, c'était un paquet de filin qui lui tombait sur la tête, une drisse à la traîne qui lui entortillait les jambes, un coup de barre d'anspect qui lui arrivait dans le flanc, une manne de légumes et de choux qui lui bombardaient les reins, une seille d'eau qui lui baignait les pieds; enfin, M. Potard ne sachant plus où se mettre, et ne voulant pas rentrer dans sa cabine, d'où s'échappait une odeur saline mélangée de goudron et de fruits échauffés qui le suffoquait, prit le parti de brûler la politesse au capitaine Angaud et à son neveu, et s'en alla seul, le long de la grande levée du Mississipi, jusque chez madame de La Commanderie, qui lui offrait, ainsi qu'au capitaine, un déjeuner d'adieu.

La perspective d'un déjeuner, arrosé de bon vin, était ordinairement agréable à M. Potard, mais ce jour-là rien ne pouvait le dérider, et ce fut avec le visage maussade et grimaud qu'il se présenta chez la cousine de sa femme, où l'attendaient Victor, Camillia, M. Florès et quelques amis intimes.

Malgré son peu d'éducation et son défaut d'usage, ce bourgeois égoïste sentait cependant la nécessité de

se contenir devant la famille de La Commanderie, si excellente et si parfaite pour lui. Il comprenait ce qu'il y aurait eu de honteux à avouer que le mariage projeté de Roger et de Camillia lui déplaisait, parce qu'il dérangeait ses petits calculs personnels, et, n'ayant pas de meilleures raisons à donner, il savait qu'elles ne suffiraient pas pour empêcher ce mariage d'avoir lieu.

Roger et Camillia s'aimaient, ils étaient libres l'un et l'autre, leurs familles étaient alliées, il n'y avait donc aucune opposition possible, aucun renseignement à prendre, pas même des papiers à faire venir de France, ceux dont Roger s'était muni pour entrer en possession de l'héritage de son père lui suffisant parfaitement pour se marier à l'étranger. Le seul obstacle qui pouvait empêcher leur union immédiate, était leur deuil mutuel; mais cet obstacle n'était pas sérieux : ils pouvaient passer outre à la rigueur, et en cas d'urgence. En attendant, ils n'avaient nul besoin de se presser : n'étaient-ils pas sûrs de s'aimer, sûrs que rien ne pouvait les désunir? Leur amour ne pouvait que s'accroître, et le retard qu'ils s'imposaient volontairement avait quelque chose de religieux, de respectueux, pour la mémoire de ceux qui avaient quitté cette terre.

Cette rigoureuse observation des convenances sociales donnait en outre à Roger la satisfaction de réaliser sa fortune avant son mariage, et coupait court aux observations désobligeantes des médisants jaloux.

Malgré son désir de voir les choses tourner autrement, l'oncle Potard était bien forcé de reconnaître qu'il n'y avait rien à faire, et que le hasard seul pouvait amener une rupture entre les deux jeunes gens.

« Le hasard est un auxiliaire sur lequel on ne peut compter, se disait le rusé boutiquier Parisien; le hasard est un vieux fou qu'il faut conduire par la main dans la route qu'on veut lui voir suivre; autrement, il marche à l'aventure, il passe à côté du pauvre monde et même des bourgeois patentés sans y faire la moindre attention.

« Hélas! ajoutait-il en poussant un gros soupir, une fois que je serai parti de la Nouvelle-Orléans, le hasard aura ses coudées franches : Roger et Camillia s'aimeront de plus belle, et se marieront à jour fixe; allons, décidément, la cause de ma fille Irma est perdue, je n'aurai pas un gendre homme d'État! »

Tout ceci était fort triste; mais qu'elle n'eût pas été la joie de cet excellent oncle, si l'on était venu lui dire que la haine d'un noir et la jalousie orgueilleuse d'un blanc, allaient servir sa petite vengeance d'épicier en gros, comme si c'eût été celle d'un prince, et, que le lendemain même de son départ, Roger et Camillia seraient séparés pour jamais.

Mais, n'anticipons pas sur les événements de cette histoire, à laquelle nous serions heureux de voir le lecteur prendre quelque intérêt. Les faits que nous allons rapporter se sont passés devant nos yeux, les personnages de ce drame ont existé, leurs noms seuls sont changés : il ne nous manque qu'un peu de talent, pour dire par quel enchaînement de fatales circonstances cette noble et respectable famille de La Commanderie perdit en quelques jours le repos et l'honneur.

Le déjeuner, donné à l'occasion du départ de l'oncle de Roger, se prolongea très-avant dans la journée; mais, malgré les efforts d'une partie des convives, M. Potard

conserva pendant tout ce temps sa figure hargneuse et chagrine : ni la bienveillance et l'esprit charmant de la maîtresse de la maison, ni les câlineries de Camillia, ni les attentions de Roger, de Victor et de M. Florès lui-même, ni les plaisanteries du capitaine Angaud, ne parvinrent à déplisser un instant le front soucieux de cet homme; on avait beau dire et beau faire, il ne desserrait pas les dents, sa gorge étranglait ses paroles au passage; *il riait jaune*, suivant la vulgaire, mais juste expression du peuple.

Enfin, lorsque le mousse de *la Cécilia,* vint prévenir le capitaine que son navire était amarré au steam-boat qui devait le remorquer jusqu'en mer, tout le monde se leva de table avec plaisir : il était évident que l'heure des adieux délivrait chacun de la gêne insupportable qu'il subissait depuis le commencement du repas.

— Allons, tout le monde sur le pont, dit le capitaine Angaud en élevant son verre; buvons le coup de partance à la santé de madame de La Commanderie, notre gracieuse hôtesse; que Dieu lui conserve d'heureux jours et protége le toit hospitalier où elle accueille si bien l'étranger et le marin en voyage!

— Bien dit, s'écrièrent les convives.

— Merci, Monsieur, dit madame de La Commanderie au capitaine; puis se tournant vers M. Potard, comme si elle eût été persuadée qu'il partageait les sentiments que venait d'exprimer le brave marin : Merci, mon cousin; tout le plaisir de votre séjour ici a été pour moi seule, il m'est doux de penser que vous avez bien voulu vous apercevoir que j'ai fait mes efforts pour vous faire oublier la patrie absente; merci encore une fois, Messieurs, de votre bon souvenir, je désire vous

prouver que j'y suis sensible, en sortant de l'habitude que je partage avec presque toutes mes compatriotes, de ne boire que de l'eau : cette fois je vous ferai raison avec du champagne; remplissez vos verres, Messieurs!

— Je bois à votre heureuse traversée; puissiez-vous être rendus bien vite sur la terre de France, où vous êtes attendus avec impatience par ceux qui vous sont chers; moi aussi j'irai en France, je veux y conduire Roger et Camillia aussitôt après leur mariage : je bois donc à notre prompte réunion dans votre beau pays; surtout, en m'attendant, ne m'oubliez pas.

Partons, mes amis, poursuivit-elle, en s'adressant à ses enfants et à ceux qui l'entouraient; nous accompagnerons ces Messieurs jusqu'à bord de *la Cécilia*, où nous leur ferons nos derniers adieux. Mon cousin, donnez-moi votre bras, j'ai quelque chose à vous dire, un secret à vous confier. Et l'excellente femme entraîna M. Potard, grimaçant comme un ours auquel on veut mettre sa muselière.

Madame de La Commanderie avait non-seulement une intelligence supérieure et un cœur généreux qui la faisaient compatir facilement aux souffrances des autres, mais elle avait de plus cette perception instinctive et délicate de la femme qui lui faisait deviner la cause de leurs chagrins. Ainsi, en observant attentivement la tenue guindée de M. Potard vis-à-vis d'elle, de Camillia, et de Roger lui-même, en suivant, sans en avoir l'air, sa conversation bourrue, décousue et pleine de réticences, elle avait découvert sans peine et depuis longtemps le sujet réel de son mécontentement. Comme elle ne pouvait en détruire la cause, elle saisit l'occasion du départ de ce vilain égoïste pour lui faire

entendre quelques bonnes paroles de consolation et d'espérance, qu'il ne méritait certainement pas.

— Mon cousin, lui dit-elle, quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus de ceux qui les suivaient, vous avez des chagrins que vous ne voulez pas me confier. Dieu me garde de vouloir connaître vos secrets malgré vous, mais permettez-moi de vous dire les miens : j'ai un projet qui m'occupe beaucoup, je serais heureuse de le voir réussir, parce qu'il doit resserrer les liens qui unissent déjà nos deux familles.

— Ah! et comment cela? interrompit M. Potard, devenu tout oreilles.

— Oh! il s'agit d'une chose bien naturelle : il m'est venu à l'idée d'emmener Victor avec moi dans mon voyage en France; je le présenterai à Adèle, ainsi qu'à votre Irma ; s'il a le bonheur de plaire à ces dames et de se faire agréer comme prétendant, je vous demanderai pour lui la main de votre fille. C'est bien simple cela, et c'est parler avec franchise, n'est-ce pas?

— Mais oui, certainement; je me trouverai très-bonoré de cette... alliance.

— Allons, mon cousin, pas de compliments entre nous, et surtout ne parlez à personne de notre projet, c'est le seul moyen de le faire réussir. Chut! mon cousin, nous voici au milieu de la foule, on nous observe, nous reprendrons cette conversation dans trois ou quatre mois, à mon arrivée à Paris. Jusque-là, gardons notre secret.

En ce moment, madame de La Commanderie et ses amis étaient arrivés vis-à-vis de *la Cécilia*, dont le pont était encombré de personnes de toutes conditions

et de toutes couleurs, venant faire leurs adieux aux passagers et aux matelots du navire; chacun fumait, mangeait, buvait, parlait, criait, riait ou pleurait, suivant ses facultés, ses besoins ou sa fantaisie; c'était à la fois un spectacle bruyant, comique et attendrissant.

La voix brutale du capitaine du steam-boat remorqueur rappelait à tous qu'il fallait se hâter d'en finir, lorsque, impatient de se mettre en route, il adressait aux matelots de *la Cécilia* ses plus grossiers jurons anglais, et leur ordonnait de larguer les amarres qui retenaient le navire au port.

Le soleil déclinait visiblement, et se couchait triste et mouillé dans les lointaines cyprières faisant face à la place d'Armes; la nuit allait venir presque sans crépuscule, comme elle vient sous les latitudes du golfe; il fallait donc songer à profiter du jour pour partir.

Le capitaine Angaud coupa court aux adieux et aux derniers embrassements en sautant à bord de *la Cécilia*, où le suivit M. Potard, inhabile à se servir de l'échelle de corde et s'accrochant tant qu'il pouvait après les haubans. Au bout de quelques minutes le pont fut évacué, la foule qu'il contenait tout à l'heure se groupa sur la jetée devant le navire, où elle resta immobile et silencieuse. Chacun de ceux qui la composaient, ayant plus ou moins navigué, connaissait l'importance d'un commandement mal écouté ou mal exécuté dans un moment pareil : la moindre chose qu'il puisse arriver est une avarie, et quelquefois il y va de la fortune et même de la vie des passagers et des matelots.

Le capitaine du remorqueur donna seul et à haute voix ses ordres, soit à son bord, soit à bord des deux trois-mâts qu'il avait à droite et à gauche attachés à

ses flancs. Puis au milieu d'un silence devenu plus profond, on entendit comme un gémissement sortir des entrailles du steam-boat, puis un effort suprême eut lieu, suivi d'un clapottement sous-marin qui remua les eaux jaunâtres du Mississipi. On vit alors la masse énorme formée de ces trois bâtiments reliés ensemble se détacher peu à peu du quai, dans un mouvement de droite à gauche, mouvement qui devint de plus en plus sensible à mesure que cette masse offrit plus de prise au courant; enfin, au moment où les trois navires, dont l'arrière était toujours fixé à terre, pivotaient rapidement sur eux-mêmes et semblaient devoir aller s'abattre et se briser contre la ligne des bâtiments rangés à leur suite le long du quai, la foule haletante entendit ces deux mots : *Let go!* (laisse aller), et les amarres furent larguées, en même temps que le steam-boat s'élança dans le courant avec une vigueur de la force de 500 chevaux.

Un long hourra retentit, puis les mains, les mouchoirs, les chapeaux s'agitèrent en l'air, en signe d'adieu ou d'applaudissement.

Le steam-boat, prenant aussitôt une marche régulière, s'éloigna avec ses deux prisonniers. La fumée et la vapeur qui s'échappaient de ses flancs à chaque rugissement de sa voix puissante les enveloppèrent tous les trois en un instant : l'on ne distingua plus rien qu'un nuage glissant sur les eaux du fleuve. Ce nuage se maintint quelques minutes à demi portée de pistolet de la forêt de mâts qui cercle la Nouvelle-Orléans d'un arc immense. De légers canots l'abordaient de temps en temps, et l'on voyait presque aussitôt se détacher de la forêt la mâture hardie et élégante de quelque goëlette,

de quelque brick; coquets papillons des mers, paraissant courir après ce nuage qui semblait avoir pour eux une invincible attraction.

Quand le steam-boat eut donné ainsi la remorque à cinq ou six de ces petits bâtiments, il gouverna vers le large, en entraînant avec lui toute une flotille. Les mains, les mouchoirs, et les écharpes s'agitaient encore à terre, lorsque le convoi entier disparut derrière le coude formé par le fleuve, au détour des Anglais. Bien des yeux, voilés par les larmes, croyaient voir encore quelque chose, quand il n'y avait plus rien. C'était une vision du cœur, *la Cécilia* était bien partie pour la France !

La foule restée sur le quai se décida enfin à se séparer; chacun s'éloigna lentement, en faisant à part soi des réflexions graves ou tristes, comme cela a toujours lieu en quittant ceux qui partent pour un voyage de long cours.

— Mon pauvre oncle, se disait Roger, va être bien malheureux pendant la traversée; il n'aura personne pour supporter ses mauvaises humeurs et le soigner s'il est malade.

— Il est bien ridicule, bien ennuyeux, se disait Camillia, mais c'est l'oncle de mon bien-aimé Roger, je ne voudrais pas qu'ils lui arrivât malheur.

— Bonne route et bon vent, se disait Victor Jager, au plaisir de ne jamais vous revoir, M. Potard.

— C'est un imbécile et hargneux personnage, se disait M. Florès, mais il y a tant de ses semblables dans ce monde, qu'un de plus ou de moins n'améliorerait pas la situation; il est donc inutile que cet épicier soit avalé par les requins.

— Il est bien égoïste, se disait madame de La Commanderie, mais c'est le mari de mon amie d'enfance, Adèle serait désolée si cet homme venait à mourir; je dois donc prier Dieu de le protéger pendant la traversée.

Au moment même où tous ceux restés à terre se montraient aussi bienveillants ou au moins indifférents pour M. Potard, celui-ci, accoudé sur le bastingage de *la Cécilia*, maudissait la Nouvelle-Orléans et ses habitants en masse :

— Adieu! ville de la boue, de la fièvre et de la sensualité, où l'on gaspille tant d'argent et tant d'hommes. Dors en paix, sous la protection de Satan et de ta garde municipale en souliers lacés, pantalon, habit et chapeau bourgeois; troupe belliqueuse, armée d'un sabre briquet qu'elle ne peut sortir du fourreau sous aucun prétexte, et d'un gourdin ferré avec lequel on lui permet pourtant d'assommer les tapageurs nocturnes. Adieu! pays maudit, le jour où je te quitte est le plus beau de ma vie. Adieu! mon cher neveu; puisses-tu être le plus malheureux des hommes avec cette créole amoureuse, dont tu t'es emmouraché. Adieu! ma chère cousine de La Commanderie, fine mouche qui jouiez tout à l'heure le sentiment pour me faire cadeau d'un gendre comme votre fils Victor, qui mangerait tous mes petits sous... Vous avez probablement comploté ma ruine avec votre ami Florès, l'homme sentencieux, le chenapan austère! Mais vous perdez votre temps, mes chers amis; je suis sur mes gardes, je vais marier Irma, et vous aurez le nez cassé en arrivant à Paris.

X

SUITE DU PRÉCÉDENT.

A bord du steamer *Post-Boy*, le 15 janvier 18...

« Mon cher oncle,

« La gravité des choses qui se sont passées ici depuis hier me force à quitter la Nouvelle-Orléans en fugitif, vingt-quatre heures après votre départ.

« Je vous écris cette lettre à bord du steamer qui me conduit à Saint-Louis, capitale du Missouri, où je resterai jusqu'à ce qu'il me soit permis de revenir à la Louisiane.

« Je voudrais pouvoir vous dire d'un seul coup ce qui m'est arrivé; mais, pour que vous compreniez bien ma situation, il me faut procéder avec ordre et commencer par le commencement.

« A peine *la Cécilia,* sur laquelle vous veniez de vous embarquer, s'était-elle dérobée à nos yeux dans les brumes du soir, que, excepté M. Florès, Victor et moi,

les personnes qui se trouvèrent avec nous prirent congé de madame de La Commanderie et de sa fille.

« Nous étions tous sinon tristes, du moins silencieux; peut-être même chacun eût-il préféré rester seul et donner un libre cours à ses réflexions; mais nous ne pouvions nous séparer avant d'avoir reconduit ces dames chez elles. J'offris mon bras à madame de La Commanderie, M. Florès prit celui de Camillia; et Victor marcha à nos côtés.

« En traversant la foule où nous nous trouvions, j'avisai le jeune Simpson, en compagnie d'un nommé Lapoujade, créole de la Martinique, ex-sergent de l'ancienne garde royale de Charles X, espèce de bretteur mal famé, vivant peu honorablement de leçons d'armes qu'il donnait aux jeunes gens de la ville.

« Ces deux messieurs nous avaient bien certainement reconnus; cependant ils s'écartèrent à peine pour livrer passage à Camillia et à sa mère, et ne les saluèrent pas : je ne pus m'expliquer le motif de cette inconvenance grossière.

« M. Florès rompit notre silence, et me dit à haute voix :

« — Il me semble, mon cher Roger, que vous vous affectez outre mesure du départ de votre oncle; vous ne dites rien, vous ne faites attention à rien; il ne faut pas vous laisser abattre, que diable! M. Potard ne court aucun danger, et doit être très-heureux de quitter ce pays qu'il n'aime pas. »

« Comme je tournais la tête pour répondre à M. Florès, j'aperçus, à quelques pas derrière nous, Simpson et Lapoujade qui nous suivaient. Je finis par croire que c'était un parti pris d'espionnage; néanmoins je répon-

dis à M. Florès que je ne pouvais me défendre d'avoir quelque inquiétude à votre égard, quoique sachant *la Cécilia* commandée par un capitaine expérimenté et montée par un bon équipage.

« — Soyez tranquille, poursuivit-il; je sais bien que la traversée est un peu rude l'hiver, mais le capitaine Angaud est un marin heureux, il débarquera votre oncle en France sain et sauf. Je ne vois donc pas la nécessité de vous chagriner, surtout quand on a, comme vous, la perspective de posséder bientôt une belle fortune et une femme charmante.

« — Oh! certainement j'aurais tort de me plaindre, car je suis le plus heureux des hommes.

« — Eh bien! alors, mon cher ami, soyez gai et aimable, d'autant plus que votre fiancée ne peut pas souffrir les gens tristes.... N'est-ce pas, Camillia?

« — Cela est vrai, interrompit Camillia en riant, et pour vous punir, Roger, d'avoir auprès de nous des idées noires, vous ne passerez pas la soirée avec moi. Je vous ordonne, ajouta-t-elle d'une voix mutine, d'aller la passer au théâtre. Cora m'a appris que c'était aujourd'hui le troisième début de mademoiselle Dupuis, la première Dugazon. Elle empiète, à ce qu'il paraît, sur les droits de madame Saint-Clair, la première chanteuse. Ces dames ont chacune de chauds partisans; il y aura du bruit, beaucoup de bruit, dit-on; et, comme il m'est impossible d'aller au théâtre, j'exige que vous y alliez pour moi et que vous me rendiez un compte exact de ce qui s'y passera.

« — J'irai partout où vous voudrez, ma chère Camillia, et, puisque cela vous plaît, j'irai au théâtre.

« — Mais voyez donc de quel air il me dit cela; ne

croirait-on pas que je lui demande une chose bien difficile à faire !

« — Il est toujours difficile de se séparer de vous, Camillia, ajoutai-je tristement.

« — Oui, c'est cela, faites le désespéré à présent, l'homme malheureux, comme si vous ne deviez pas me revoir demain matin !

« — Qui sait, Camillia? demain n'appartient à personne.

« — Ah çà ! mon cher Roger, je vous crois un peu timbré, ce soir. Monsieur Florès, veillez sur lui, je vous le confie, dit-elle en me quittant le bras; Victor m'accompagnera jusque chez moi. Adieu, Roger ! me dit-elle en me tendant la main.

« — Ne me dites pas adieu, Camillia, lui dis-je en pressant sa main entre les miennes, je suis agité de funestes pressentiments, et cet adieu, à la manière créole, a quelque chose de triste, de mélancolique, de froid comme la tombe. Adieu ! adieu ! il semblerait qu'on ne doit plus se revoir jamais.

« — Eh bien! au revoir, mon ami, au revoir; surtout, allez au théâtre, ne vous présentez pas devant moi sans m'apporter des nouvelles de ce qui s'y passera ce soir. Ingrat ! ne voyez-vous pas que je veux vous distraire malgré vous? Allons, au revoir; Victor ira vous rejoindre, je ne le retiendrai pas longtemps. »

« En regardant Victor et Camillia s'éloigner et se perdre dans l'ombre sous le boulevard de l'Esplanade, je m'aperçus que Simpson et Lapoujade n'étaient plus derrière nous; ils avaient sans doute rebroussé chemin pendant que nous parlions. Quelques minutes après, madame de La Commanderie était à la porte de son habitation.

« — Je n'approuve pas trop cette partie de spectacle, nous dit-elle en nous quittant; il y aura du bruit, les scènes que vous allez voir vous donneront une triste idée de la modération et du bon goût de la jeunesse créole, mon cher Roger. Je n'ai voulu rien dire qui pût contrarier le caprice de Camillia, c'est un enfantillage; mais je vous engage, Messieurs, à ne vous mêler de rien et à sortir de la bagarre au plus vite. Bonsoir, mes amis, il me semble que j'aimerais autant vous voir, comme moi, rentrer chez vous. »

« Madame de La Commanderie nous donnait là un bon conseil: on aurait dit qu'elle aussi, avait le pressentiment des malheurs qui allaient nous accabler.

« Nous reprîmes à grands pas la route que nous venions de parcourir; il était sept heures environ, la nuit était close, la levée presque déserte; de temps à autre seulement, le bout d'un cigare nous signalait l'approche de quelque promeneur attardé. Le bruit intermittent des lourds couteaux, des Catalans marchands d'huîtres, nous prouvait qu'il y avait encore dans leurs boutiques, échelonnées le long de notre route, des amateurs de ces mollusques *, qu'on pêche à l'embouchure du Mississipi. A notre gauche, la longue file des navires, rangés beaupré sur poupe et sur trois de front, ne présentait qu'une masse noire, coques, mâts et cordages; çà et là, la lumière d'une lampe de bord nous indiquait que le capitaine d'un bâtiment profitait du

* La grosseur de ces huîtres est monstrueuse, leur chair est pâle, laiteuse, désagréable à l'œil, et leur fadeur est telle, qu'on ne peut les avaler sans y mettre un copieux assaisonnement de vinaigre pimenté. *(Note de l'auteur.)*

silence de la soirée et de l'absence de son équipage pour mettre ses comptes en ordre. A notre droite, des *public-houses* et des tavernes, éclairées d'un fanal à feux verts ou rouges, laissaient s'échapper, par leurs portes ouvertes ou honteusement entre-bâillées, des bruits d'instruments, des rires grossiers, des chants discordants, ou plutôt des hurlements d'animaux ivres, qui nous prouvaient que les tonneaux de genièvre et de brandy américains s'épuisaient en faveur des douze ou quinze mille matelots qui étaient dans le port. Quelque créature sans nom, au visage flétri, aux vêtements en désordre, sortait tout à coup de ces bouges, entraînant par le bras un pauvre diable trébuchant, auquel elle promettait, dans une langue qu'il ne comprenait pas, des baisers infâmes! Un grand nombre de matelots deviennent victimes de ces débauches nocturnes : les uns, terrassés par les gourdins des policemen, sont jetés dans les cachots de la geôle; les autres, succombant dans des rixes sanglantes, sont jetés au Mississipi.

« Après avoir hâté notre marche pour sortir du voisinage de ces lieux mal fréquentés, puis traversé la place d'Armes, nous arrivâmes en peu d'instants rue d'Orléans et entrâmes au théâtre, où Victor nous attendait depuis quelques minutes, dans la loge de madame de La Commanderie.

« Le spectacle était commencé : on jouait un vaudeville insignifiant, ce qu'on appelle un lever de rideau; cependant la salle était déjà pleine. L'orchestre et le parterre débordaient dans les couloirs. Les premières loges étaient garnies d'un triple rang de jolies Louisianaises. Les secondes loges, réservées aux gens de couleur, n'avaient pu donner place qu'à la moitié de ceux

qui s'étaient présentés au contrôle. Les troisièmes, enfin, contenaient toute une population de nègres et de négresses en robes blanches, *tignons* jaunes ou rouges, le tout tassé comme des harengs, et mangeant, en attendant les émotions de la scène, des noix pacanes, des figues bananes et des oranges, absolument comme les titis des boulevards.

« Aussitôt que le rideau fut baissé sur le couplet final du vaudeville, les conversations se firent à haute voix sur tous les points de la salle.

« On allait jouer le petit acte du *Concert à la Cour*, dans lequel mademoiselle Dupuis devait faire son troisième début. C'était précisement cette circonstance qui avait amené une aussi grande affluence de spectateurs. Ce troisième début intéressait tous les habitués du théâtre ; chacun donnait son avis, faisait son objection : l'on commençait déjà à ne plus s'entendre.

« — C'est le rôle de Saint-Clair.

« — Non, c'est celui de Dupuis.

« — Permettez, Adèle, du *Concert à la Cour*, est un rôle de première chanteuse, et Dupuis joue les Dugazon.

« — Cela ne fait rien, elle peut choisir le rôle qu'elle veut pour débuter.

« — Sans doute, elle peut choisir dans son répertoire de Dugazon, mais elle n'a pas le droit de toucher au répertoire de la première chanteuse.... Mais oui.... Mais non... Mais si... Nous verrons cela. »

« Les têtes étaient montées, on n'en venait pas encore aux gros mots, mais peu s'en fallait. On sentait que le public était en proie à une impatience fébrile, l'orage menaçait de toutes parts, il allait bientôt éclater.

« Les musiciens arrivèrent à l'orchestre. L'ouverture commença, et le silence se rétablit à peu de chose près; il y eut bien quelques sifflets isolés au lever du rideau, mais cela n'eut pas de suite. Victor, l'amoureux, entra en scène; ce rôle était rempli par un ténor aimé, il fut applaudi à outrance. Les partisans de la débutante en augurèrent que la chose se passerait assez bien; mais à l'entrée d'Adèle, au moment où le signor Astucio, s'adressant à mademoiselle Dupuis, remplissant le rôle de la cantatrice française, lui dit en baragouinant :

« — Approchez, approchez, Madamigelle, et rassurez-vous... Le comité, il est peu nombreux auzourd'hui; ainsi tout se passera en famille et comme chez nous. »

« De nombreux sifflets se font entendre, auxquels répondent des applaudissements bien nourris; les sifflets augmentent, les applaudissements aussi; cela dure pendant cinq minutes, c'est beaucoup pour des créoles. Enfin, l'un des siffleurs du parterre se lève debout sur son banc, et s'écrie de manière à être entendu de toute la salle :

« — Mademoiselle Dupuis! le rôle d'Adèle ne vous appartient pas, nous ne vous le laisserons pas jouer. »

« A ces mots, la tempête éclate de plus belle, tout le monde est debout, à l'orchestre, au parterre, dans les loges; on s'injurie, on se menace. L'actrice, cause de tout ce bruit, prend le parti de se trouver mal sur la scène. Le désordre est à son comble, les provocations personnelles s'échangent, les bourrades, les soufflets, les coups de poings pleuvent de tous côtés. Un poignard est tiré, et, à l'instant même, vingt, cinquante, cent, deux cents poignards, couteaux, cannes à dard, pisto-

lets, brillent dans la salle. Le triple rang de jolies femmes des premières loges est debout également; toutes sont penchées sur le parterre, car pas une seule de ces dames ne voudrait perdre un détail de la scène qui s'y passe; pas un geste, pas un cri d'effroi ne leur échappent : habituées aux violences de leurs compatriotes, elles restent là pour juger des coups.

« Bientôt on entend des imprécations de vengeance; plusieurs jeunes gens sont blessés, leurs amis les entraînent, leurs adversaires les suivent, le parterre entier s'écoule en flots tumultueux. Néanmoins le combat continue devant le péristyle du théâtre; plusieurs coups de feu retentissent; les trottoirs de la rue d'Orléans sont encombrés par la foule; on a peine à l'écarter pour transporter les blessés, dont deux le sont mortellement. On annonce pour demain quatorze ou quinze duels.

« Tel est, mon cher oncle, le résultat de la querelle d'une Dugazon et d'une première chanteuse. Hélas! cette funeste soirée n'était pas encore finie pour moi; et tandis que je déplorais, avec M. Florès et Victor, les scènes que je viens d'essayer de vous décrire, un ennemi, que je ne connaissais pas, me réservait une émotion terrible et toute personnelle. Nous étions encore dans notre loge; M. Florès en ouvrit la porte, en nous engageant à sortir avec le reste des spectateurs. Mais à peine avions-nous fait quelques pas dans le couloir où nous étions, que nous nous trouvâmes face à face avec Simpson et Lapoujade, dont la physionomie me parut avoir quelque chose d'étrange.

« Simpson, s'avançant brusquement à ma rencontre, me dit avec une voix tremblante d'émotion et de colère :

« — Vous êtes bien monsieur Roger?

« — Sans doute, Monsieur, que me voulez-vous?

« — Je veux vous dire que vous êtes un insolent, et que je me charge de vous corriger. »

« En même temps il leva sa canne et m'en eût frappé au visage, si je n'avais été assez prompt pour détourner le coup avec mon bras. Victor et d'autres personnes, attirés par cette altercation, se précipitèrent aussitôt pour nous séparer, tandis que M. Florès me disait tout ému :

« — Vous avez été trop bon, mon cher Roger, vous étiez dans le cas de légitime défense; il fallait tuer cet homme comme un chien!

« — Ne tuons personne ici, interrompit Lapoujade, en prenant le bras de Simpson pour s'éloigner; si monsieur Roger comprend les choses et veut une réparation, il nous trouvera demain à ses ordres sur le terrain.

« — Je n'aurai garde d'y manquer, Monsieur, lui dis-je; je ne voudrais pas vous priver du plaisir que vous avez à voir couler le sang.

« — Qu'est-ce à dire, mon cher Monsieur? Auriez-vous, par hasard, l'intention de m'insulter? reprit Lapoujade en s'avançant d'un air menaçant.

« — Si tu fais un pas de plus, spadassin! s'écria M. Florès pâle de colère et la main armée de son fidèle couteau catalan, je t'éventre! »

« La voix et le geste de M. Florès étaient terribles. Lapoujade recula d'un pas, son visage blêmit, ses dents claquèrent avec bruit comme celles d'une bête fauve, et son œil injecté de sang lança un éclair sinistre. La rage qu'il éprouvait de se sentir dominé par l'attitude

de son adversaire lui fit d'abord balbutier quelques mots inintelligibles; puis, reprenant un peu d'assurance, il dit enfin :

« — Je n'ai point affaire à vous, Monsieur, je voulais seulement savoir si M. Roger avait eu l'intention de m'insulter.

« — T'insulter, misérable! est-ce qu'on peut t'insulter, toi?

« — Monsieur!

« — Toi, Lapoujade! dont le nom seul est une honte! Toi, l'assassin maudit, qu'on voit depuis trois ans semer la haine et la discorde parmi les jeunes gens de la Nouvelle-Orléans, puis leur mettre les armes à la main, et les faire s'entr'égorger sous les prétextes les plus futiles!

« — Assez, Monsieur!

« — Et pourquoi donc assez? est-ce qu'il y a quelque ménagement à garder vis-à-vis d'un bandit comme toi, qui jettes la terreur et le deuil dans nos familles? Misérable bretteur, tu trembles comme un lièvre en ce moment, tu n'as guère l'habitude de te trouver en face d'un honnête homme indigné. »

« Lapoujade poussa un rugissement de sauvage, son œil semblait égaré, la sueur perlait sur son visage livide, un peu d'écume sanglante coulait à chaque coin de sa bouche. Cependant il ne bougea pas, il était fasciné, il sentait qu'au moindre geste hostile de sa part M. Florès s'élancerait comme un tigre et qu'il serait perdu.

« — Vous me rendrez raison, au moins, dit-il machinalement.

« — Te rendre raison? Non, j'exécuterai la sentence

de mort prononcée depuis longtemps contre toi par les mères qui pleurent leurs enfants que tu as tués ou fait tuer. Choisis tes armes!

« — Le pistolet? dit Lapoujade d'une voix étranglée.

« — Oui.

« — La hache?

« — Oui.

« — A cheval?

« — Oui, c'est cela, au pistolet, à la hache et à cheval, demain matin à neuf heures, à la paroisse Saint-Jacques. Tu n'as pas besoin de m'envoyer tes témoins; trouve-toi avec eux sur le terrain à l'heure dite, cela suffira.

« — M. Simpson, dit encore M. Florès à celui-ci, qui s'éloignait avec Lapoujade, Victor et moi servirons de témoins à M. Roger dans son duel avec vous; trouvez-vous également à la paroisse Saint-Jacques avec les vôtres. Bonsoir, Monsieur. »

« Nous sortîmes quelques instants après, entourés des amis de M. Florès, parmi lesquels se trouvait Mortimer, l'avocat chargé de mes affaires d'intérêt. Tout le monde le félicita de l'énergie qu'il venait de montrer, tout en le blâmant néanmoins de risquer sa vie contre celle de ce misérable Lapoujade.

« — Soyez sans crainte, mes amis, je suis convaincu de tuer cet homme; il faut qu'il meure, voyez-vous, pour assurer le repos de nos mères, de nos sœurs et de nos femmes. A demain, mes amis. Mortimer, j'ai compté sur vous pour être mon témoin; tâchez de me trouver un autre gaillard solide au poste, pour vous seconder. Nous serons tous à huit heures au rail-road de Carolton; nous partirons au premier convoi. »

« Le lendemain, à neuf heures précises, nous étions au rendez-vous donné sur la paroisse Saint-Jacques, les uns venus comme nous par le chemin de fer de Carolton, les autres par la voie d'un steam-boat remontant le fleuve.

« Nous devions nous battre dans l'enclos d'une habitation située à un quart de lieue de là, et appartenant à l'un des amis de Mortimer et de M. Florès. Simpson et moi devant nous battre les premiers, nos témoins s'abouchèrent de suite ensemble; mais, comme il n'y avait que les conditions du combat à régler, la conférence de ces messieurs ne dura que quelques minutes. Simpson, étant l'agresseur, avait le choix des armes; il choisit le pistolet: cela m'était assez indifférent, attendu que j'ai quelque habitude de cette arme.

« Ceci fait, nous nous dirigeâmes les uns et les autres, en deux groupes séparés, vers le lieu du combat. Il y avait environ une vingtaine de personnes en tout, y compris nos témoins. Il paraît qu'ici, les gens qui vont se battre sont toujours accompagnés d'une certaine quantité de curieux : c'est un usage du pays auquel nul ne peut se soustraire.

« En arrivant sur l'habitation, le maître de la maison nous attendait; il avait été prévenu dans la nuit de notre visite matinale, et il nous conduisit aussitôt au milieu d'une belle savane, dont le terrain était tout à fait propice pour un combat.

« Les pistolets furent chargés devant nous, puis on nous plaça à vingt pas l'un de l'autre, avec ordre de tirer au commandement, c'est-à-dire de faire feu entre les mots : un, deux, trois. Nos deux coups sont partis ensemble; Simpson, frappé en pleine poitrine, a chan-

celé un instant, puis s'est affaissé sur lui-même; il était mort!

« Tandis que mes témoins et une partie des personnes qui se trouvaient là me félicitaient d'être sorti vainqueur de ce duel, si fatal à celui qui l'avait provoqué, on procédait déjà aux préparatifs de l'étrange combat inventé par Lapoujade.

« Deux chevaux de chasse créoles, appartenant au maître de l'habitation sur laquelle nous nous trouvions, étaient là sellés, bridés, tenus par un nègre. Les témoins de chaque adversaire les montèrent tour à tour, afin de s'assurer par eux-mêmes que c'étaient de véritables chevaux de chasse, s'arrêtant au commandement, ou même en leur laissant tomber la bride sur le cou, et ne s'effrayant pas de la détonation d'une arme à feu.

« Les témoins voulurent que le sort décidât du choix des chevaux, et le sort ayant favorisé M. Florès, il dit au nègre de lui amener le premier cheval venu, dédaignant de profiter du moindre avantage.

« Mortimer lut ensuite ces quelques lignes, approuvées et signées des quatre témoins :

« — Le combat demandé par messieurs Lapoujade « et Florès, étant en dehors des usages ordinaires du « duel, nous leur servirons de témoins seulement à ces « conditions : Les deux adversaires, armés chacun « d'un pistolet chargé à balle, et d'un casse-tête nou« vellement affûté, seront placés à cheval vis-à-vis l'un « de l'autre, à la distance de cent pas.

« Un coup de feu leur donnera le signal de s'a« vancer l'un vers l'autre, aussi vite et aussi douce« ment qu'ils le jugeront convenable; ils auront la li-

« berté de faire feu pendant leur marche, mais ils ne « pourront s'avancer au delà de la limite de cinquante « pas, indiquée par deux jalons, devant lesquels ils « doivent se rencontrer et lutter corps à corps à l'arme « blanche.

« Au cas de la chute d'un cheval ou d'un cavalier, « le combat restera suspendu jusqu'à ce que celui-ci « ait pu se remettre en selle.

« Le fait de s'attaquer au cheval de son adversaire, « et de le blesser traîtreusement, sera considéré « comme un acte déloyal et indigne, auquel les té- « moins mettront bon ordre. Les quatre témoins, ar- « més chacun d'une carabine, se placeront à droite et « à gauche des combattants, de manière à veiller à ce « que les règles de ce combat soient fidèlement exé- « cutées. »

« Après avoir entendu cette lecture, les deux adversaires, sur l'invitation qui leur en fut faite, se dépouillèrent successivement de leur chapeau, de leur habit, de leur cravate, et, restés en chemise, les témoins leur palpèrent les bras, le dos et la poitrine, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas plastronnés.

« Ces derniers préparatifs avaient quelque chose de grave, de terrible, comme ceux qui précèdent une exécution; on aurait dit la toilette de deux condamnés à mort.

« Tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes. M. Florès a, comme vous le savez, dépassé la quarantaine; sa taille élancée, sa constitution sèche, son apparence maladive, faisaient craindre qu'il ne pût résister au choc de l'ex-sergent de la garde, homme jeune encore, dont la prestance militaire, la supériorité dans

le maniement des armes et la force musculaire étaient choses malheureusement connues dans le pays.

« Mais en observant de plus près Lapoujade, en comptant sa pose affectée de professeur d'escrime, son oreille écartée et pendante, comme celle des esclaves, son front bas et plissé par les passions honteuses, son regard haineux et fuyant, son nez mince et serré, son menton lourd, sa bouche méchante, avec l'attitude calme et digne, la figure belle et énergique, le regard fier et assuré, la narine ouverte et la bouche frémissante de M. Florès, on se prenait à espérer voir, comme toujours, la force brutale vaincue par le courage intelligent.

« Les témoins conduisirent ensuite les deux champions à leur poste respectif, les firent monter à cheval, leur délivrèrent leurs armes, et revinrent immédiatement se placer à droite et à gauche, un peu en arrière des jalons où devaient se rencontrer les combattants. A quelque distance derrière eux s'étaient groupés les amis et les curieux, dont je faisais partie avec Victor; et, plus loin encore, les esclaves de l'habitation, attirés par l'appât de voir s'entr'égorger deux blancs, sortaient leurs faces noires aux yeux brillants du centre d'un buisson, du trou d'une haie, ou de l'épaisseur du feuillage vernissé d'un magnolia. L'anxiété était grande, bien des cœurs battaient, bien des respirations étaient gênées; la moitié de ceux qui se trouvaient là regrettaient d'y être venus, et cependant chacun hâtait de tous ses vœux le dénoûment sanglant de ce drame : tant il est vrai que l'attente du supplice fait plus souffrir que la vue du supplice même.

« Enfin le signal fut donné; les témoins armèrent

leurs carabines, puis restèrent tous les quatre silencieux, immobiles, suivant des yeux les deux cavaliers, qu'on voyait, la bride aux dents, le pistolet d'une main et la hache de l'autre, s'avancer comme la foudre.

« A vingt pas des jalons un éclair brilla, puis un peu de fumée passa sur le tête de Lapoujade; il venait de tirer sur notre ami et l'avait manqué, lui qui ne manquait jamais une poupée à trente pas!

« Trois secondes après, les deux hommes s'étaient rejoints; on vit la hache de Lapoujade se lever et retomber rapide sur M. Florès, dont le corps se courba tout entier sur le garrot de son cheval : il venait heureusement d'esquiver le coup qui devait le tuer, le manche seul du casse-tête l'atteignit à l'épaule. Se relevant alors, comme poussé par des ressorts d'acier, il lança à revers, et de bas en haut, un coup de hache à son ennemi, coup terrible dont il lui trancha la jugulaire, en même temps qu'il lui faisait sauter la cervelle d'un coup de pistolet à bout portant. Un cri d'effroi s'échappa de toutes les poitrines haletantes, quand on vit Lapoujade ouvrir les bras et tomber de cheval la tête sanglante et à moitié détachée du tronc.

« Tandis qu'on s'empressait autour du cadavre du maître d'armes, MM. Florès, Mortimer et son autre témoin s'éloignèrent rapidement du côté de l'habitation et nous faisant signe, à Victor et à moi, de les suivre. Quand la porte se fut refermée derrière nous, le maître du logis donna l'ordre à ses esclaves de ne laisser entrer personne.

« Un déjeuner, dont nous avions grand besoin, nous attendait; nous prîmes place à table, et l'on causa, tout en mangeant, de la position qui m'était faite par suite

de la mort de Simpson. M. Florès et ses amis tombèrent d'accord qu'il était prudent que je m'éloignasse, au moins pour quelques jours, de la Nouvelle-Orléans.

« La famille de Simpson était nombreuse et puissante; il ne fallait pas que moi, étranger au pays, je me posasse en matamore ayant l'air d'insulter à la douleur de cette famille, qui ne manquerait pas alors de me susciter quelque méchante affaire.

« La paroisse Saint-Jacques étant encore trop rapprochée de la ville, on convint que je m'embarquerais sur le premier steam-boat qui viendrait à passer se dirigeant vers Saint-Louis; que MM. Florès et Mortimer m'accompagneraient jusqu'à Bâton-Rouge, tandis que Victor rentrerait à la Nouvelle-Orléans pour rassurer sa mère et Camillia sur notre sort, et les informer de la résolution que nous avions prise.

« Voilà, mon cher oncle, le récit exact de tout ce qui s'est passé ici depuis votre départ, c'est-à-dire depuis hier. Je suis forcé de terminer cette longue lettre. Nous sommes arrivés à Bâton-Rouge; ces messieurs viennent me faire leurs adieux; ils vont descendre à terre et me laisser continuer seul mon triste voyage.

« Ne soyez cependant pas trop inquiet sur mon sort; lorsque vous recevrez cette lettre, je serai de retour à la Nouvelle-Orléans, où je ne courrai plus aucun risque; car mes amis se sont chargés de voir tous les membres de la famille de mon adversaire et de leur expliquer la cause de ce duel si funeste au malheureux Simpson.

« Agréez, mon cher oncle, l'assurance de mon sincère et respectueux attachement.

« CH. ROGER. »

X

UNE EXCURSION DANS L'OUEST.

Le *Post-Boy,* sur lequel Roger s'était embarqué, était construit comme tous les steam-boats américains naviguant sur les lacs et les fleuves, c'est-à-dire pour porter beaucoup de passagers et de marchandises. Ces bateaux sont loin d'être taillés pour la course; leur marche est lente, eu égard à leur force prodigieuse en chevaux-vapeur; leur construction massive, disgracieuse même, les fait plutôt ressembler à une maison flottante qu'à un navire. On aurait une idée à peu près juste de leur aspect en se figurant voir naviguer sur la Seine les bains Vigier ou de la Samaritaine, à Paris. On comprendra alors la difficulté que doit éprouver une masse pareille pour remonter le Mississipi, dont le courant file avec la rapidité de quatre nœuds à l'heure (une lieue un tiers), c'est-à-dire cent vingt-huit kilomètres en vingt-quatre heures.

La navigation n'est pas sans danger à bord des bateaux dont nous parlons : on est d'abord obligé d'y compter avec l'incendie et l'explosion à l'état de dangers permanents; puis avec les coups de vent, dont la violence et la prise sont telles sur ces montagnes de planches, qu'on a vu des steam-boats jetés à un demi-kilomètre, à droite et à gauche du fleuve, dans les terres et dans les bois; et puis enfin il faut compter avec les arbres en dérive dans les eaux du Mississipi. Ce danger est le plus sérieux de tous : il dure constamment pendant huit mois de l'année, à partir de l'époque de la fonte des neiges et des glaces de l'Amérique du nord, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre.

En voyant la quantité d'arbres passant le long des flancs du navire sur lequel il se trouvait, Roger s'expliqua très-bien que Chateaubriand, avec son imagination de poëte, ait pu les transformer en îles flottantes, descendant le fleuve toutes couvertes de fleurs; mais en réalité, les fleurs, la végétation même, sont impossibles sur des bois tourmentés et roulés constamment par les vagues du Mississipi; quant aux oiseaux, les corbeaux et les carancrocs ou vautours noirs ont assez l'habitude de s'y poser, pour guetter le passage de quelque animal, de quelque poisson morts.

Malgré toute l'attention de l'homme en vigie, l'habitude et l'adresse des timoniers pour signaler et éviter les bois en dérive, il arrive trop souvent que des navires sont défoncés et coulés sur place par le choc de ces béliers mouvants.

On pourra avoir une idée de la quantité d'arbres que le Mississipi entraîne dans sa course, pendant la saison

des grandes crues, lorsqu'on saura que le petit nombre de ceux que les nègres des habitations attrapent au passage sert à chauffer toute l'année plus de mille bateaux à vapeur et alimente en outre toutes les sucreries riveraines. Pour être encore plus dans le vrai, il faut dire que tous les bois employés comme combustible (appelés *bois gras*) sont choisis parmi les sapins, les cyprès, les cèdres, les mélèzes et généralement les essences résineuses, le reste n'est pas employé et descend jusqu'à la mer.

Il est curieux de voir les nègres remonter le fleuve en canot, et se frayer adroitement une route au milieu de ces dépouilles flottantes des forêts vierges, où ils s'emparent de la plus belle pièce de bois gras, qu'ils frappent d'une amarre pour l'entraîner ensuite vers la terre, où elle est sciée, débitée et rangée par cordes, en attendant que les chauffeurs des steam-boats ou des sucreries viennent le prendre pour l'engloutir dans leurs fourneaux béants.

Un voyage sur le Missisipi à cette époque de l'année n'était pas de nature à distraire Roger de la tristesse de ses pensées. En effet, cette masse d'eau venant de douze ou quinze cents lieues, coulant toujours profonde et large (près de deux kilomètres) au niveau des terres basses de la Louisiane, n'offre rien de bien gai à l'œil du voyageur. De temps en temps on aperçoit la façade en chalet de quelque habitation de planteur, entourée de son camp ou cabanage de nègres, mais on ne distingue rien qu'un ensemble imparfait, se perdant dans la brume. Les cimes dépouillées des forêts, dont les pieds se baignent sur les bords du fleuve, ajoutent encore à la tristesse générale du tableau : aux branches de certains

arbres pend une espèce de longue mousse, qui s'agite au vent par masses échevelées, de l'aspect le plus désagréable; cette mousse parasite porte le singulier nom de *barbe espagnole,* en mémoire sans doute des longues barbes que portaient les moines, à l'époque ou la colonie appartenait à l'Espagne. Après avoir été rouie et préparée comme le chanvre, la *barbe espagnole* se transforme en un véritable crin végétal, qu'on peut confondre avec le crin noir ordinaire, et dont on se sert pour faire d'excellents matelas.

Le *Post-Boy,* perdu au milieu de ces vastes solitudes, semblait bien plus naviguer au hasard dans les contrées encore inconnues à l'homme, que faire un voyage régulier vers les cités riches et populeuses des États de l'ouest. Le doute cessait cependant, même pour l'étranger d'Europe, lorsqu'après avoir doublé quelque détour, quelque cap avancé, on apercevait au loin, descendant le fleuve à toute vapeur, un ou plusieurs steam-boats couronnés de leurs panaches de fumée blanche et répondant aux rugissements de la machine à haute pression du *Post-Boy* par des rugissements non moins formidables. C'était bien l'image de la Civilisation victorieuse se promenant dans les déserts, où elle fonde le plus grand empire des temps modernes.

Cette manifestation de la puissance de l'homme, obéissant à la volonté d'une autre puissance bien supérieure encore à la sienne, eut enfin le pouvoir de donner un autre cours aux idées de Roger; il se prit à réfléchir aux grands destins réservés à ce pays hospitalier, vers lequel se tournent les mains et les regards suppliants de ceux qui souffrent et meurent de désespoir sur l'ancien continent.

En se rappellant ce qu'il a fallu d'efforts, de courage, de patience, de génie et de sang versé pour chasser les rois d'Europe de cette nouvelle terre promise, dont ils s'étaient d'abord emparé; Roger comprit que c'est pour obéir à l'instinct de la conservation que, depuis trois siècles, les peuples franchissent l'Atlantique et viennent ici chercher le repos et planter leur tente sous l'œil de Dieu.

Il admira la race nouvelle, sortie du croisement de toutes ces tribus émigrantes, et qui, depuis quatre-vingts ans déjà, s'est constituée comme nation. Il vit partout le Génie de la liberté, tenant d'une main le drapeau américain, et secouant de l'autre son flambeau lumineux, essayant de rallier à lui les membres les moins corrompus de la famille européenne qui va mourir épuisée et sanglante.

Tout meurt et rien ne meurt, les nations qui finissent sont remplacées par d'autres qui disparaîtront à leur tour; car nous tournons perpétuellement dans le même cercle, comme les astres, comme la terre, comme la lumière, comme la science. Dieu ne voulant pas que l'humanité périsse, lui avait réservé tout un grand continent pour qu'elle vienne un jour s'y régénérer. L'Amérique est le dépôt de recrutement du Créateur; c'est là que l'homme, redevenu libre, travaille et vit, sans parasites et sans entraves; c'est là aussi que se trouvera plus tard la station où viendront se réfugier la science, l'industrie et les arts, réglementés, comprimés, énervés en Europe par la main des polices et les baïonnettes du parti de l'ordre.

Par suite de ses réflexions métaphysiques et humanitaires, Roger comprit que ses petits chagrins person-

nels n'étaient rien en comparaison des grandes douleurs de l'humanité; le calme rentra peu à peu dans son cœur, et il s'habitua à l'idée d'être séparé pour quelque temps de celle qu'il aimait, et de ses amis; d'ailleurs, il était certain que M. Florès ferait les démarches nécessaires pour calmer la famille Simpson, et rendre possible son prompt retour à la Nouvelle-Orléans; tout était donc pour le mieux.

Dans le cas même où il serait obligé de prolonger son absence, Victor devait venir le rejoindre à Saint-Louis, et lui apporterait des nouvelles toutes fraîches de sa mère et de sa sœur Camillia, sans laquelle lui, Roger, sentait bien qu'il ne pourrait plus vivre. Victor ne le quitterait plus, ils feraient ensemble des excursions dans l'État du Missouri; ils y étudieraient le pays, et ils y rechercheraient avec intérêt les traces laissées par les anciens colons français. M. Florès, leur ami, leur écrirait par tous les steam-boats qui remonteraient dans l'ouest; Camillia aussi écrirait sans doute à son frère, et à lui peut-être, pour le consoler et l'encourager à supporter l'absence; enfin, Roger se raisonna si longtemps et si bien, que, passant, comme tous les amoureux et les enfants, de l'inquiétude à l'espérance, de la tristesse à la joie, il éprouva le besoin de se rapprocher de ses semblables.

Quelques passagers d'origine française, qui préféraient, comme lui, rester sur le pont, ou pour mieux dire sur le toit du steam-boat, lui fournirent l'occasion d'échanger quelques paroles; il leur demanda des renseignements sur la ville où il allait séjourner, sur la manière de s'y loger et d'y vivre. Roger ayant, comme nous l'avons dit, la physionomie heureuse et la parole

sympathique, ceux auxquels il s'adressa lui donnèrent tous les renseignements dont il avait besoin, et lui offrirent même de l'aider à s'installer en arrivant.

Roger fut enchanté de l'accueil qu'on lui faisait, et, se sentant en verve, il voulut tenter une nouvelle épreuve sur de vrais Américains d'origine anglaise. Ceux-ci sont généralement moins communicatifs que les autres; ils affectent avec les étrangers une morgue, une raideur tout à fait britanniques, et il faut absolument s'adresser à eux en anglais pour qu'ils daignent vous répondre.

Roger connaissait la langue anglaise, mais, comme tous les Français, il avait eu jusqu'alors le sot amour-propre de ne point oser la parler, dans la crainte de prêter à rire par une mauvaise prononciation. « Pourquoi donc avez-vous appris cette langue si vous ne devez pas vous en servir? lui avait dit souvent M. Florès; croyez-moi, mon ami, n'ayez pas de fausse honte, imitez les Anglais eux-mêmes, parlez anglais comme ils parlent français, à tort et à travers; on rira bien un peu de vous d'abord, et puis ensuite on vous aidera en voyant le désir que vous avez de vous exprimer dans la langue officielle de ce pays. »

Roger se rappellant à propos les conseils de son vieil ami, s'enhardit au point d'affronter le ridicule, et il adressa la parole en anglais à trois colosses du Kentucky. Quoiqu'il ne leur fût pas *présenté*, il réussit cependant à se faire écouter de ces gens-là, et, de plus, il s'aperçut qu'ils parlaient un anglais beaucoup moins pur que le sien.

Les trois hercules étaient tout simplement des éleveurs de pourceaux, passant leur vie dans les bois avec

leurs nègres et leurs élèves, ce qui nuit beaucoup à la délicatesse de leur langage : ces braves gens parlent anglais comme nos paysans bas-normands parlent français, ils n'y mettent pas plus de finesse et de cérémonie.

Roger causa longtemps avec eux; il fut obligé de subir les *yès* et les *wery-well* dont ils ponctuent la conversation de leur interlocuteur, comme s'ils voulaient, par ce moyen, lui donner la facilité de prendre sa respiration; et puis, comme de parler dessèche beaucoup la gorge, il fallut, de dix minutes en dix minutes, descendre à la buvette du steam-boat, où le *barkeeper*, sachant son métier, leur servit des grogs du Kentucky, capables d'asphyxier un bœuf.

Roger regrettait déjà d'avoir imprudemment engagé la conversation avec les éleveurs de cochons, car tout en ne leur faisant compagnie qu'avec un grog français très-léger, il sentait néanmoins qu'il ne soutiendrait pas longtemps la lutte engagée avec ces trois sacs à brandy. Heureusement pour lui qu'en remontant la dernière fois sur le pont, ces messieurs avisèrent une troupe de canards sauvages posés à environ un kilomètre, dans les eaux du *Post-Boy*, et qu'aussitôt il leur prit fantaisie de tirer ces oiseaux avec les carabines des chauffeurs du bord, qui sont toujours à la disposition des passagers, moyennant une rétribution honnête.

Des paris * furent engagés sur-le-champ entre deux

* Il n'y a pas de plus grands parieurs au monde que les Américains, parier toujours et sur tout, est un besoin de leur existence. Les Américains, descendants d'Anglais, parient de l'argent; les créoles, descendants de Français, parient *des chapeaux!* Ils n'en parient jamais qu'un à la fois; malgré cela il se trouve des gens qui doivent cinquante chapeaux à leur chapelier à la fin de l'année.

des Kentuckiens : l'un paria dix dollars, qu'avec une carabine chargée à balle, il tuerait un canard posé; l'autre en paria vingt qu'il en abattrait un au vol. Les conventions faites, les enjeux remis à leur compagnon, ces messieurs proposèrent à Roger de descendre avec eux sur le premier pont, à l'avant du navire, pour juger des coups; mais celui-ci s'en excusa, prétendant qu'il y verrait mieux en restant en haut, avec les autres passagers; comme il n'y avait pas de temps à perdre et que les canards pouvaient annuler le pari en prenant leur vol, les trois Kentuckiens descendirent seuls, et Roger échappa à leurs démonstrations d'amitié et à leurs politesses, si compromettantes pour sa raison. S'appuyant alors sur le garde-fou, d'où l'on dominait parfaitement l'avant du *Post-Boy* et le Mississipi, il se mit en mesure de juger de l'adresse de ces deux messieurs.

Il les vit bientôt paraître armés chacun d'une carabine ordinaire. Celui qui devait tirer le premier se posta tout à fait au bout du steam-boat, qui n'était plus qu'à cent pas environ des canards pris pour but. Déjà ceux-ci paraissaient inquiets, leur bande éparse sur le fleuve se rassemblait et resserrait ses rangs à mesure que le *Post-Boy* avançait vers elle; quelques secondes plus tard, leur bataillon, devenu compact, présentait à l'œil un effectif d'une vingtaine de canards qui, la tête levée et l'œil attentif, n'attendaient plus que le signal de leur chef pour partir. On n'était plus qu'à soixante-dix pas de leur groupe. Le marchand de cochons vit qu'il n'avait plus un instant à perdre, il abaissa le canon de sa carabine, visa quelques secondes et lâcha son coup. Un hourra ironique fut poussé pas ses deux compa-

gnons, aidés des chauffeurs du bord : il avait perdu! La direction du coup était excellente, mais il avait porté trop bas; la balle s'était enfoncée dans le fleuve, à un mètre en avant du premier canard, qu'elle avait dû éclabousser.

La bande entière s'envola en désordre dans la direction du sud en passant de droite à gauche, à cinquante pas tout au plus, par le travers du navire. C'était au tour de l'autre Kentuckien à tirer; il ne se pressa pas, il attendit un instant que les canards se soient formés en ligne, que leur vol fût bien horizontal, régulier, assuré; et puis, il leva lentement sa carabine, visa plus lentement encore, et tira : l'avant-dernier des canards fléchit brusquement au-dessous de la ligne des autres, et dégringola comme un chiffon dans le fleuve; en deux tours de roues, le *Post-Boy* était dessus, et comme son premier pont est presque au niveau de l'eau, un des chauffeurs n'eut qu'à se baisser pour saisir le pauvre *duck*, victime de l'adresse du Kentuckien, dont la balle lui avait traversé le corps.

Le vainqueur reçut les félicitations des spectateurs, et, ce qui valait mieux encore, les trente dollars qu'il avait si bien gagnés à son compagnon de voyage. Le désappointement de celui-ci se traduisit par des paroles tendantes à déprécier les qualités de l'arme dont il s'était servi, et autres récriminations à l'usage des chasseurs de tous les pays.

Les trois Kentuckiens firent recharger les carabines, et tirèrent encore plusieurs balles avec des chances diverses; mais on ne s'occupa plus d'eux, ils avaient absorbé de prime-abord l'intérêt qu'on prend à ces luttes d'adresse, si ordinaires chez les Américains.

En admirant l'habitude que ces hommes avaient des armes à feu, Roger comprit que, dans un pays où chaque citoyen possède un fusil dont il sait ainsi se servir, le sol sera toujours mieux défendu que par les mains mercenaires des armées permanentes.

Proclamez la patrie en danger en Angleterre, jetez sur les places publiques des villes toutes les armes contenues dans les arsenaux de la Grande-Bretagne, vous ne trouverez peut-être pas un Anglais sur cent pour ramasser un fusil et repousser l'ennemi. Cependant, ce même peuple dont l'oreille est insensible aux sons des instruments guerriers, dont l'œil ne brille pas, dont les narines ne se gonflent plus à la vue des armes, ce peuple qui semble avoir perdu l'usage de ses membres, ce peuple devenu machine, a retrouvé ses facultés et son énergie de l'autre côté de l'Atlantique; ce peuple, devenu américain, se lèverait tout entier si l'indépendance des États-Unis était menacée. Pourquoi cette différence entre les descendants d'une même race? C'est que, dans la vieille Angleterre, le peuple n'a aucun intérêt à défendre le sol qui appartient à quelques centaines de familles privilégiées, le sol où il végète, où il meurt de faim; tandis qu'aux États-Unis, au contraire, le peuple est obligé de défendre la terre qui lui appartient et qui le nourrit.

Les ennemis du gouvernement démocratique ont renoncé depuis longtemps à attaquer les Américains par les armes; ils se contentent aujourd'hui d'en médire ou de les calomnier. Nous ne prendrons pas la peine de discuter avec les gens de mauvaise foi, nous dirons à ceux qui sont seulement ignorants, qu'on a raison de reprocher au peuple des États-Unis d'être égoïste, or-

gueilleux et très-déplacé dans les salons aristocratiques des capitales de l'Europe. Mais, à nos yeux, les descendants de cette multitude de déportés, de matelots, de flibustiers, d'ouvriers, de paysans anglais, français, allemands et espagnols, sont excusables; car ils ont eu bien autre chose à faire, depuis quatre-vingts ans, que de s'occuper d'acquérir de belles manières. Nous conviendrons même que si l'on prenait au hasard une vingtaine de ces hommes mal élevés, et qu'on les dépouillât de leurs habits confortables pour leur faire endosser les haillons que portaient leurs pères, on retrouverait aussitôt Jack, le gabier, François, le bouvier, Fritz, le charretier, et José, le contrebandier; seulement, leur front est devenu plus large, leurs traits plus mâles et leur regard plus fier : c'est un changement qui s'opère au contact de l'air libre. Mais notez bien que, malgré la tournure commune et les mains rouges dont ils ont hérité, il ne faudrait pas, à cause de vos manières distinguées et de vos gants paille, vous aviser de vous prendre pour leurs anciens maîtres et leur donner des ordres : Jack vous dirait brutalement qu'il est commodore des États-Unis, et ne reçoit d'ordre que de la république; François, qu'il est propriétaire de quatre mille têtes de bétail dans le Missouri, et membre du congrès; Fritz, qu'il envoie tous les ans au Havre quatre navires chargés de ses récoltes en blé et en coton; José, qu'il est armateur et gouverneur de la Floride.

Ces gens-là ont fait leur chemin, comme vous le voyez, et vous les trouvez probablement ridicules dans leur nouvelle position? Dites seulement qu'ils ont exagéré leurs défauts et leurs qualités. Il est possible qu'ils manquent de tenue; mais, en tout cas, ils ne manquent

pas de dignité, de bon sens, de persévérance et de courage.

Les Américains ne sont certes pas des Athéniens; il faut un commencement à tout. Les Romains de Romulus ne sont pas ceux du siècle d'Auguste; pas plus que les apôtres du Christ ne ressemblent au vicaire de Jésus-Christ siégeant de nos jours au Vatican.

Doit-on faire un crime aux Américains d'être jeunes, turbulents, sans éducation? Eh! mon Dieu! cela leur passera avec l'âge; ils seront raisonnables plus tard. Mais ce qu'on doit leur reprocher et signaler à tous les peuples du globe, c'est leur manque d'humanité; c'est de jouer avec la vie de leurs semblables; c'est de commettre des actes de sauvagerie dont les Peaux-Rouges auraient horreur.

Quelques milles au-dessus de la ville des Natchez, Roger, très-grand admirateur des Américains, fut témoin d'une scène de désolation qui refroidit un peu son enthousiasme. La voici avec tous les détails donnés par lui-même :

« Le *Ben-Sherrod*, parti de la Nouvelle-Orléans pour Louisville, avait sur nous une avance de quelques heures, et faisait bonne route, lorsque, au sortir du déjeuner, le capitaine Castelman, qui le commandait, monta sur le pont et aperçut devant lui, à une certaine distance, le steam-boat *Prairie*, se rendant à la même destination. Le capitaine Castelman, maître après Dieu à son bord, et gorgé de jambon, de wiskey et surtout d'orgueil, se sentit humilié de se trouver derrière le *Prairie;* il prétendit le dépasser, et engagea à ce sujet un pari important avec les passagers qui l'entouraient. La lutte commença immédiatement.

« Les timoniers, les mécaniciens, les chauffeurs reçurent des ordres en conséquence, et, pour stimuler dès le principe son équipage à de vigoureux efforts, le capitaine Castelman fit défoncer un tonneau de wiskey sur le pont et le mit à la disposition de ses hommes.

« De son côté, le capitaine du *Prairie* ayant observé, à l'aide de sa longue-vue, tout le mouvement qui se faisait à bord du *Ben-Sherrod*, comprit de suite qu'il s'agissait d'une lutte de vitesse. Il l'accepta malheureusement, suivant l'habitude de ses compatriotes, pour lesquels c'est un point d'honneur, en pareille circonstance, de ne point se laisser vaincre sans combat. Voilà donc, pour quelques dollars d'un côté et un sot amour-propre de l'autre, la vie de quatre ou cinq cents personnes jouée sur une épaisseur de tôle.

« Pendant une demi-heure, les fourneaux de chaque steam-boat furent remplis de *bois gras* tellement inflammable, que les pionniers s'en servent comme moyen d'éclairage. Les chauffeurs du *Ben-Sherrod*, à demi nus, exaltés par les encouragements de leur capitaine, par le wiskey qu'ils buvaient à pleines calebasses, et surtout par le rapprochement du *Prairie*, qu'ils gagnaient de vitesse, poussaient à chaque instant des hourras sauvages, auxquels les machines des deux navires répondaient par des rugissements qui allaient se perdre, d'échos en échos, dans les profondeurs des forêts qui bordent le fleuve.

« Les fourneaux des steam-boats américains naviguant sur les fleuves sont placés sur le premier pont, presque au ras de l'eau. Il y a, à droite et à gauche, jusqu'à l'extrême avant du navire, un libre emplacement, formé par le vide qui existe entre le premier et

le second pont, soutenu par de minces colonnettes en fonte. C'est dans cet espace que se tiennent les chauffeurs; c'est là aussi que se trouve rangé, de chaque côté des fourneaux, le bois nécessaire à leur alimentation. Le feu terrible qu'on faisait à bord du *Ben-Sherrod* se communiqua à cet amas de bois de réserve; mais l'équipage, trop occupé, et ayant du reste à peu près perdu la raison, ne songea même pas à éteindre ce commencement d'incendie, chose facile à exécuter pourtant, puisqu'il s'agissait seulement de pousser dans le fleuve les morceaux de bois qui s'enflammaient. Quelques instants plus tard, il était devenu impossible de se rendre maître du feu; les flammes s'élançaient de tous les côtés à la fois, minaient le second pont, qui craquait et pétillait sous les pieds des passagers. Dans ce moment critique, un coup de barre donné à propos pouvait conduire le navire à la côte et sauver la vie à tous ceux qui se trouvaient à bord; mais, pour donner ce coup de barre, il fallait le commandement précis du capitaine Castleman, et, malgré les prières et les réclamations des voyageurs, cet homme ne voulut rien entendre, rien changer à sa route : il fit, au contraire, maintenir le cap sur le *Prairie*, dans le but de l'atteindre et de gagner son pari. On continua donc la même route; mais à peine le *Ben-Sherrod* eut-il avancé l'espace de deux cents mètres, que le timonier s'écria que le navire n'obéissait plus au gouvernail : cela n'était plus possible, en effet; les cordes correspondant à la roue venaient d'être consumées par le feu : le navire était perdu !

« A cette triste nouvelle, la terreur s'empare de tout le monde, le sauve-qui-peut devient général : c'est un

désordre, un bruit, qui ne permettent pas d'organiser un sauvetage régulier. Une masse d'insensés, croyant échapper au désastre, se jettent à la hâte dans le canot attaché à l'arrière du steam-boat; mais ce canot, trop chargé, chavire, et les malheureux qui le montent sont engloutis dans le fleuve. A la vue de cet accident, qui leur enlevait leur dernier moyen de salut, les femmes deviennent folles, poussent des cris perçants, courent çà et là échevelées avec leurs enfants dans les bras, se tordent de désespoir, et roulent dans les flots à moitié brûlées et asphyxiées.

« Tout le monde imite leur exemple : chacun se précipite à son tonr du pont du *Ben-Sherrod* dans le Mississipi, préférant prolonger son agonie et fuir le navire incendié.

« Les matelots seuls, restés à bord, hurlaient d'ivresse et de douleur, tandis que le *Ben-Sherrod*, tout en flammes, remontait le courant avec la rapidité d'une flèche, semant sa course furieuse de débris, auxquels s'accrochaient les malheureux qui luttaient contre la mort.

« Le steam-boat *Prairie* était alors trop loin pour secourir les passagers; mais ils aperçurent, beaucoup plus rapprochés d'eux, trois steam-boats descendant en ce moment le fleuve : l'espoir leur revint au cœur et leur donna de nouvelles forces pour lutter et attendre le secours dont ils avaient tant besoin.

« Le steam-boat *Alton*, capitaine Daugherty, marchant à toute vapeur, arriva le premier sur le lieu du sinistre. Hélas ! il faut le dire à la honte de l'humanité, le capitaine Daugherty a seulement les traits d'un homme, son cœur est celui d'une bête féroce. Ce mi-

sérable, au lieu de faire *stoper* sa machine et de secourir les naufragés du *Ben-Sherrod*, passa sans s'arrêter au milieu de ces épaves vivantes; tout ce qui se trouva sur le passage de l'*Alton* fut broyé et étouffé par les vagues; ce navire maudit marqua sa route d'un sillon sanglant, et son pont se couvrit de débris et de lambeaux humains, amenés à bord par la rotation des roues.

« Sur 250 passagers embarqués sur le *Ben-Sherrod* à la Nouvelle-Orléans, 175 périrent dans cette catastrophe; le reste fut sauvé par le capitaine Hair, du *Statesman* et le capitaine Jones du *Colombus*, arrivés sur les lieux quelques instants après le passage meurtrier de l'*Alton*.

« Daugherty échappa par la fuite à la terrible loi du *lynch*, que voulaient lui appliquer les populations riveraines du Mississipi ; espérons qu'il n'échappera pas à la justice de Dieu ! »

On comprend que des hommes impatients des lenteurs de la justice ordinaire puissent se servir, dans leur indignation, de la loi expéditive du *lynch*, pour juger et étouffer sur-le-champ un monstre comme le capitaine Daugherty.

Il est certain que c'est un acte en dehors des usages de toutes les nations civilisées, mais il est certain aussi que ceux qui s'en rendent coupables, agissent sous l'impression d'un sentiment qui les honore et les réhabilite dans l'opinion.

La loi du *lynch* et la loi sommaire, appliquées en temps de guerre et surtout de guerre civile, ont beaucoup d'analogie; la seule différence, à notre avis, c'est que, dans l'une, les juges portent des habits bourgeois,

et, dans l'autre, des uniformes militaires. Mais c'est toujours la passion, la colère et surtout la peur qui se vengent brutalement d'un ennemi, dans la crainte que la justice ordinaire ne trouve pas un coupable.

XI

LES ABSENTS ONT TORT.

Quelques jours après son arrivée à Saint-Louis, Roger reçut une lettre de M. Florès, lui donnant les nouvelles les plus rassurantes sur les suites de son duel. On savait maintenant, lui disait-il, la gravité de l'insulte qu'il avait reçue, et la nécessité où il s'était trouvé d'en obtenir réparation.

Néanmoins, son vieil ami l'engageait à retarder son retour, par convenance et par respect pour la douleur trop récente de la famille de son adversaire ; ce serait un bon procédé, dont tout le monde en ville lui saurait gré; madame de La Commanderie et Camillia elle-même le comprenaient ainsi, et l'engageaient également à prolonger son absence.

« Vos affaires de cœur, ajoutait M. Florès, sont dans la meilleure voie possible : Camillia vous aime à ce point, qu'elle n'est point sortie de chez elle depuis

votre départ; vous seul, mon cher ami, êtes capable d'adoucir ce chagrin-là. Je vous engage donc à écrire directement à Camillia, c'est le moyen de la convaincre que vous êtes sorti sain et sauf de votre combat; jusqu'à présent, elle se figure que vous êtes mort, ou au moins dangereusement blessé, malgré l'assurance que nous lui avons donnée du contraire.

« Quant à vos affaires d'intérêt, Mortimer a fait merveille; il a transigé, suivant son habitude, pour éviter les frais de procédure, et la semaine prochaine il doit me remettre quarante mille piastres, que je déposerai en votre nom à la banque de l'État de la Louisiane.

« Vous voyez, mon cher Roger, que, malgré votre absence, on s'est occupé de vous activement, et de façon à ce que le jour de votre arrivée ici votre bonheur soit complet.

« En attendant, prenez patience, amusez-vous, voyez et étudiez le pays où vous êtes, il en vaut la peine; comptez du reste sur la constante affection du vieil ami de votre père, etc., etc. »

Après avoir pris lecture de cette lettre, Roger en ouvrit une autre que lui adressait Victor, laquelle était remplie de choses aimables, bonnes, affectueuses, mais sur lesquelles il n'aurait pas trop fallu compter, pour éviter les déceptions. Les créoles sont généralement peu avares de promesses; ils les font de bonne foi, c'est une justice à leur rendre, mais quand arrive le moment de les exécuter, ils sont tout étonnés d'avoir pris des engagements au-dessus de leurs forces. Victor en était là à l'égard de Roger; le jour du duel il ne voulait plus le quitter, et l'on avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de partir avec lui; au-

jourd'hui, il lui donnait les plus mauvaises raisons du monde pour se dispenser de venir le rejoindre à Saint-Louis, ainsi qu'il s'y était engagé. Roger ne s'affecta pas de ce changement de dispositions, il connaissait assez l'esprit créole en général, et celui de son futur beau-frère en particulier, pour être certain qu'il n'y avait nulle mauvaise volonté, nul refroidissement de sa part : il lui sut gré de sa lettre, au contraire. C'était une preuve que l'attention de Victor avait pu se fixer pendant dix minutes sur le même objet.

Suivant le conseil que lui donnait M. Florès, Roger écrivit à Camillia pour la persuader qu'il n'avait d'autre blessure que celle qu'elle lui avait fait au cœur, blessure dont il souffrait beaucoup, et dont il mourrait peut-être, si sa chère Camillia venait à ne plus s'intéresser à sa guérison.

L'espoir d'être aimé, disait-il, lui faisait supporter l'absence, et la pensée de la revoir soutenait seule son courage.

La lettre de Roger était longue, tendre et passionnée, comme toutes les lettres qu'on écrit quand on est jeune et amoureux. C'était une de ces lettres qui font pâlir, rougir, trembler la personne qui les reçoit; une de ces lettres qui rend heureux, qu'on couvre de baisers, et qu'on relit dix fois, vingt fois de suite, jusqu'à ce qu'on la sache par cœur, jusqu'à ce qu'elle vous ait fait perdre la tête et donné la fièvre.

O lettres de la jeunesse! vous êtes pures, naïves et vraies, vous seules contenez toujours ce qu'il y a de bon, de dévoué et d'illusions généreuses dans le cœur humain à cette époque de la vie; ô lettres de la jeunesse! vous êtes douces et enivrantes comme le par-

fum des fleurs au printemps, quand la terre devient amoureuse.

Nous plaignons ceux et celles qui n'ont pas écrit et reçu de pareilles lettres; leur cœur est bien vide, et bien méchant dans l'âge mûr.

Après avoir répondu à ses amis, Roger se sentit presque heureux, et crut de nouveau à la réalisation de ses plus chères espérances. Hélas! il était loin de se douter que Lisimon cherchait, en son absence, les moyens de détruire le bonheur qu'il rêvait dans l'avenir.

Ni Roger ni personne ne soupçonnait les mauvaises intentions de cet esclave, nul ne savait que c'était lui qui avait excité la jalousie et la colère de Simpson à l'aide d'un mensonge infâme, car Simpson n'avait donné aucune explication à ses témoins avant de se battre, et il avait succombé sans proférer une parole. Camillia seule aurait pu s'apercevoir que Lisimon détestait Roger, et s'en expliquer les motifs; mais tout entière à sa douleur, elle ne songeait pas le moins du monde à observer les allures de son nègre. La créole ne réfléchissait pas, ne raisonnait pas, elle pleurait l'absent. Tourmentée par une idée fixe, elle se persuadait qu'elle avait été seule cause du duel de Roger, en exigeant qu'il allât malgré lui au théâtre, le soir de la représentation si orageuse du *Concert à la cour*. Cette pensée augmentait son chagrin, lui interdisait la plainte, et l'empêchait de s'en prendre à ses esclaves, comme elle le faisait souvent, dès que le moindre obstacle venait contrarier ses caprices les plus futiles.

Les consolations banales ne pouvaient rien sur le cœur affligé de Camillia : il ne fallait pas songer à chan-

ger le cours de ses idées, mais essayer seulement de lui rendre son énergie, en lui faisant entrevoir qu'il dépendait d'elle de mettre un terme à sa douleur. M. Florès se chargea de tenter cette épreuve, et un jour qu'il voyait la créole plus triste, plus accablée qu'à l'ordinaire, il lui dit brusquement d'un air sérieux et d'un ton convaincu :

— Ma chère Camillia, je ne vois plus qu'un moyen de vous rendre le repos; c'est d'aller rejoindre Roger, votre fiancé, à Saint-Louis.

Camillia ne parut nullement surprise de ce que lui disait M. Florès, car elle lui répondit en souriant mélancoliquement.

— J'y pensais comme vous, mon ami; oui, nous irons tous à Saint-Louis, mais il est encore trop tôt, cela ne serait pas convenable; il faut attendre d'ailleurs que nous sachions au juste où il est, il ne nous écrit pas, il nous aura sans doute oubliés; qui sait même s'il n'est pas reparti pour la France.

— Allons, mon enfant, soyez plus raisonnable; Roger nous a quittés depuis quinze jours à peine, et s'il est, comme je le pense, à Saint-Louis, où je lui ai écrit dernièrement, il faut plus de temps que cela pour recevoir de ses nouvelles.

— Vous croyez donc qu'il pense toujours à moi, qu'il m'aime encore? reprit-elle tristement.

— Mais, sans doute : est-ce qu'on peut ne plus vous aimer quand on vous a connue, Camillia? Rassurez-vous, Roger vous écrira; nous pouvons même recevoir de ses nouvelles d'un moment à l'autre, demain, aujourd'hui peut-être.

A cette pensée qu'il pouvait y avoir une lettre de Ro-

ger à la poste, Camillia, retrouvant toute son énergie, se leva de la chaise berceuse dans laquelle elle était étendue, s'en alla vivement vers M. Florès, lui prit la main, et, cherchant à l'arracher de son siége, elle lui dit avec impatience :

— Mais levez-vous donc, au lieu de rester tranquillement assis à me regarder pleurer ; vous ne souffrez donc pas, vous? vous ne l'aimez donc pas? vous êtes donc un faux ami? oh! allez, cher, allez vite et rapportez-moi une lettre, j'en veux une absolument aujourd'hui, de suite, à l'instant!

La tentative avait réussi, la créole ne pleurait plus, la pensée de revoir Roger quand elle le voudrait lui rendrait désormais l'existence moins triste, et M. Florès, enchanté de voir Camillia dans ces bonnes dispositions, sortit, plutôt par complaisance que dans l'espoir de rapporter la lettre qu'on lui demandait.

Après son départ, Camillia s'assit rêveuse, et tout en caressant machinalement les boucles de la chevelure de Cora, couchée à ses pieds, elle se laissait baiser les mains et écoutait les douces paroles de la quarteronne, qui, cherchant à la consoler comme un enfant, lui faisait de charmantes histoires où il n'était question que de Roger, bravant tous les dangers pour revenir toujours beau, tendre, fidèle, auprès de sa Camillia. Elle se laissa bercer quelques instants par le doux entretien de son esclave; mais se rappelant tout à coup que Roger était loin d'elle, qu'elle attendait de ses nouvelles et que M. Florès ne venait pas lui en rapporter, Camillia s'irrita contre la pauvre Cora, qui prenait tant de peine pour endormir sa douleur.

— Tais-toi, négresse ! lui dit-elle, tais-toi, langue flat-

teuse et menteuse, tu cherches à me tromper, va-t'en.

— Vous avez tort, Madame, lui répondit Cora d'une voix calme et digne; vous avez tort d'injurier celle qui vous aime le mieux, celle qui oublie ses chagrins personnels pour adoucir les vôtres.

Cora, offensée, sortit de l'appartement, et il y avait dans son maintien quelque chose de si fier, de si imposant, que Camillia, tout en sentant son injustice, ne put trouver un mot à lui dire pour la retenir. Elle s'avoua tout bas que cette esclave était presque son égale par la naissance, puisqu'elle était aussi la fille de son père, et quelle lui était supérieure par l'intelligence et la volonté. Restée seule, la créole retomba accablée, mourante de langueur et d'amour, sur la natte et les coussins où Cora était couchée tout à l'heure.

— O Roger! disait-elle en sanglotant; cher Roger, vous ne savez pas les tourments auxquels je suis condamnée, et les chagrins que vous avez laissés derrière vous. Tout le monde me fuit ou m'abandonne, pauvre moi! suis-je assez malheureuse?

— *Ça vous gagné, maîtresse? vous té gagné gros cœur?* interrompit derrière elle une voix câline.

Camillia se retourna et aperçut Lisimon.

— Qui t'a permis d'entrer ici sans ma permission, nègre? lui dit-elle sévèrement.

— *Moè tendé vous après crié, maîtresse; moè té cru vous malade.*

— Tu n'es donc pas comme les autres, toi? tu ne me fuis pas, tu viens même sans que je t'appelles?

— Oui, maîtresse.

— Eh bien! mon nègre, tu peux encore mieux me

prouver ton attachement, en faisant ce que je vais te dire. Écoute, j'attends des nouvelles de M. Roger.

— *Oui, maîtresse, moè té connai, cila qui té la cause maîtresse laissé tombé de l'eau par ses yeux.*

— Écoute donc, et ne m'interromps pas; tu iras tous les jours, à partir d'aujourd'hui, t'informer de l'arrivée des steam-boats venant de Saint-Louis, et puis, de là, tu iras à la poste savoir s'il y a des lettres pour moi, pour M. Florès, pour ma mère ou mon frère Victor, et tu me rapporteras les lettres ici; tu comprends bien, n'est-ce pas?

— Oui, maîtresse.

— Va, mon nègre, ne perds pas de temps et reviens vite. Ah! j'y pense, attends que je te donne un mot, pour lever les difficultés que le directeur de la poste pourrait faire pour te remettre les lettres que j'attends. Et Camillia écrivit ceci :

« Madame Camillia Lambert autorise son nègre Lisimon à retirer de la poste les lettres qui pourraient être venues de Saint-Louis, État du Missouri, à son adresse, ou à celles de madame de La Commanderie, de M. Victor Jager ou de M. Florès. » Puis elle signa.

Tandis que Camillia lisait à son nègre ce qu'elle venait d'écrire, les yeux de celui-ci brillaient d'une joie sauvage; l'idée lui venait en même temps que ce billet allait servir sa haine contre le Français.

— Ils ont fait souffrir le nègre, le nègre se vengera, murmura Lisimon en s'éloignant. Le nègre ne pleure pas en dehors comme les blancs, lui, il pleure en dedans; son cœur se noie, et il étoufferait s'il ne se vengeait pas. Lisimon veillera, car il ne veut pas que Camillia revoie Roger; il ne veut pas que sa main touche sa

main, que son corps s'enlace à son corps, que sa bouche morde ses lèvres, en criant de plaisir. Lisimon mourrait plutôt que de voir cela, car il est jaloux.

Camillia, de son côté, regrettait d'avoir laissé partir Lisimon, non pas qu'elle soupçonnât ses mauvaises intentions, elle craignait seulement qu'il ne fît avec négligence la commission dont elle l'avait chargé. Elle aurait voulu pouvoir le rappeler, mais il aurait fallu le remplacer par Cora, et son orgueil se révoltait à l'idée de demander un service à celle qu'elle venait d'injurier et de chasser de sa présence, dans un moment de colère irréfléchie. La créole sentait qu'elle avait eu tort, mais elle ne voulait pas en convenir de suite. Cette faute, ou plutôt cette sottise, assez commune à tous ceux qui se regardent comme les supérieurs, les maîtres de ceux qu'ils emploient, esclaves ou non, devait coûter cher à Camillia; car elle avait servi sans le vouloir les projets de Lisimon.

La fatalité, qui semblait s'attacher depuis quelque temps à la jeune créole, fit que M. Florès n'alla point ce jour-là à la poste comme il l'avait promis; de sorte que le nègre y trouva les lettres de Roger à ses amis, rapportées par le *Post-Boy*, arrivé de Saint-Louis dans la nuit. Aussitôt qu'il les eût entre les mains, il en fit un paquet et les jeta au Mississipi en revenant chez sa maîtresse. Lisimon ne savait pas lire, mais peu lui importait le contenu de ces lettres: sa haine lui disait de les anéantir, et sa haine le servit à point dans cette circonstance; ce nègre avait le génie du mal.

Aussitôt son retour à la maison, il aborda sa maîtresse et lui dit effrontément :

— *Moè té couri à la poste, n'a pas gagné des lettres.*

— Mais t'es-tu informé s'il n'est pas arrivé de steamboat de Saint-Louis?

— *Oui, maîtresse; Post-Boy li vini dans la nuit même.*

— Alors, je suis certaine que tu as mal fait ma commission, car il est impossible qu'il n'ait pas rapporté des lettres de Roger.

— *Moè té dis vous non, maîtresse. Moè té sûr pitit Français de France a oublié maîtresse.*

Le ton avec lequel cette dernière phrase fut prononcée, le rire amer et l'œil méchant qu'avait Lisimon dans ce moment-là, frappèrent la créole et lui révélèrent une partie de la vérité.

— Tu mens, race de nègre! Tu payeras cher, vilain macaque, les paroles que tu viens de prononcer, interrompit Camillia avec colère.

— *Maîtresse peut battre moè,* reprit l'autre hypocritement. *Moè té dis li n'a pas gagné des lettres; voilà tout ça moè dis.*

— Tu mens, tu voulais dire autre chose, maudit serpent! Ah! tu veux mordre, toi; sois tranquille, va, on t'écrasera la tête. Rends-moi le papier que je t'ai donné tantôt : tu pourrais en faire mauvais usage, je ne veux pas qu'il reste entre tes mains.

Lisimon fit alors semblant de chercher dans ses poches la lettre adressée au directeur des postes; mais il savait que cela était inutile, car celui-ci l'avait gardée par devers lui, en lui remettant les lettres de Roger.

— *Moè té cré bien, moè perdu papier la yest,* dit-il enfin d'un air doucereux.

— Ah! traître, s'écria la créole furieuse, tu m'as trompée; mes lettres, nègre! qu'as-tu fait de mes lettres? de celles que tu as reçues pour moi à la poste?

— *Moè té dis vous, n'a pas gagné des lettres; maîtresse.*

— Tu mens, nègre! Mais je vais te forcer à me dire ce que tu en as fait, misérable! tu vas mourir sous le fouet.

— *Tuiémoè, maîtresse, moè té dis vous n'a pas gagné des lettres.*

Camillia poussa un cri de rage, un cri de tigresse blessée; puis, se dirigeant vers un meuble de son appartement, elle en retira la terrible baleine dont nous avons déjà parlé, et qui n'avait point servi depuis l'arrivée de Roger à la Nouvelle-Orléans. Devenue folle furieuse, la créole se précipita la baleine à la main vers Lisimon, qu'elle fouetta au visage.

— A genoux, nègre! cria cette femme jeune, frêle et indolente que nous connaissons; à genoux, brigand! et rends-moi les lettres que tu as volées à la poste tout à l'heure. Le nègre ne bougea pas, et debout, les bras croisés, il répéta d'une voix concentrée par la fureur :

— *Moè té déjà dis vous n'a pas gagné des lettres.*

Bientôt le parquet, les meubles, les mains et les vêtements de Camillia furent inondés du sang de Lisimon, qui, resté impassible, le regard fixe et dur, semblait défier insolemment sa maîtresse.

— Veux-tu baisser les yeux, chien d'esclave, continua la créole, pâle, haletante, éperdue, ou je vais te les crever à coups de fouet.

En ce moment, Cora et sa mère Mariquita entrèrent, attirées par le bruit de cette scène ignoble et cruelle. Prudence, la mère de Lisimon, entra également, et se jetant à genoux au-devant des coups que Camilia portait à son fils :

— Grâce, maîtresse, grâce pour Lisimon ! Je t'en prie, maîtresse. Coupez plus *so la figure !*

— Non, non, pas de grâce ! Il faut que cet infâme meure sous le fouet !

Et Camillia, en délire, atteignit d'un coup mal dirigé la vieille négresse qui s'accrochait à ses vêtements. Le nègre s'élança d'un bond sur la créole, lui arracha violemment sa baleine de la main, et lui dit :

— *Prends garde, maîtresee, moè dis vous : Si vous te battre encore vié monde-là, moè te capable faire un malheur !*

Camillia, désarmée, interdite d'abord de tant d'audace, recula de quelques pas ; les traits contractés et l'expression du regard farouche de son esclave lui faisaient peur.

Par un mouvement rapide comme l'éclair, Cora et Mariquita, armées chacune d'un petit poignard que toute fille de couleur de sang espagnol porte toujours à sa jarretière, s'étaient placées entre Camillia et Lisimon.

— Arrière, nègre ! lui dit Cora, si tu fais un pas de plus tu es mort !

Ce fut alors au tour de Lisimon de reculer devant l'attitude de ces deux femmes.

— Va-t'en ! continua-t-elle en avançant vers lui et en lui montrant la porte d'un geste impérieux.

— Oui, sors d'ici, reprit Camillia un peu rassurée par cette démonstration énergique, sors d'ici, et tout à l'heure je t'enverrai recevoir vingt-cinq coups de fouet du gardien de la geôle. Ce ne sera qu'un à-compte, entends-tu, nègre ? car, je te l'ai dit, et je tiendrai ma parole, tu mourras sous le fouet !

— *Moè tendé ça vous dis moè, mais bon Dieu qui té connai juger blanc et pi noir, vengera moè !*

A ces mots Lisimon s'éloigna avec sa mère, qui tendait ses mains suppliantes vers la créole, pendant que celle-ci, suffoquée par la colère, tombait en attaque de nerfs entre les bras de ses deux protectrices.

Le dévouçment de Mariquita et de Cora pour madame Lambert était à toute épreuve : l'une l'avait nourrie de son lait, l'autre était sa sœur, son amie, sa confidente; toutes deux avaient une influence considérable sur son existence; ce qu'elle faisait de bien s'exécutait par leurs conseils, ce qu'elle faisait de mal avait été conçu sans leur participation ou s'exécutait contre leur volonté. ces deux femmes, enfin, avaient la haute main dans l'intérieur de la maison de la créole, où leur autorité était reconnue et incontestée. Mais un court exposé de la vie et des antécédents de Mariquita et de sa fille fera mieux connaître leur caractère et la position qu'elles occupaient auprès de Camillia.

Mariquita la Mexicaine était née à Matamoros, où autrefois, pour lui plaire, bien des guitares ont frémi dant l'ombre, et bien des *machettes* ont brillé au soleil. Elle était si belle, cette Mariquita la mulâtresse ! qu'un seul de ses regards valait une sérénade ou un bon coup d'épée. Mais le ciel, voulant sans doute la punir d'avoir fait si peu d'heureux et tant de victimes, la fit souffrir à son tour.

Un soir, une goëlette chercheuse d'aventures, rôdant le long des côtes du Mexique, aperçut au large de Matamoros un canot louvoyant devant le port. Mettre le cap dessus, l'atteindre, et faire prisonniers ceux qui le montaient, fut pour la goëlette l'affaire d'un instant.

Les promeneurs, tous nègres ou gens de couleur, furent déclarés de bonne prise et vendus au profit des armateurs du navire, sur le marché des esclaves, à la Nouvelle-Orléans. Mariquita se trouvait parmi les captifs, et le capitaine des pirates, l'avocat Mortimer, se l'adjugea, par la raison qu'elle lui plaisait infiniment. Plus tard, dans un de ces pressants besoins d'argent qu'il a toujours eus, Mortimer vendit sa maîtresse à M. de La Commanderie, le père de Camillia. C'est ainsi que Mariquita, la belle mulâtresse libre, redevint esclave, parce que Mortimer était alors un avocat sans cause et qu'il avait des passions déréglées.

M. de La Commanderie s'attacha à Mariquita, lui rendit la vie douce, et pendant quelque temps elle n'eut d'autre occupation que d'agiter un éventail au-dessus du hamac du maître. Son bonheur fut de courte durée. Mariquita devint mère, et la même année où elle donna le jour à Cora, son maître épousa, à la Nouvelle-Orléans, une jeune veuve, madame Jager, mère de Victor. L'esclave n'avait pas le droit de se plaindre ; son règne était fini ; elle se consola en élevant son enfant.

Quand le planteur revint au printemps sur son habitation, accompagné de sa femme, Mariquita fut presque heureuse en les voyant tous deux caresser sa petite Cora, qui grandissait à vue d'œil et séduisait tout le monde par ses gentillesses.

Madame de La Commanderie n'ignorait pas les relations que Mariquita avait eues avec son mari, mais cela lui importait peu ; une blanche ne peut être jalouse d'une fille de couleur ; il n'existe point de rivalité entre deux femmes de condition si différentes. Une négresse (tout ce qui est sang mêlé est considéré comme nègre)

n'est pas une femme, pas plus qu'un nègre ne peut être un homme; c'est une *négresse!* c'est un *nègre!* voilà tout : les créoles ont des idées bien arrêtées à cet égard.

Ainsi donc, madame de La Commanderie ne s'occupa nullement du passé; elle ne vit dans Mariquita qu'une esclave respectueuse, intelligente, adroite dans tout ce qu'elle faisait, et si alerte, si gaie, si bien portante, qu'elle la prit en amitié et ne voulut pas d'autre nourrice pour sa petite Camillia lorsqu'elle vint au monde.

La mulâtresse dut se résigner à nourrir l'enfant de son maître, quoique le cœur lui saignât en voyant Cora pleurer et faire mille difficultés pour partager avec la petite étrangère les deux beaux seins bronzés dans lesquels elle puisait vie.

Madame de La Commanderie sut gré à Mariquita de son obéissance, mais elle n'y vit pas autre chose; car, malgré l'éducation qu'elle avait reçue en France, ses préjugés de race n'avaient pu s'effacer. Elle était incapable de comprendre ce qu'il y avait de délicatesse et d'abnégation dans le cœur de cette vaillante femme, qu'elle voyait attentive et penchée sur le hamac où les deux enfants dormaient enlacés comme deux jeunes couleuvres. Madame de La Commanderie ne voyait dans la petite Cora qu'un jouet, qu'une charmante poupée pour amuser sa fille, tandis que Mariquita la Mexicaine réunissait dans son amour de mère les deux enfants de l'homme qu'elle avait aimé.

Grâce aux soins intelligents de l'esclave, les deux natures vigoureuses de Camillia et de Cora se développèrent à l'aise, si bien qu'au bout d'un an elles étaient assez fortes pour courir partout sur l'habitation avec le

jeune Victor, que madame de La Commanderie avait eu de son premier mariage.

Lisimon, le petit nègre de Victor, comme Cora était la petite négresse de Camillia, devint le souffre-douleur de ces trois enfants gâtés; et, quand il n'obéissait pas assez vite, ou ne se soumettait pas d'assez bonne grâce à tous les caprices de ses tyrans, Victor, le plus âgé des quatre, prenait le ton d'autorité et frappait sans pitié son petit nègre, et cela malgré la défense de sa mère, qui craignait seulement que son fils n'estropiât Lisimon en lui portant un mauvais coup : elle n'y voyait pas d'autre inconvénient. Cette précocité dans l'exercice de la tyrannie est la cause principale des défauts saillants du caractère créole. Les enfants qui ne souffrent jamais la contradiction, et qui prennent de bonne heure la mauvaise habitude de frapper leur semblable, deviennent inévitablement des hommes irascibles et colères. Ces prime-sautiers à la main leste peuvent avoir d'excellents cœurs; mais à quoi cela peut-il leur servir, puisque c'est toujours leur tête qui conduit leur main? L'esclave intelligent se soumet d'abord à la volonté absurde ou brutale de son maître, mais il le domine à son tour en flattant ses défauts et ses vices. Les domestiques d'Europe agissent précisément ainsi à l'égard des bourgeois qui les emploient, et ils s'en trouvent d'autant mieux, qu'on a perdu l'habitude de les battre. En Amérique, le blanc bat le nègre, mais le nègre corrompt le blanc, l'esclave abâtardit le maître : c'est ainsi qu'arrive la décadence et la dissolution des sociétés où règne l'esclavage. Les États-Unis pouvaient mourir de ce mal qui les dévore : heureusement ils ont compris qu'il était temps d'y apporter remède; la doctrine abolitionniste

gagne tous les jours du terrain, et l'on peut prévoir l'époque rapprochée où, de gré ou de force, il n'y aura plus un seul esclave sur la terre de Washington.

Les années passent vite dans ce pays ; l'enfance et l'adolescence s'y confondent, pour ainsi dire, et les quatre enfants dont nous parlions, et qui jouaient tout à l'heure dans cette habitation sur les bords du Mississipi, eurent bien vite atteint l'âge des passions. Le moment arriva de songer à leur avenir, et le père de Camillia, qui avait déjà remarqué le caractère impérieux de cette dernière, ne voulait pas attendre plus longtemps pour affranchir Mariquita et Cora, envers lesquelles il avait tout à la fois un devoir de reconnaissance et d'honnête homme à remplir. Par malheur pour elles, au moment où il se disposait à accomplir cet acte de réparation tardive, il fut tué dans un duel à la carabine; de sorte que Mariquita n'eut plus à attendre sa liberté et celle de sa fille Cora que de la volonté de Camillia, à laquelle elles étaient naturellement échues après la mort du créole. Mais l'indolence, la paresse, l'égoïsme même de madame Lambert s'arrangeaient trop bien du service de ces deux femmes, pour qu'elle songeât un seul instant à s'en séparer. La jeune créole avait bien assez à faire en s'occupant de sa toilette, de ses amours et de ses plaisirs. Que serait-elle devenue, mon Dieu, après la mort de son mari surtout, sans Mariquita pour diriger l'intérieur de sa maison, et sans Cora pour la distraire de ses ennuis et la protéger contre Mariquita elle-même, qui lui reprochait souvent son ingratitude et son manque de respect pour la mémoire de son père, dont elle connaissait les intentions formelles à leur égard?

Il y avait bientôt vingt ans que Mariquita avait été

enlevée par les pirates devant le port de Matamoros; depuis cette époque, la Mexicaine n'avait pas cessé de songer à son pays et de conserver l'espoir de le revoir un jour. En prévision du retour, elle avait amassé, avec la discrétion et la patience de l'esclave, environ deux mille piastres, provenant des cadeaux que lui avaient fait ses maîtres : c'était la dot de sa fille.

— Cora, lui disait-elle souvent, ne te marie jamais, tant que nous serons en esclavage; les enfants qui naîtraient de toi seraient toujours des nègres, qu'un maître aurait le droit d'injurier et de battre. Tu ne sais pas le mal que cela fait à une mère de voir meurtrir sous le fouet la chair de son enfant. Attends que nous soyons libres pour prendre un mari; car, je te le répète, tu ne pourrais voir tes enfants vendus comme des bêtes ou battus comme des chiens : Cora était jusqu'à présent restée belle et sage.

En obéissant à sa mère, elle obéissait aussi à sa fière nature espagnole, qui lui inspirait la dignité d'elle-même et le courage de se faire respecter. Cora portait, comme nous l'avons vu, un petit poignard bien effilé à sa jarretière, et malheur à celui qui se serait hasardé à l'insulter dans sa personne.

Mariquita avait conservé l'habitude de tutoyer la créole, comme au temps où elle la berçait sur son sein pour endormir ses chagrins d'enfant; non-seulement celle-ci ne s'en plaignait pas, mais, par suite de l'influence mystérieuse qu'exerçait sur elle la femme qui l'avait nourrie, Camillia employait souvent, pour lui parler, le patois créole, avec toutes ses câlineries et ses mignardises.

Cora, contrairement à sa mère, avait cessé de tutoyer

madame Lambert : elle lui parlait toujours le français pur; car, pour le dire en passant, Cora était instruite. Elle seule avait profité des leçons que M. de La Commanderie avait fait donner à ses enfants. En affectant envers sa sœur consanguine une politesse et une déférence respectueuses, la quarteronne contraignait celle-ci à la respecter elle-même et à ne pas la confondre avec les autres esclaves de sa maison. Camillia aimait beaucoup Cora; son humeur, sa gaieté, les soins qu'elle lui rendait lui plaisaient; elle ne pouvait enfin se passer de cette charmante créature, et elle n'imaginait seulement pas qu'il y eût quelque chose de répréhensible à la garder dans la servitude. On n'a pas idée de la monstrueuse personnalité des femmes indolentes des colonies.

Lorsque Camillia fut un peu remise de l'émotion violente qu'elle venait d'éprouver, se soulevant avec effort de sa chaise berceuse, et jetant ses deux bras autour du cou de sa nourrice, elle lui dit :

— Tu vois, maman Mariquita, comme ils font du chagrin à ton enfant.

— Parce que mon enfant n'a pas été sage, répondit Mariquita.

— Parce que tout le monde m'abandonne ou me trahit.

— Oui, c'est cela; et, pour qu'on ne te quitte pas, pour qu'on t'aime davantage, tu dis des sottises et tu bats tout le monde.

— Vous aussi, maman Mariquita, vous allez gronder moè; prenez garde, moè taillé vous d'abord.

— Cela ne m'étonnerait pas, tu es si méchante aujourd'hui que tu pourrais bien battre ta mère.

— Négresse ! dit la créole en s'adressant à Cora, qui fit semblant de ne pas l'entendre; négresse! portez-moè baleine là yest, pour fouetter vou maman; tendé ça moè dis vous?

— Je n'imaginais pas que c'était à moi que Madame s'adressait, dit enfin la quarteronne en s'avançant tout près de sa sœur.

— Oh! voilà que tu prends tes grands airs! Allons donc, vilaine, ne vois-tu pas bien que je te fais venir auprès de moi pour te demander pardon du chagrin que je t'ai fait tantôt? dit-elle en lui tendant la main. Voyons, m'en veux-tu encore? Ne sais-tu pas bien que je t'aime, que je veux te voir heureuse?

— Je ne serai jamais heureuse, Madame, tant que vous ne nous aurez pas donné la liberté à ma mère et à moi.

— Eh! mon Dieu! vous l'aurez, votre liberté, je vous le promets; vous l'aurez le jour même de mon mariage avec Roger; d'ici là je ne veux pas que vous me quittiez, j'ai trop besoin de vous deux. Voyez un peu ce qui serait arrivé si vous n'aviez pas été là tout à l'heure; ce nègre m'aurait tuée peut-être.... Là-dessus elle raconta ce qui s'était passé entre elle et Lisimon depuis le matin... J'ai la certitude de sa trahison, dit-elle en finissant. Je veux que ce misérable me dise ce qu'il a fait des lettres de Roger; je l'y contraindrai par tous les moyens possibles.

— C'est inutile, Madame, dit Cora, Lisimon n'avouera rien; je le connais, il se ferait plutôt tuer.

— Eh bien! on le tuera s'il le faut, reprit la créole.

— Tu as tort, dit à son tour Mariquita, tu as toujours tort aujourd'hui; il vaudrait mieux te débarrasser

de ton nègre, le faire vendre de suite à l'encan de la bourse.

— Non, je ne le vendrai jamais! je ne le vendrai pas avant de l'avoir dompté.

— Vous ne tirerez rien de Lisimon, Madame, c'est un nègre perdu; vous l'avez gâté, il faut en subir les conséquences; d'ailleurs, il vous déteste, il vous a menacée : méfiez-vous-en!

— Moi, avoir peur de Lisimon? Songes-tu bien à ce que tu me dis, Cora? Que m'importe la haine d'un nègre?

— Mon enfant, dit gravement Mariquita, je t'engage à réfléchir et à consulter M. Florès avant de rien faire dans cette circonstance. Rappelle-toi que la haine d'un nègre est comme le *machette* d'un lâche; cela vous poursuit et vous tue dans l'ombre.

— Non, non, Mariquita, je ne consulterai personne, M. Florès moins que tout autre; je veux au contraire qu'il ignore ce qui s'est passé, c'est un secret que nous garderons entre nous trois. Toi, Cora, va de suite chercher un garde-ville; il conduira Lisimon et sa mère à la geôle, et les fera mettre aux fers: dorénavant ils travailleront dans les rues avec les forçats et ils recevront vingt-cinq coups de fouet chaque jour, jusqu'à ce que Lisimon se soit soumis.

— O Madame! grâce au moins pour la mère! dit Cora. Pourquoi la condamnez-vous à subir une correction? Elle est innocente de la faute que vous reprochez à son fils.

— Elle est coupable de lui avoir donné le jour, reprit aigrement Camillia, se montant par degrés jusqu'à la colère; et puis, d'ailleurs, je veux m'assurer si,

comme le prétendent les gens d'Europe et ceux du Nord, les nègres sont semblables aux autres hommes; je veux voir si ce Lisimon, que je suis obligée de faire enchaîner comme une bête féroce pour n'en être pas dévorée, a quelques sentiments humains? Je veux voir s'il aura le cœur de laisser déchirer sa mère par le fouet plutôt que de rentrer dans le devoir.

— Prends garde d'offenser Dieu, Camillia, dit à son tour la Mexicaine; prends garde qu'il ne te punisse d'avoir torturé l'innocent pour découvrir le coupable.

— Sois sans crainte, maman Mariquita, Dieu abandonne toujours les méchants; il permettra que je me venge de ce nègre, ma vie et mon honneur s'y trouvent intéressés.

— Tu me fais froid au cœur, mon enfant; quelque chose me dit que le vent du malheur va souffler sur toi et les tiens; tu repousses nos conseils, Camillia, nous n'avons plus qu'à obéir à tes ordres, nous sommes tes esclaves!

Ces sinistres paroles de Mariquita firent frissonner madame Lambert : mais elle n'en persista pas moins dans la résolution qu'elle venait de prendre à l'égard de Lisimon et de sa mère.

Hélas! oui, le vent du malheur, comme le disait la Mexicaine, allait souffler sur tous les amis de Roger, et s'il avait pu prévoir les tristes événements qui allaient se succéder presque sans interruption jusqu'à son retour, il ne serait pas resté vingt-quatre heures à Saint-Louis. Mais Roger était dans la sécurité la plus parfaite, et à part son éloignement de Camillia, son séjour dans la capitale de l'Ouest était très-supportable : il s'y était créé des relations agréables, grâce au bienveil-

lant concours d'une famille française dont il avait fait la connaissance sur le steam-boat pendant le voyage; bientôt, à la recommandation de ses compatriotes bien posés dans la ville, chacun lui témoigna tout l'intérêt possible.

La rumeur publique et les demi-confidences qu'il se vit obligé de faire apprirent à tout le monde que Roger était l'un des acteurs des nombreux duels qui venaient d'avoir lieu à la Nouvelle-Orléans. On comprit ce qu'il y avait de pénible dans sa position et de délicat dans son exil volontaire; ce fut alors à qui l'accueillerait le mieux et lui ferait les honneurs de son toit hospitalier. Roger n'eut bientôt plus un moment à lui; ce n'était que parties de pêche, de chasse, promenades à cheval, explorations du pays, dîners, bals et soirées; partout où il allait, les hommes lui faisaient l'accueil le plus cordial, et les femmes lui adressaient les sourires les plus flatteurs. On faisait tant et si bien pour lui plaire, que Roger n'eût pu résister aux séductions dont il était entouré, s'il n'avait eu le cœur occupé d'un premier amour, le plus tenace de tous les amours, si l'on en excepte un amour de vieillard.

Il y avait déjà près d'un mois qu'il avait quitté la Nouvelle-Orléans, et plus de quinze jours qu'il attendait chaque matin des nouvelles de ceux auxquels il avait écrit, lorsque, en rentrant d'une promenade sur les bords du Missouri, un nègre qu'il avait pris à son service lui remit une lettre de M. Florès dont le contenu lui parut inexplicable. Voici ce qu'il écrivait :

« New-Orléans, 15 février 18..

« Que devenez-vous, mon cher Roger? voilà six semaines que vous êtes parti, et nous ne comprenons pas ce qui a pu vous empêcher, depuis ce temps, de nous donner de vos nouvelles. Quoique personne ne songe à interpréter à mal votre silence, il est convenable néanmoins que vous écriviez de suite, quand cela ne serait que pour rassurer sur votre compte ceux qui vous aiment.

« Je vous remets inclus un *check* de quarante mille piastres sur la banque de l'État de la Louisiane, où cette somme, tout votre héritage, a été déposée par moi ce matin.

« Si je ne me trouvais dans l'obligation de faire un long voyage sur lequel je n'avais pas compté, je vous dirais de revenir de suite à la Nouvelle-Orléans; mais moi parti, il vaut mieux prolonger encore votre absence d'un mois. Je ne vois, du reste, aucun inconvénient à ce que vous quittiez Saint-Louis, pour peu que l'ennui vous y gagne; vous pouvez très-bien vous rapprocher de nous, et, par exemple, descendre le Missisipi jusqu'à Plaquemines, où vous trouverez à quelque distance des steam-boats qui font le voyage de Galveston, dans le Texas, par les lacs et les rivières de l'intérieur. Comme vous n'êtes pas pressé, vous pourriez même faire ce voyage moitié à cheval et moitié en embarcation, cela vous donnerait occasion de voir les Attakapas et les Oppeloussas, deux pays fort intéressants, et dont la population, à peu près toute française, des-

cend de ceux de vos compatriotes qui ont quitté le Canada à l'époque où l'Angleterre prit possession de cette colonie normande.

« Une fois arrivé à Galveston, sur le golfe du Mexique, il vous sera facile de recevoir des nouvelles de vos amis, de revenir par mer à la Nouvelle-Orléans quand vous le jugerez convenable; ce sera une affaire de quarante-huit heures, en prenant passage à bord du steam-boat qui fait un service régulier entre ces deux villes.

« Je vous engage à écrire à Victor (moi n'étant plus là), le jour de votre départ de Saint-Louis et celui de votre arrivée à Galveston; de sorte que, au moyen de ces deux lettres, on sache toujours vous trouver où vous serez.

« Adieu, mon cher Roger, soyez aussi heureux que je le désire, car ma seule inquiétude, en partant, est de laisser incomplet le bonheur du fils de mon vieil ami.

« Antonio FLORÈS. »

Après cette lecture, Roger se trouva en proie à une grande tristesse; il ne comprenait rien au laconisme glacial de M. Florès. On n'avait donc pas reçu ses lettres, puisqu'il lui reprochait de n'avoir pas écrit? Pourquoi ne lui disait-il rien de Camillia et de madame de La Commanderie; étaient-elles donc fachées contre lui? Et puis, quel était ce voyage subit qu'allait entreprendre M. Florès? dans quel but? Il y avait dans tout cela une réticence calculée, quelque chose de vague et de solennel en même temps qui serrait le cœur. Roger, agité de sinistres pressentiments que la réflexion augmentait sans cesse, fit ses adieux à la hâte, écrivit à Victor pour lui annoncer son départ, et trois jours après

il quitta Saint-Louis, en compagnie de deux Français qui se rendaient au Texas pour y faire l'acquisition de terres qu'ils se proposaient de mettre en culture.

Nos trois voyageurs descendirent le fleuve jusqu'à l'entrée du bayou Plaquemines, où ils s'arrêtèrent. Après y avoir pris les renseignements nécessaires, les deux compagnons de Roger lui proposèrent de continuer la route à cheval, malgré la lenteur et les difficultés de ce voyage, et malgré le désir qu'avait Roger d'arriver le plus tôt possible à Galveston, où il savait qu'il pourrait se trouver en rapport presque journalier avec la Nouvelle-Orléans. Le moyen qu'ils employèrent pour le décider à rester avec eux fut précisément la longueur du voyage, car, dirent-ils, puisque vous ne pouvez rentrer à la Nouvelle-Orléans avant un mois, il est préférable pour vous d'employer ce temps à l'exploration de pays nouveaux, curieux et intéressants, que d'arriver de suite dans un petit port de mer où vous péririez d'inquiétude et d'ennui en attendant qu'il vous soit permis de le quitter. Cette remarque n'était pas dépourvue de raison, Roger se laissa convaincre, et l'on procéda aux préparatifs de départ.

On acheta trois bonnes selles à la française, avec les fontes et le harnachement complet, trois valises pouvant contenir quelque peu de linge de corps, trois paires de pistolets, une carte du pays et une boussole de poche. Nos cavaliers, suffisamment équipés et armés, se crurent en état d'entreprendre un voyage de plus de cent lieues, à travers de vastes contrées semées çà et là d'habitations de planteurs et de petits postes ou agglomérations qui prennent chaque jour l'aspect de villages, de bourgs, de villes; mais qui, au résumé,

à peine occupent la quatre-vingt-dix-neuf centième partie de la terre disponible, sur laquelle le premier venu peut s'établir, et y faire des essais de culture, et dont il obtient ensuite les titres de propriété bien en règle en payant cette terre au gouvernement des États-Unis à raison d'une piastre, soit cinq francs l'arpent. De pareilles facilités accordées aux émigrants expliquent parfaitement l'émigration continuelle et croissante de milliers d'hommes européens pour le continent américain.

Il ne s'agissait plus que de se procurer des chevaux. Roger et ses deux compagnons songèrent alors à remettre la lettre de recommandation qu'ils avaient pour un riche planteur du pays; ils comptaient bien que cet homme les tirerait d'embarras, et leur donnerait les moyens de partir. En effet, nos voyageurs n'eurent pas plus tôt remis leur lettre et présenté leur requête à ce planteur, que celui-ci leur fit le meilleur accueil, et leur offrit cette hospitalité cordiale et généreuse, cette hospitalité créole enfin, qui est toujours en usage dans le pays, quoique certaines gens, indignes de la recevoir, en aient si souvent abusé.

Le surlendemain de la matinée, quatre jolis chevaux créoles, sellés, bridés et pleins d'ardeur, attendaient leurs cavaliers dans l'enclos de l'habitation. Après avoir fait leurs remerciements et leurs adieux à l'aimable famille de leur hôte, qui leur souhaitait un heureux voyage, les trois Français partirent accompagnés du planteur, qui voulut absolument leur faire la conduite et leur donner les indications nécessaires pour qu'ils ne s'égarassent pas en route.

— Vous avez, leur dit-il, quatre jours de marche pour vous rendre d'ici à Saint-Martinville, dans les

Attakapas; mais je n'admets pas que vous ne soyez obligés de vous arrêter en route, car les amis auxquels je vous ai adressés ne vous laisseront pas partir sans vous avoir gardés quelques jours chez eux; c'est l'habitude des gens de ce pays, de vouloir faire complétement connaissance avec les personnes qui leur demandent l'hospitalité, et puis, vous comprenez que c'est toujours un événement intéressant, pour nous autres habitants, que l'arrivée de voyageurs étrangers; cela fait une diversion agréable à la monotonie ordinaire de notre existence au milieu des bois, des savanes, des champs de coton et de cannes. Soyez donc persuadés, Messieurs, que vous serez bien accueillis partout où vous rencontrerez des créatures humaines.

La conversation dura longtemps sur ce chapitre, alimentée qu'elle était sans cesse par les questions et les remarques des Français, désireux de s'instruire. Au bout d'une heure de marche, les quatre voyageurs arrivèrent sur les bords du bayou Plaquemines, dont le lit très-étroit, profond de dix mètres, est cependant à sec une partie de l'année, mais qui se change en torrent furieux à l'époque de la crue des eaux du Missisipi, auquel il sert de déversoir.

— C'est là que nous devons nous quitter, dit le planteur à Roger et à ses compagnons; vous n'avez qu'à suivre ce cours d'eau, sans vous en écarter un seul instant, et vous arriverez infailliblement au Portage bien avant le coucher du soleil; c'est le lieu de votre première station. Je n'ai pas besoin de vous donner d'autres renseignements sur la route ultérieure que vous aurez à suivre plus loin; celui chez lequel vous allez se chargera de ce soin. N'oubliez pas pourtant,

dans le cas où vous viendriez à vous égarer, soit aujourd'hui, soit un autre jour, que vos points de repère sont : le Portage, le lac Chicot, la Nouvelle-Ibérie et Saint-Martinville; avec ces quatre noms classés dans votre tête, il est impossible que vous ne retrouviez pas toujours votre chemin. Quant aux chevaux que vous montez, ne vous inquiétez pas de leur nourriture, ils n'ont besoin de rien manger avant le coucher du soleil; ces chevaux-là sont sobres comme des chameaux : laissez-les seulement boire en route. Mais si par hasard vous vous arrêtiez quelque part, n'oubliez pas de les attacher solidement à un arbre ou à une barrière; attendu que si ces gaillards-là se sentaient libres, ils vous feraient faux bond à coup sûr, et s'en reviendraient tout droit à la maison. Quand vous serez arrivé au Portage, vous leur ôterez leur bride et leur selle, vous leur ouvrirez la barrière de l'habitation où vous serez, et vous les verrez alors partir comme s'ils avaient le diable au corps; ils piqueront droit vers Plaquemines, à travers bois, à travers champs; deux heures après, ils seront tous les trois à rôder et à hennir autour du cabanage de mes nègres, pour qu'ils leur donnent à chacun quelques épis de maïs. Les chevaux que vous donnera demain mon ami, au Portage, en agiront de même que ceux-ci, quand vous les abandonnerez au lac Chicot. Tous les chevaux créoles sont ainsi; cela a son bon et son mauvais côté, car lorsque nous les vendons, par exemple, à des habitants demeurant à trente, quarante et cinquante lieues de nous, il est bien désagréable pour ces gens-là d'être obligés de veiller constamment sur les chevaux qui sont devenus leur propriété, de les tenir nuit et jour dans des savanes bien

entourées de palissades, sous peine de les voir partir; malgré toutes les précautions qu'on prend, ils deviennent comme des fous, sautent par-dessus les palissades les plus élevées, et abandonnent leurs nouveaux maîtres quand le vent du printemps leur apporte des bouffées d'air natal. Le cheval créole ne vit heureux qu'au pays où il est né. Allons, Messieurs, poursuivit le planteur, il est l'heure de nous quitter, vous avez encore du chemin à faire avant d'arriver à la dînée, je ne veux pas vous retarder plus longtemps; si jamais vos affaires ou vos plaisirs vous rappellent à Plaquemines, sur les bords du Mississipi, n'oubliez pas que mon habitation en est tout proche, et que je serai toujours heureux de vous y recevoir.

Là-dessus il serra la main des trois voyageurs et tourna bride pour retourner chez lui.

Quel que soit le désir que nous ayons de raconter les aventures intéressantes arrivées à nos trois voyageurs, pendant leur marche et leur séjour dans le pays des Attakapas ou mangeurs d'hommes, et des Oppeloussas, habitants du ciel noir, nous sommes forcé de reconnaître que tout cela ne pourrait entrer dans le cadre que nous nous sommes imposé. Un jour, peut-être, en ferons-nous le sujet d'un autre récit, qui contiendra, nous l'espérons, assez d'épisodes d'études et de faits curieux pour mériter quelque attention. En attendant, nous prions le lecteur de vouloir bien se transporter avec nous au Texas, pour assister à l'arrivée de Roger dans la ville de Galveston, un mois et demi après son départ de Saint-Louis, et juste après une absence de quatre mois de la Nouvelle-Orléans.

Roger était toujours l'homme distingué, le gentle-

man, pour parler comme dans le pays, que nous connaissons; seulement le chagrin, la fatigue du voyage, le hâle de l'air, l'ardeur du soleil, avaient donné à sa physionomie quelque chose de plus sérieux et de plus mâle tout à la fois.

Son premier soin, en arrivant à Galveston, fut de s'inquiéter de ceux qu'il aimait et qu'il avait laissés derrière lui. Il apprit en même temps, par une personne trop bien informée, la mort de M. Florès, et l'arrestation de Victor Jager pour crime d'assassinat. Ce fut pour Roger un coup terrible, un coup qui le frappait à la fois dans les deux plus chères affections de son cœur: son amitié et son amour. Hélas! pensa-t-il, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé; la dernière lettre de M. Florès m'annonçait clairement le malheur qui est arrivé; et puis, comme s'il eût voulu douter encore de la réalité de ces nouvelles désolantes, Roger interrompit la personne qui lui parlait :

— Êtes-vous certain de ce que vous dites là, Monsieur?

— Oh! très-certain, Monsieur, en ce qui regarde M. Florès, au convoi duquel j'ai assisté il y a plus d'un mois, avec toute la population de la Nouvelle-Orléans. Quant à ce qui est arrivé à M. Victor Jager, je l'ai appris depuis que je suis à Galveston; j'ignore les détails de l'événement, mais je ne doute pas de la gravité de sa position.

— Je vous remercie, Monsieur, des renseignements que vous venez de me donner; ils sont pour moi du plus haut intérêt, et m'obligent à partir de suite pour la Nouvelle-Orléans.

— En ce cas, Monsieur, nous ferons le voyage en-

semble, car je prends passage à bord du steamer qui part ce soir, et s'y rendra directement.

— Merci encore, Monsieur, de ce que vous me dites là, c'est une satisfaction pour moi de n'éprouver aucun retard pour me rendre en cette ville.

— Je suis heureux d'avoir pu vous servir en quelque chose; ne vous gênez pas, disposez de moi si je puis vous être utile en quoi que ce soit, Monsieur...

— Charles Roger...

— Ah! mônsieur Roger! Je ne m'étonne plus alors si les détails que je viens de vous donner ont eu pour vous un intérêt bien triste; vous avez été assez heureux, Monsieur, pour connaître intimement M. Florès, vous avez eu l'avantage d'apprécier les vertus et les qualités de l'homme privé, je suis bien aise de me trouver en mesure de vous montrer comment les Louisianais ont apprécié l'homme public. Tenez, Monsieur, poursuivit l'interlocuteur de Roger en tirant de la poche de son habit un journal encadré de noir, lisez cet article nécrologique sur M. Florès, il fait honneur à celui qui a su trouver ces quelques lignes pour le pleurer.

« Louisianais! vous venez de perdre un bon citoyen; Antonio Florès est mort! Dieu l'a rappellé à lui, il est parti, il avait fini sa tâche. La vie est toujours assez longue, quand elle est bien remplie. Antonio Florès a commencé jeune à servir son pays; il était déjà à son poste, quand l'ennemi a essayé d'envahir notre territoire; officier de la milice, sa poitrine s'est trouvée en face des balles et des baïonnettes anglaises. Il fut, peu de temps après, attaché à la légation des États-Unis en France; mais au bout de trois ans, il résigna les

fonctions publiques, prétendant qu'on ne pouvait rester honnête homme en en faisant une carrière.

« Rentré dans la vie privée, il a cultivé le sol du pays qu'il avait défendu contre l'ennemi, et qu'il avait représenté à l'étranger. Il s'est retrempé au milieu de ses concitoyens, il les a aidés de ses lumières, de ses conseils; il leur a donné l'exemple du courage civique, de la simplicité des mœurs et de la vertu la plus austère. Mais un tel homme n'avait pas le droit de vivre dans l'obscurité de la vie privée; non, Antonio Florès avait une mission à remplir. A peine eût-il joui de quelques années de repos, que, porté par d'unanimes suffrages à la législature de l'État de la Louisiane, il se vit contraint d'accepter le mandat honorable qu'on tenait à lui confier.

« Citoyens! vous avez eu raison de persister à nommer Antonio Florès membre de la législature; car c'est à lui, c'est à son initiative, à ses efforts persévérants, à son talent oratoire, que vous devez la loi qui vient de faire fermer toutes les maisons de jeu de l'État de la Louisiane. Grâce à Antonio Florès, la ruine, la honte, le déshonneur et la mort ne viendront plus désoler périodiquement vos familles! Vos femmes ne seront plus veuves, vos enfants, orphelins, ne seront plus dépouillés de leur patrimoine à la suite d'une de ces nuits fiévreuses passées autour d'un terrible tapis vert. Antonio Florès a voulu qu'il n'y ait plus de tapis vert public à la Louisiane : hourra! hourra! hourra! à la mémoire de cet homme de bien. »

— Cet article a dû être écrit par un homme de cœur, dit Roger tout ému.

— Je suis de votre avis, Monsieur, répondit celui qui lui avait offert le journal qu'il venait de lire; il est impossible de faire plus simplement et en moins de phrases l'éloge complet de quelqu'un.

— Et M. Florès, poursuivit Roger, méritait d'autant mieux l'éloge qu'on fait de lui au sujet de sa persévérance à obtenir la fermeture des maisons de jeu, qu'il aimait un peu trop peut-être à jouer lui-même.

— Je sais comme vous, Monsieur, qu'Antonio Florès avait la passion du jeu, mais ce que vous ignorez, c'est que huit jours avant la promulgation de la loi qu'il venait d'obtenir, Antonio Florès a joué et perdu dans une nuit quarante mille piastres!

— Est-ce possible?

— Oui, Monsieur, c'est la vérité, tout le monde sait cela à la Nouvelle-Orléans. On sait de plus que, pour payer cette somme, il a été obligé, le lendemain, de vendre à la hâte, et à vil prix, son habitation sur les bords du fleuve et une partie de ses nègres.

— Ah! mon Dieu! quel trait de lumière!

— Les autres ont été affranchis par acte authentique bien en règle, car Antonio Florès, n'ayant pas d'héritiers, avait le droit de faire ce qu'il a fait, et le soir même du jour où il fit ces sacrifices et prit tranquillement ces sages dispositions, il se brûla la cervelle en rentrant chez lui.

— Je vais compléter votre récit par un fait que vous ignorez probablement, dit Roger d'une voix étouffée par les sanglots; c'est que le jour même de son suicide, mon honnête et respectable ami, Antonio Florès, m'a écrit et adressé dans sa lettre un check de 40,000 piastres, qu'il avait reçues pour moi de l'avocat Mortimer.

— Ce que vous dites là m'épouvante, monsieur Roger : c'est avec Mortimer que votre ami a perdu les 40,000 piastres.

O Providence aveugle ! c'est Mortimer le joueur, le pirate, le débauché, qui a causé la mort d'Antonio Florès !

XII

LE MARCHÉ FRANÇAIS.

On approchait de la saison des chaleurs; le marché du quartier français de la Nouvelle-Orléans se trouvait dans la plus grande animation dès cinq heures du matin, c'est l'heure à laquelle toute bonne ménagère doit avoir acheté ses provisions à cette époque de l'année; car, aussitôt que le soleil déchire son linceul de brouillard et monte à l'horizon, les viandes, les poissons, les fruits sont bien vite gâtés et jetés au Mississipi. A cet effet, la halle a été placée sur la levée qui protége la ville contre les crues périodiques *du Père des eaux!* vieillard quinteux, capricieux, indocile, qui menace de noyades perpétuelles sa fille bien-aimée la *grande Reine du Sud.*

Le mouvement et le bruit qui se font chaque jour sur ce marché sont considérables; on en aura à peine l'idée, si l'on veut bien se figurer qu'il se trouve placé

au milieu d'un port immense, contenant douze à quinze cents navires de commerce; quinze cents navires ! dont les flancs renferment une partie des richesses du globe et toute une population de matelots, dont les chants cadencés, aidant et réunissant leurs efforts, retentissent d'un bord à l'autre. Il y a là des milliers d'hommes, de cabestans et de poulies qui geignent, crient, gémissent, depuis les profondeurs de la calle jusque sur les ponts et dans les cordages de chaque navire; des avalanches de marchandises sur toute la longueur du quai, où viennent les prendre les *rouleurs* du port, travailleurs de hasard, enrôlés à raison d'une piastre par jour, depuis le nègre jusqu'à l'ouvrier d'Europe sans ouvrage, jusqu'au pacotilleur malheureux. Devant la misère et le travail, il n'y a plus de distinction de classes, et lorsqu'il s'agit de gagner le pain du jour à rouler des balles de coton, des boucauts de sucre et de tabac, des caisses et des ballots de marchandises, il faut que tous les bras soient nus et nerveux, que toutes les mains soient noires, calleuses, que tous les dos soient courbés, et que tous les fronts soient ruisselants de sueur. Cette animation est encore augmentée par la venue continuelle d'escouades de *draymen* ou camionneurs nègres, mulâtres et irlandais se tenant debout sur leurs *drays*, comme les jouteurs sur les chars antiques, et roulant au galop sur les galets ronds de la voie publique avec un vacarme assourdissant de chaînes, de vieilles ferrailles, de coups de fouet, de querelles et de jurements anglais, français et espagnols, tandis que des centaines de steam-boats géants exhalent, au milieu d'une atmosphère de vapeur chaude, le soupirs comprimés dans leurs poitrines de fer.

Les gens qui vendent au marché de la Nouvelle-Orléans sont presque tous des nègres. Il n'y a pas de marchands plus criards, plus gesticulateurs, plus trompeurs et plus âpres à la curée. Ces gaillards-là ont des moyens subtils, des paroles mielleuses, des *boniments* enfin, comme on dit en France, d'une candeur et d'une naïveté à désespérer les plus forts *allumeurs* de chalands de l'empire français.

« Achetez, Messieurs et Mesdames, des chapelets bénis par notre saint-père le pape lui-même, un escalin pour les *matadors*, un picaillon pour les *rafalés!* »

« Achetez, Mesdames, du fil et des aiguilles qui s'enfilent et cousent toutes seules, pendant que vous préparerez la soupe aux huîtres et le gombaud. »

« Achetez des citrons, des oranges, des bananes et des pacanes de la Havane, le parfum, la douceur, la fraîcheur de la bouche et du cœur. »

« Achetez des berlingots d'Amérique, pour guérir la colique et faire pousser les dents de vos enfants. »

Toutes ces phrases, ou d'autres semblables, s'adressent au public en général; mais vient-il à passer une personne de connaissance, une pratique ordinaire, un blanc par exemple? le marchand nègre se prend de suite à parler créole, et cherche à apitoyer le chaland sur son sort : « *Boujou, mô maîte! achèté moè qui chose? — Moè té pas capable rien vende vous l'autre hier? — Pove moè, n'a pas de chance : mon maîte va batte moè, et pi mo femme, et pi tout piti monde layé.* » Vous

vous laissez bien souvent attendrir, le nègre n'en demande pas d'avantage, son tour est fait; vous êtes volé!

A-t-il affaire à une servante négresse? le nègre parle alors le français, et fait de grandes phrases.

« Eh! bonjour Madame! comment va l'état de votre chère santé? et monsieur votre mari? et mademoiselle votre fille? Vous vendrai-je quelque chose aujourd'hui, Madame? Des radis roses très-tendres? des ananas coupés de cette nuit? Achetez de confiance, Madame, je suis incapable de vous tromper. Oh! la jolie robe que vous avez là; et le joli fichu, jaune et rouge! Cela va si bien aux personnes brunes! » Et la négresse de se rengorger, de faire mille façons, mille petites mines à mourir de rire. Mais comme tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, le nègre rusé vend ses radis creux, ses ananas pourris, et madame la négresse reçoit une pluie de coups de baleine en rentrant à la maison.

Sous les ombrages de la place d'Armes, sept ou huit sauvages attendent en fumant le retour de leurs femmes, véritables bêtes de somme, chargées de porter et de vendre au marché les écureuils, les chévreuils, les canards et les dindes sauvages de leur chasse. Les sauvagesses sont peu attrayantes, il faut bien en convenir: je n'ai jamais rien vu d'aussi sale et d'aussi mal peigné; tous les chiens du pays s'attaquent à leurs haillons, et aboient contre elles comme après les nègres. Le beau sexe Peau-Rouge est bien changé depuis l'époque où M. de Chateaubriand en était amoureux; ou bien, c'est que le grand écrivain, très-jeune alors, avait l'imagination volcanisée.

Aussitôt que les sauvagesses ont réalisé en argent la chasse de leurs maris, cet argent est employé, pour la plus faible part, en tabac, poudre et plomb, qui sont pour les Peaux-Rouges des objets de première nécessité; le reste de la somme reçue sert à acheter quelques gallons de wiskey, qu'ils boivent séance tenante.

Dans cette occasion, le plus âgé des sauvages réclame toujours le privilége qui lui est dû, de montrer l'exemple aux plus jeunes. Son devoir de premier buveur est de chanter, de danser et de boire, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue. Celui qui vient ensuite par rang d'âge continue, en s'excitant des succès de son prédécesseur. Cette hideuse saturnale peut durer plusieurs heures, plusieurs jours même, si cela est nécessaire; car, pas un des sauvages ne quittera la place d'Armes avant d'avoir dépensé son dernier picaillon et bu sa dernière goutte d'eau-de-feu; c'est une question d'argent et de temps. La poudre et l'eau-de-feu! la mort et l'abrutissement! voilà tout ce que leur a apporté la civilisation européenne. Excepté quelques nègres et quelques *Irishmen* (Irlandais), qui pour s'étourdir sur leurs maux convoitent le triste bonheur de ces êtres dégradés, chacun détourne les yeux du spectacle de leur avilissement.

Les enfants des Peaux-Rouges, ces pauvres petits déshérités de l'avenir, excitent seuls la curiosité par leur agilité et leur intelligence. On fait cercle autour de ces enfants déguenillés, et l'on attend avec impatience le moment de les voir se servir de l'arc grossièrement taillé qu'ils ont entre les mains. Après avoir choisi sur la promenade l'arbre le plus convenable pour y établir une cible, l'aîné d'entre eux creuse dans l'écorce de

l'arbre, avec la pointe d'un couteau, un petit trou rond dans lequel il incruste un picaillon (petite pièce de monnaie d'argent valant six sous un quart), que les spectateurs sont toujours chargés de fournir. Ceci fait, les gamins s'éloignent à quinze ou vingt pas de ce but microscopique, sur lequel ils tirent l'un après l'autre. Il est bien rare que la pièce ne soit pas percée à la première ou à la seconde flèche, et il va sans dire que ce picaillon devient la propriété du tireur le plus adroit. Le tir à l'arc des petits sauvages dure autant qu'on veut, c'est-à-dire aussi longtemps que le public consent à fournir des picaillons.

Roger, que nous avons laissé dans le précédent chapitre à Galveston, tout prêt à s'embarquer pour la Nouvelle-Orléans, était arrivé dans la nuit, et il se trouvait parmi les spectateurs qui faisaient cercle autour des petits sauvages.

Dans sa promenade matinale, Roger se préoccupait vivement de la situation affreuse où se trouvait la famille de La Commanderie; il sentait la douleur que devaient éprouver Camillia et sa mère, depuis l'arrestation de Victor, en se voyant toutes deux seules, livrées aux plus tristes réflexions, privées des conseils et de l'appui de leur vieil ami Florès. Il se disait que c'était à lui qu'il appartenait de le remplacer, que c'était à lui d'apporter à ces deux femmes les consolations dont elles avaient si grand besoin.

Outre le cri de sa conscience, qui lui dictait son devoir d'honnête homme, Roger était entraîné vers Camillia par un amour violent, que l'absence, le manque de nouvelles et les obstacles sérieux qui menaçaient de rendre son mariage impossible, ne faisaient qu'irriter.

La tristesse que Roger éprouvait lui-même en arrivant dans cette grande ville, où il n'avait plus un ami auquel il pût confier son inquiétude et ses chagrins, augmentait à mesure qu'avançait l'heure où il espérait revoir celle qu'il aimait. Le loyal et généreux jeune homme craignait d'être mal accueilli: il avait peur que Camillia n'ait changé de sentiments à son égard; les absents ont toujours tort, dit-on, et bien plus ici que partout ailleurs.

Roger avait peur d'avoir été desservi, il n'avait pas reçu une seule lettre de Camillia depuis son départ; il lui avait écrit cependant, mais comment expliquer que sa lettre ne lui était pas parvenue? Il fallait bien le croire pourtant, puisque M. Florès lui avait dit qu'on n'avait reçu aucune de ses nouvelles et qu'on était étonné de son silence. En ce cas, Camillia pouvait s'être offensée d'une chose aussi inconvenante, et attribuer sa conduite à un manque d'égards, de procédés, à de l'ingratitude même. Tout cela tourmentait beaucoup Roger; il craignait de voir s'évanouir sa dernière illusion, et, comme nous le disions plus haut, il regrettait de voir s'avancer l'heure à laquelle il pourrait se présenter chez Camillia: il se sentait moins malheureux en restant dans le doute, il lui semblait que le doute n'est pas dépourvu d'un certain charme; pour les amoureux surtout, douter c'est encore espérer.

Malgré cela, et par une contradiction dont les cœurs véritablement épris ont seuls le secret, il s'avouait à lui-même que sa promenade avait pour but de faire cesser cette situation incertaine, et il comptait que le *hasard*, ce cousin germain de *l'espoir*, lui ferait rencontrer dans la foule, dont il était entouré, quelqu'un

d'assez officieux ou d'assez indiscret pour lui apprendre tout ce qu'il désirait savoir.

Jusque-là, Roger n'avait rencontré personne de connaissance ; il maudissait son étoile, s'en prenant à Dieu et aux hommes, et surtout à Cora, la quarteronne, de ce qu'elle n'avait pas l'esprit de se trouver à propos sur son chemin pour lui donner des nouvelles de sa maîtresse. Cora, la caméristе et la confidente intime de sa jolie veuve, était bien, en effet, la personne qui pouvait le mieux le renseigner sur ce qu'il avait à craindre ou à espérer de son Ariane.

Voir Cora devenant pour Roger une idée fixe, il n'hésita pas, malgré sa répugnance, à entrer dans l'intérieur du marché. Sa présence y excita tout d'abord la curiosité et l'étonnement des esclaves, qui n'ont pas l'habitude de voir arriver les chalands en bottes vernies et en gants jaune ; mais notre amoureux ne s'embarrassait guère de ce qu'on pouvait penser de lui : il ne cherchait que Cora, ne voulait voir que Cora. On avait beau lui faire les offres de service les plus séduisantes, il ne les entendait pas ou n'y répondait rien, attendu qu'il n'avait rien à acheter des bouchers nègres, dépeçant sans art et sans propreté des bestiaux maigres, chétifs, dont la viande, molle et coriace, sent le musc à plein nez ; ni les marchands de tortues, plongeant leurs coutelas sanglants dans les entrailles palpitantes de leurs victimes ; ni des marchands de *wararons*, ces grenouilles monstrueuses pesant quelquefois trente et quarante livres, qu'on sert partout dans le pays pour du poulet à la marengo. Roger ne voyait, ni les groupes de chevreuils, ni les marchands de chat-ouis, affreux animal de la famille des furets dont les nègres sont très-

friands; ni les guirlandes de dindes sauvages, de canards, de pintades et d'outardes; ni les beaux poissons rouges, les casseburgots, les saumons, les truites et les grosses crevettes du Mississipi, du golfe du Mexique et du lac Pontchartrain; ni les légumes étiolés d'Europe, qu'on vend si cher et qui sont si mauvais; ni les beaux fruits de la Havane, qu'on vend si bon marché et qui sont délicieux; ni les marchands de *iambalaya* (espèce de carrick à l'indienne qui emporte la bouche), dont les nègres s'empiffrent au milieu du marché, absolument comme les portières ou les marchandes de la halle, à Paris, de leur café au lait le matin.

Roger s'occupait seulement de Cora, et il l'aurait reconnue entre mille au milieu de cette foule; Cora ayant du reste une de ces physionomies typiques qu'on n'oublie jamais quand on les a vues une seule fois; mais ce jour-là le guignon s'en mêlait, Cora était invisible, et Roger, lassé de la chercher inutilement, se disposait à sortir du marché, lorsqu'il fut arrêté par une vieille négresse de sa connaissance qui lui présenta un bouquet, en lui disant :

— Vous n'aimez donc plus personne, monsieur Roger, puisque vous ne m'achetez pas de fleurs aujourd'hui, et que vous passez devant ma boutique sans seulement les regarder?

— Si fait, Lucette, au contraire; tu arrives même fort à propos avec ton bouquet, car tu viens de me donner une idée qui me tire de l'embarras dans lequel j'étais.

— J'en suis bien aise, Monsieur. Voyez donc les belles fleurs! et le gros magnolia que j'ai mis au milieu!

— Oui, Lucette, je vois tout cela, et j'achète ton joli bouquet sans marchander, dit-il en lui mettant une piastre dans la main; mais à la condition que tu vas le porter de suite où je vais t'indiquer.

— Certainement, Monsieur, oh! je sais bien où il faut aller; sur l'Esplanade, n'est-ce pas?

— Oui, Lucette, sur l'Esplanade; tu remettras ce bouquet à Cora, pour sa maîtresse, et tu lui diras que je la prie de venir me parler; tâche de la ramener avec toi: je vous attendrai toutes les deux à quelques pas de la maison, à l'encoignure de la rue des Ursulines.

— J'y vais, Monsieur. Il me semble pourtant que je pars trop vite, et que vous oubliez quelque chose?

— Quoi donc?

— D'écrire un mot sur le magnolia, pour qu'on sache bien que vous êtes de retour ici; on vous croyait parti pour toujours.

— Tu es une fille précieuse, Lucette; et Roger, lui prenant le bouquet des mains, écrivit avec la pointe d'une épingle, sur la belle tulipe blanche et parfumée du magnolia, ces quatre mots : « Je suis de retour! »

La négresse reprit ensuite le bouquet et partit pour sa mission, tandis que Roger, un peu rassuré, la suivit à pas lents.

Notre amoureux s'applaudissait fort de l'heureuse rencontre qu'il venait de faire, et bénissait sans le connaître celui qui avait eu le premier l'idée d'écrire sur la fleur du magnolia. Les caractères qu'on y trace n'apparaissent pas d'abord à l'œil, c'est seulement au bout d'une demi-heure qu'on les voit se détacher en belle couleur rouille sur ses pétales d'un blanc mat. La fleur

du magnolia est devenue la messagère des amours, mais elle fait le désespoir des jaloux, à la Louisiane.

Roger arriva bientôt sur l'Esplanade, qui faisait partie des fortifications élevées à la hâte pour protéger la ville au nord contre les irruptions des sauvages. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une simple promenade plantée de platanes, qui donnent un peu d'ombrage le jour et beaucoup de moustiques le soir.

L'Esplanade est le faubourg Saint-Germain de la Nouvelle-Orléans; c'est-là que la haute banque et le haut commerce ont des hôtels somptueux, dont la construction et l'ameublement ont coûté des sommes énormes. Ces palais, bâtis en granit du nord (il n'y a de pierres d'aucune sorte à la Louisiane, on y bâtit en briques faites dans le pays ou en granit du nord), ont été apportés de New-York par des navires de commerce, le tout taillé et numéroté pierre par pierre, de façon à ce que les ouvriers n'ont eu qu'à rassembler et à monter toutes les parties de ces édifices, qu'on a vu sortir de terre en quelques jours et s'élever orgueilleusement sur l'Esplanade, par la puissance magique des dollars américains. L'intérieur de ces hôtels est tendu d'or, de soie et de velours, on y marche partout sur de riches tapis; les meubles, les glaces, les bronzes, les cristaux, y sont distribués à profusion; toutes ces richesses princières viennent d'Europe, et particulièrement de France, et pourtant, ce confortable luxueux n'a coûté à ses heureux possesseurs que quelques balles de coton, quelques boucauts de tabac, quelques barils de farine, une misère, un rien, dont il n'est pas même nécessaire de parler. La terre produit tant là-bas! Il s'agit seulement de tenir les nègres courbés sous le fouet d'une

année à l'autre pour ramasser les trésors qui en sortent naturellement.

Roger faisait peu d'attention aux splendides habitations des Rothschild louisianais, qu'il connaissait du reste; il s'inquiétait bien plus de ne pas voir revenir la vieille bouquetière négresse, qu'il supposait déjà être en retard.

Mais il avait beau plonger le regard dans la longueur des contre-allées de l'Esplanade, il n'apercevait rien, la promenade était déserte, et les habitants du quartier paraissaient tous endormis.

Roger, dans son impatience fiévreuse, marchait toujours devant lui, si bien qu'il arriva, presque sans s'en douter, à fort peu de distance de la maison dans laquelle Lucette avait dû entrer tout à l'heure. Il vit alors plusieurs personnes rassemblées devant la grille du jardin, tous nègres ou gens de couleur, gesticulant beaucoup et parlant très-haut avec l'accent de la colère. Roger s'approchant de plus près, afin de connaître le sujet de leur émotion, aperçut au milieu d'eux, sur le trottoir, le corps mutilé d'un enfant nouveau-né, et, près de là, tournant autour de ce groupe, deux chiens bouledogues, l'œil en feu, la langue pendante et la gueule ensanglantée, et cherchant à franchir le cercle qu'on leur opposait pour dévorer le reste de ces débris informes.

Tandis que les hommes réunissaient leurs efforts pour éloigner les deux dogues affamés, les femmes qui se trouvaient parmi eux, animées par l'indignation que leur causait un pareil spectacle, s'excitaient mutuellement et criaient à réveiller tout le quartier. Oubliant même leur position d'esclaves, et se laissant aller à

leur nature impressionnable et expansive, ces femmes de couleur faisaient les commentaires les plus injurieux pour la race blanche.

— *Tendé ça moè dis vous, tante Lucette?* (Nous avons déjà dit que les nègres appellent tante toutes les femmes âgées, sans être parents le moins du monde). *Piti n'enfant là yest, c'est piti milâtre! pas piti milâtre nègue, piti milâtre blanc!*

— *Seigneur Dieu! disait une autre; vache noire, té pas capable tuié son veau; vache blanche, oui!*

— *To voir,* s'exclamait une troisième en agitant les linges qui avaient servi à envelopper l'enfant; *to voir si neguèsses là yest, té capables dôné la toile n'Irlande à so piti?*

— *Tante Zozo! vous té pas connai ça vous va faire? vous té couri voir zâmis, pou faire la quête pou piti n'ange du bon Dié! Puisqué so maman a abandôné li, nous autres entéré yé bien.*

Les mulâtres et les nègres, libres ou esclaves, ont l'habitude d'amasser picaillon sur picaillon, pour se faire enterrer le mieux possible : c'est une grande satisfaction pour eux que d'avoir un aussi bel enterrement qu'un blanc. Le nègre et le blanc sont égaux, devant le tarif des pompes funèbres.

Comme les commères qui se trouvaient devant la maison de l'Esplanade avaient la langue très-bien pendue, Roger entendit malgré lui cent propos aussi cruels que ceux que nous avons cités de ces esclaves contre leurs maîtres; tout le monde s'en mêlait à qui mieux mieux. Une négresse, disaient-ils, n'aurait pas abandonné son enfant; à quoi bon? Son maître n'est-il pas toujours enchanté de voir arriver un nouveau-né,

qui augmente sa fortune? D'ailleurs une négresse ne peut dissimuler sa grossesse, son intérêt même est de l'avouer le plus tôt possible, puisqu'à partir de ce moment elle travaille moins et est mieux nourrie, etc.

Rien ne prouvait cependant que cet enfant fût plutôt celui d'une blanche que celui d'une négresse, mais ce qu'il y avait de certain, c'est que ce pauvre innocent était mulâtre, et qu'une mère dénaturée l'avait jeté sur la voie publique.

Les esclaves, ayant à la fin ramassé le corps de l'enfant, s'en allèrent faire leur déclaration chez le *recorder*, suivis des deux chiens qui grognaient sourdement et ne voulaient pas quitter leur proie.

Vers la fin de la scène que nous venons d'essayer de décrire, Lucette, la bouquetière, s'était rapprochée du Français, auquel elle avait dit quelques mots à voix basse, et aussitôt après Roger s'éloigna de cette maison, vers laquelle il tourna une dernière fois la tête, comme s'il eût cherché à surprendre derrière les jalousies fermées quelques regards furtifs. A peine avait-il fait vingt pas sur l'Esplanade, que la grille du jardin s'ouvrit discrètement derrière lui pour donner passage à Cora, la belle quarteronne, qui l'eut bien vite rejoint.

Cora avait son voile baissé, et il était impossible de distinguer les traits de son visage; néanmoins, à sa marche précipitée et au geste quelle fit à Roger pour l'engager à continuer sa route, on s'apercevait bien qu'elle était dans une agitation extrême; aussi, à partir de ce moment, le Français pressentit-il quelque malheur.

Ils marchèrent quelque temps en silence, l'un à côté

de l'autre; mais aussitôt qu'ils eurent tourné le coude que fait l'Esplanade, dans la direction du fleuve, Cora s'arrêta brusquement en levant son voile, et regardant Roger à travers ses larmes, elle lui dit d'une voix pénétrante et accentuée :

— Malheureux ! pourquoi donc êtes-vous revenu dans cette ville maudite?

— Vous m'épouvantez, ma chère Cora, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monsieur Roger, qu'il faut vous éloigner d'ici, que votre présence peut nous compromettre tous; vous, tout le premier.

— Mais enfin, Cora, expliquez-moi...

— Non, pas d'explication; il y va de la vie, vous dis-je, et chaque instant que je passe avec vous peut nous perdre. Vous ne voyez donc pas qu'il y a un crime ici !

— Oh ! Cora, dites-moi au moins ce qu'est devenue Camillia?

— Elle est partie cette nuit pour la France.

— Partie pour la France ! Mais c'est impossible; pourquoi cette fuite? Quel danger la menace? Oh ! Cora, je vous en supplie, dites-moi tout; de grâce ne m'abandonnez pas, je crois que je deviens fou !

— Au fait, monsieur Roger, je n'ai pas le droit de vous rien cacher : j'ai pour vous une lettre de Camillia, je vous la remettrai, soyez tranquille; mais pas avant de vous avoir tout dit, puisque vous voulez tout savoir. Les moments sont précieux, Monsieur, rentrez chez vous au plus vite, et n'en sortez pas avant que je ne vous aie parlé. J'irai vous voir dans la journée, ou ce soir, aussitôt que je pourrai m'échapper; mais, sur votre

honneur et votre vie, ne parlez à personne de Camillia Lambert.

A ces mots, la quarteronne baissa de nouveau son voile et salua Roger, qu'elle laissa en proie aux plus tristes réflexions.

XIII

LA VIE POUR L'HONNEUR.

Roger n'avait point insisté pour retenir Cora, dont il connaissait la volonté puissante. Préférant compter sur la parole qu'elle lui avait donnée, il reprit le chemin qu'il venait de parcourir pour regagner son domicile, ainsi qu'elle l'y avait engagé.

Arrivé aux environs du marché, et au moment où il passait devant la buvette du *Petit-Goave*, espèce de maison de distillateur fréquentée par les capitaines des navires dans le port et les créoles de la ville, Roger s'entendit appeler par son nom et fut accosté immédiatement par l'un des habitués les plus assidus de l'endroit, jeune créole qui lui avait fait les offres de service les plus aimables lors de son premier séjour à la Nouvelle-Orléans.

— Adieu cher (les créoles ne disent jamais bonjour ni au revoir, mais toujours adieu); *saquedié!* je suis véri-

tablement enchanté de vous voir : quel bon vent vous ramène ?

— Je vous remercie, mon cher, je vais très-bien ; je suis arrivé seulement d'hier soir, et je suis tellement pressé de mettre ordre à mes affaires, que je vous prie de m'excuser si...

— Ah ! cher, vous n'êtes pas assez pressé pour ne pouvoir donner une minute à un ami qui s'intéresse à vous, parole d'honneur ! *Saquedié !* prenez donc un cigare ; et il tendit à Roger son chapeau de Panama, au fond duquel se trouvaient des cigares, recouverts d'un mouchoir de poche, suivant l'habitude des créoles. Prenez donc, cher, vous savez qu'ils sont délicieux : c'est toujours José le mulâtre, encoignure Bourbon et Orléans, qui est mon fournisseur.

Roger prit le cigare qu'on lui offrait, croyant ainsi se débarrasser plus vite de son fâcheux ; mais cela ne faisait pas le compte du créole, qui poursuivait son bavardage, ayant soin d'élider tous les *r* qui lui écorchaient trop la langue.

— Entrons au *Petit-Goave*, cher. Saquedié ! nous ne pouvons pas nous quitter comme cela, sans prendre la *magnagna* ensemble, un verre de *champourao* par exemple? Cela chassera le brouillard du Mississipi.

— Merci, mon cher ami ; vous savez que je suis très-pressé, dit Roger, qui avait horreur de toutes les buvettes, qui sont l'éteignoir de l'intelligence, la ruine de la bourse et de la santé.

Le *Petit-Goave,* si connu de tous les gens altérés du pays, est un cabaret qui tient le milieu entre *Paul-Niquet* et la *Mère Moreaux*. On y respire les mêmes odeurs alcooliques, on y boit aussi debout devant le comptoir ;

mais au lieu de recevoir les poisons qui doivent vous corroder les intestins des mains de femmes plus ou moins jeunes et jolies, on y est servi par des Basques et des Catalans armés presque ostensiblement de poignards et de pistolets, afin d'être toujours en mesure de pouvoir répondre victorieusement aux voies de fait des buveurs d'alcool, les plus dangereux de tous les ivrognes.

Un *barkeeper,* garçon de barre ou de comptoir de buvette, gagne deux et trois piastres ou dix et quinze francs par jour, et il en vole autant.

La renommée du *Petit-Goave,* vient de ce qu'au lieu d'y boire de toutes les liqueurs l'une après l'autre, on y boit de toutes les liqueurs en même temps : c'est ce qui constitue le *champourao.* L'invention de cette saleté remonte, nous a-t-on dit, au premier maître de l'établissement, qui imagina, en un jour de gaieté, de réunir dans une même bouteille un spécimen de toutes les consommations qu'il avait à offrir aux amateurs.

Depuis cette époque, le *Petit-Goave* a enrichi tous ceux qui en sont devenus les propriétaires; du reste, les établissements du même genre font tous fortune à la Nouvelle-Orléans. Il serait très-difficile de calculer la quantité de liquide absorbé, d'argent perdu au jeu, et de paroles jetées au vent chaque jour dans les endroits publics de cette grande ville. Quoi d'étonnant à cela? Les habitants de la Reine du Sud n'ont-ils pas hérité: des Anglo-saxons, l'ivrognerie; des Espagnols, le jeu, et des Français, la jactance?

Revenons à Roger et à son ami le créole, qui continua ainsi, et toujours à haute voix :

— Je vous apprendrai, cher, que Victor, le frère de

Camillia, a eu une très-mauvaise affaire depuis votre départ, si mauvaise, qu'on le pend aujourd'hui... *Pauvre diable!*

— Quoi, Victor Jager pendu? êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? Parlez plus bas, mon ami, je vous en conjure.

— Et pourquoi donc? Dieu me damne! il n'y a pas de secret là-dedans, toute la ville sait cela, on dresse en ce moment l'échafaud vis-à-vis de la cathédrale; ces canailles de nègres sont déjà rassemblés sur la place, et ils se réjouissent, les misérables, à l'idée de voir pendre un blanc!

Barkeeper! dit-il en s'interrompant; Dieu me damne! versez-nous deux verres de *champourao*. Saquedié! faites donc attention que vous avez affaire à deux gentlemen; nous prenez-nous pour des Yankees?

Figurez-vous, cher, que ce petit Boudignac; vous savez ce maudit Gascon qui tenait le *restaurat* du théâtre dans la rue d'Orléans, ce *drolle* qui a gagné tant d'argent à vendre de la soupe aux huîtres et du vin de Bordeaux à l'essence de violette? Eh bien! cher, ce Boudignac allait s'en retourner en France, il avait vendu sa maison et ses nègres, réalisé ses picaillons et fait un plein chargement de coton à bord du navire *le Ballochan*, de Bordeaux. Mon *drolle* allait faire une spéculation magnifique, qui devait doubler sa fortune; *c'était ça un hôme* rapace! Mais, saquedié! Boudignac ne profitera de rien: il a fait l'insolent, et Victor l'a corrigé. Barkeeper! Dieu me damne! corrigez donc aussi votre champourao, il est imbuvable; mettez-y un peu de *si-ô* (sirop) pour l'adoucir, il m'arrache le gosier.

Le jour de son départ pour la France, deux heures

avant de monter à bord du *Ballochan*, monsieur de Boudignac était venu faire ses adieux à son successeur, et mon *drolle* dînait seul, le cancre! dans un coin de ce même *restaurat* où il avait empoisonné ses pratiques pendant six ans. Victor se trouvait là, dans la même salle, avec quelques amis; ces messieurs buvaient le champagne avant d'entrer au théâtre. Tout à coup, une de leurs bouteilles, débouchée maladroitement, jaillit du côté de Boudignac et vint inonder ses vêtements et son visage. Victor, en homme bien élevé, se leva de table pour lui faire des excuses; il pria même le Gascon d'accepter un verre de champagne, qu'on boirait à son heureux voyage. Croiriez-vous, cher, que ce petit *drolle* refusa le verre de champagne! Cela ferait pitié, *paole* d'honneur! Victor sentit de suite ce que ce refus avait d'offensant pour lui et ses amis : il insista néanmoins et tendit de nouveau un verre à ce misérable Boudignac, mais en lui disant impérativement en anglais : *Master Boudignac, wel you teck one glass of champaigne?* Le Gascon fit un geste négatif, se leva de table avec humeur comme si on l'avait dérangé, et se dirigea vers la porte du *restaurat* pour sortir. C'est alors que Victor, emporté par la colère et perdant complétement la tête, s'élança sur Boudignac le poignard à la main et le lui enfonça dans le côté à deux reprises, en s'écriant : *Go damned Frenchman!* Boudignac tomba raide mort.

Vous le voyez, cher, on a toujours tort de refuser les politesses des créoles; je n'approuve pas la déplorable vivacité de Victor. Pauvre diable! il la payera cher! Ce *drolle* de Boudignac ne méritait que des coups de baleine comme un nègre. Si, au contraire, il avait été un homme bien élevé, un gentleman, enfin, Victor lui

aurait seulement donné une paire de soufflets, pour avoir le choix des armes !

— Hélas ! oui, vous frappez les gens, ne put s'empêcher de dire Roger, et vous avez encore le choix des armes ?

— Eh ! mais sans doute, c'est la loi, c'est l'usage du pays en matière de duel, c'est la sauvegarde de l'honneur créole, que nous sommes tous jaloux de conserver intact. Vous comprenez, cher, que personne ne peut mieux savoir que nous-mêmes quand nous nous trouvons insultés ; aussi, quand nous frappons quelqu'un, c'est qu'il nous a manqué gravement, n'est-il pas vrai ? En ce cas, nous avons trouvé à propos de nous réserver le choix des armes, pour avoir la plus grande chance possible de corriger l'homme qui a taché notre honneur ! Je comprends très-bien que le choix des armes vous soit indifférent à vous autres Français, vous suivez les modes jusque dans vos duels. Autrefois, du temps des marquis, vous vous battiez à l'épée ; à présent, c'est la mode en France de se battre au pistolet : affaire de goût, pas autre chose. Mais, saquedié ! les créoles, eux, se battent à pied ou à cheval, et à l'arme qu'ils préfèrent : au pistolet, à la carabine, au fusil de munition, au fusil à deux coups, à l'épée, au sabre, au bancal, au poignard et même à la hache ! Vous avez vu cela, cher ; et, Dieu me damne ! nul ne peut dire que les créoles soient des poltrons, la vie leur est à charge sans l'honneur et la considération !

— Je sais, dit Roger, que vous êtes très-braves ; mais, je vous en prie, finissez la relation de la catastrophe qui a conduit Victor Jager à l'échafaud ; vous ne sauriez croire à quel point cela m'intéresse.

— Ah ! oui, je m'en doute, à cause de sa sœur, n'est-ce pas ? Saquedié! elle est jolie ; savez-vous que j'ai eu *manière* envie de l'aimer ? Mais, Dieu me damne! je n'ai pas voulu aller sur vos brisées. Au reste, que voulez-vous que je vous dise de plus, cher? Victor a été le plus malheureux des hommes : figurez-vous qu'il se trouvait justement dans le *restaurat* où la scène s'est passée, un *constable* qui, vu le *flagrante delicto,* toucha Victor de son bâton, et le déclara son prisonnier au nom de la loi. Puis réclamant, au nom de cette même loi, l'assistance des citoyens présents pour lui prêter main-forte, il conduisit sur-le-champ son prisonnier chez le *recorder*.

L'affaire avait eu de nombreux témoins ; personne ne se présenta pour servir de caution à Victor (le *recorder* demandait dix mille piastres), notre ami fut conduit en prison ; une fois là, Victor était perdu. Les Français, qui sont nombreux à la Nouvelle-Orléans, ont jeté les hauts cris. Le consul de France s'est mêlé de l'affaire et a demandé que justice soit faite. Victor, enfin, a été jugé et condamné à être pendu. Le moment fatal est arrivé pour lui, et il est incompréhensible que sa famille n'ait pas cherché à le soustraire à la honte d'une exécution publique. Dieu me damne! en pareil cas, les parents d'un condamné ont toutes les facilités possibles de pénétrer dans son cachot et de lui procurer les moyens d'éviter au *shériff* la peine d'acomplir sa triste besogne. On ne pend à la Nouvelle-Orléans que les nègres et un peu les *Irishmen* (Irlandais), pour maintenir l'ordre et pour le bon exemple.

Après avoir vidé leur verre de champourao, le créole et Roger sortirent ensemble du *Petit-Goave* et se dirigèrent du côté de la rue de Conti, où demeurait le

Français. Comme ils étaient obligés de passer à peu de distance de l'endroit où l'on avait dressé l'échafaud sur lequel devait monter Victor Jager, ils crurent apercevoir dans la foule qui se trouvait devant eux un mouvement rétrograde semblant indiquer que la justice des hommes était déjà satisfaite, et que leur ami commun venait, suivant l'expression pittoresque anglaise : d'être lancé dans l'éternité.

Victor était mort en effet, mais les gens de couleur qui avaient espéré voir un blanc dégradé par la main du bourreau furent trompés dans leur attente : la mère de Victor, disait-on, lui avait apporté elle-même, dans sa prison, un pistolet, avec lequel il s'était brûlé la cervelle pour échapper à cette infamie.

— Dieu soit loué ! s'écria l'ami de Roger, Victor a su mourir ! Adieu, cher, je vous quitte pour aller prendre des renseignements plus détaillés, mais je suis convaincu que la nouvelle est vraie au fond ; la mine désappointée de toute cette négraille en est la preuve certaine.

Débarrassé enfin de son persécuteur, Roger rentra chez lui, où il attendit sans trop d'impatience l'arrivée de Cora. Il croyait comprendre à présent pourquoi sa chère Camillia était partie pour la France. Il ne pensait pas que la quarteronne pût lui dire autre chose que ce que venait de lui apprendre le créole, et cela suffisait en effet pour motiver le départ de madame Camillia Lambert.

Il était loin de se douter de la lutte que la fugitive avait eue à soutenir en son absence. Cette lutte était devenue sérieuse, comme nous l'avons vu, à dater du jour où les lettres de Roger furent soustraites à la poste par Lisimon. Sa mère et lui restèrent quinze jours

consécutifs à la geôle; mais les mauvais traitements ne purent avoir raison de ces deux esclaves. Leur maîtresse fut obligée de les reprendre dans un tel état d'affaiblissement physique, qu'ils ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes. Le gardien de la geôle fit dire à Camillia qu'il était convaincu qu'elle n'obtiendrait aucun aveu de son nègre, qu'elle n'avait pas autre chose à faire que de le laisser se rétablir et de le vendre aussitôt après, ainsi que sa mère.

Malgré le chagrin et le dépit qu'elle éprouvait d'être obligée de céder à l'entêtement de Lisimon et de s'avouer vaincue par ce misérable, la créole, épuisée moralement par tant de secousses répétées et surtout par la douleur que lui causa en dernier lieu la mort tragique de M. Florès, eût peut-être suivi le conseil que lui donnait le gardien de la geôle et vendu ses deux esclaves; mais Lisimon, épuisé physiquement, lui, avait dans le cœur et dans la tête la force et l'énergie nécessaires pour saisir la première occasion de ranimer la lutte : on aurait dit qu'il était dans l'attente de quelque événement, dont il profiterait pour assouvir la haine implacable dont il était tourmenté. Il fut servi à souhait, et ne put cacher sa joie, le jour où, lui présent, on vint annoncer à madame Lambert que son frère venait d'être arrêté et conduit en prison pour crime d'assassinat.

— *Merci!* dit le nègre à voix basse, mais de manière à être entendu de la créole; *merci, bon Dié aussi veut venger moé!*

Camillia tourna la tête, et les regards de la maîtresse et de l'esclave se rencontrèrent dans une pensée commune de mort. Cette fois, la créole eut assez de

puissance sur elle-même pour comprimer sa colère; le moment suprême était arrivé, il fallait vaincre le nègre ou être vaincue par lui : *To be, or not to be.*

A partir de ce jour, la porte fut fermée à tout le monde. Restée seule avec Cora et Mariquita, elle leur confia le terrible et véritable secret de ses chagrins; elle leur remit en même temps l'acte d'affranchissement qu'elle leur avait promis tant de fois, n'exigeant d'elles que leur parole de ne pas partir pour Matamoros avant un mois.

Si le lecteur ne se sent pas trop fatigué, nous le prierons de nous accompagner jusque chez Roger, où nous trouverons Cora, la quarteronne, qui nous donnera tous les renseignements nécessaires pour arriver au dénoûment de ce drame intime de la vie créole.

Vers la fin de la journée, Cora vint trouver Roger, ainsi qu'elle le lui avait promis; elle paraissait plus calme et lui tendit sa main, qu'il serra vivement entre les siennes.

— Monsieur Roger, lui dit-elle en s'asseyant, je vous apporte la lettre que Camillia m'a chargée de vous remettre, la voici; mais, avant de l'ouvrir, permettez-moi de vous dire quelques mots sur la fin déplorable de son frère Victor; je tiens à vous renseigner autant que possible sur la famille dans laquelle vous avez le dessein d'entrer.

Il y a trois jours, à cette heure, que madame de La Commanderie se rendit à la prison de la ville et pénétra dans la cellule de Victor, condamné à mort. Après être restés une heure ensemble, pendant laquelle ils ont dû beaucoup souffrir l'un et l'autre, la mère dit à son fils, quelques instants avant de le quitter:

« Tiens, mon enfant, voici le poignard de défunt ton père, pour remplacer celui dont tu as fait un si mauvais usage; sers t'en de manière à effacer la tache que tu as faite à l'honneur ne notre famille; sauve-nous à tous la honte de te voir monter sur l'échafaud! Nous te bénirons ta sœur et moi, et nous prierons Dieu de te pardonner dans le ciel. »

La mère donna alors un dernier baiser au fils qu'elle ne comptait plus revoir, et sortit de la prison d'un pas ferme, avec la conviction d'avoir rempli son devoir de mère.

Madame de La Commanderie, de retour chez elle, passa deux jours et deux nuits d'angoisses bien douloureuses, on le comprend, pour une mère qui s'attend d'un moment à l'autre à recevoir la nouvelle de la mort de son fils. Elle s'était si bien résignée à cette mort, elle la regardait comme tellement nécessaire, qu'elle n'admettait pas qu'il pût hésiter à se la donner. Hélas! madame de La Commanderie avait trop présumé de la résolution de Victor. Ce jeune homme, si brave et si brillant l'épée ou le poignard à la main entouré d'amis, n'avait pas trouvé un moment d'énergie dans la nuit de son cachot pour se glisser six pouces de lame entre les côtes : il avait eu peur ! Madame de La Commanderie, ne pouvant résister aux tourments qui l'agitaient, et ne voulant pas consentir à abandonner son fils au bourreau, eut le courage de retourner ce matin à la prison, une heure avant l'exécution, pour l'exhorter à la mort! « Mon cher enfant, lui a-t-elle dit, s'il y avait eu une seule chance de te sauver, je l'aurais tentée, crois-le bien. Hélas! mon pauvre ami, il n'y a plus rien à espérer, rien; il faut mourir, vois-tu : c'est

ta mère qui te l'affirme. Pardonne-moi de t'avoir remis le poignard de ton père; ce n'est plus l'arme avec laquelle on se tue de nos jours. Oui, j'ai eu tort : une balle de plomb ou du poison sont d'un aspect moins terrible, et valent mieux, sans aucun doute. Tiens, mon ami, voici un pistolet tout chargé, et voici un flacon, prend l'un et l'autre : une simple détente à presser, ou une seule goutte de cette liqueur à boire (cela ne fait pas souffrir), et tu seras sauvé de l'infamie; car je ne veux pas, moi, que mon enfant se débatte entre les mains du bourreau, dans les dernières convulsions de l'agonie, devant cette foule ignoble de curieux et de nègres, qui battrait des mains à son supplice. »

Le malheureux n'a pas compris le dévouement de cette noble femme; il s'est roulé à ses pieds, et, comme un lâche, il lui a demandé grâce en pleurant. Croyant, à ce moment, entendre un bruit de voix et de verrous derrière elle, cette mère, devenue folle, s'est précipitée sur son fils en s'écriant :

« Non, non pas de grâce! le shériff ne t'en ferait pas non plus, lui! L'entends-tu? voici qu'il vient te chercher. C'est ta vie qu'il me faut : je te l'ai donnée, misérable, j'ai bien le droit de te la reprendre pour te sauver l'honneur. »

A ces mots, madame de La Commanderie lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

— Cette femme est une Romaine des temps antiques, interrompit Roger, très-impressionné par le récit de Cora.

— C'est précisément ce que lui a dit ce matin le shériff, en s'inclinant respectueusement devant elle. Mais,

poursuivit la quarteronne, il n'y a rien là d'extraordinaire; toutes les mères sauveraient ainsi leur enfant du bourreau si on leur en laissait la faculté.

Maintenant, monsieur Roger, reprit encore Cora, vous pouvez lire la lettre que vous avez entre les mains; il est nécessaire que vous sachiez ce que vous a dit Camillia, pour que je vous en dise moi-même davantage.

Roger ouvrit la lettre de la créole et lut ce qui suit :

« Cher,

« Qu'ils sont longs les jours de l'absence, et combien vous avez dû souffrir, si vous avez souffert autant que moi! J'ai appris indirectement votre départ de Saint-Louis pour Galveston, et l'intention où vous étiez de vous y embarquer pour revenir à la Nouvelle-Orléans. J'y laisse pour vous cette lettre écrite à la hâte. Je pars, je quitte mon pays pour toujours; je vais cacher en France la honte et les malheurs arrivés à ma famille. M'y suivrez-vous, Roger? Je n'ose y croire. Vous pouvez me rendre la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes; mais, quel que soit le parti auquel vous vous arrêtiez, je ne me plaindrai pas; je me rappellerai de vous, ce sera encore du bonheur.

« Adieu, cher, adieu, Roger.

« CAMILLIA. »

— Je vous remercie, Cora, de m'avoir remis cette lettre; pauvre Camillia, comme elle a dû souffrir! Et pourtant il ne lui échappe aucune plainte contre son frère Victor, dont la fin malheureuse l'oblige à fuir bien loin de sa patrie.

— Monsieur Roger, interrompit Cora d'une voix grave, Camillia n'a pas le droit de se plaindre de personne; son frère est étranger à ses chagrins; si elle pleure aujourd'hui, c'est sur ses propres fautes. Elle n'aura jamais assez de larmes pour les effacer toutes.

— Vous êtes bien sévère pour Camillia, ma chère Cora, vous, ordinairement si bonne, si indulgente; expliquez-vous, de grâce!

— Vous serez plus sévère que moi tout à l'heure, Monsieur. Armez-vous de courage, car je vais tout vous dire; d'ailleurs, un jour plus tôt, un jour plus tard, la rumeur publique vous apprendrait ce que j'aurais voulu pouvoir vous cacher. Écoutez-moi donc : En vous quittant ce matin, je rentrai de suite à la maison. Deux constables y arrivèrent presque en même temps que moi, pour prendre des renseignements au sujet de l'enfant mulâtre dont les restes mutilés avaient été trouvés sur l'Esplanade et apportés par des nègres chez le recorder. Je répondis aux constables que Camillia étant absente, je me rendrais chez le recorder pour répondre à sa place; mais qu'auparavant il me fallait porter des secours d'urgence à un nègre et une vieille négresse restés dans la maison et paraissant très-malades, autant qu'il m'était permis d'en juger. Les constables ayant demandé à voir les deux esclaves dont je leur parlais, je les menai vers un petit caveau d'où sortaient des plaintes étouffées. La porte de ce caveau était solide et bien fermée; j'en avais vainement cherché la clef dans la matinée, il m'avait été impossible de mettre la main dessus. Les plaintes et les gémissements de ceux qui étaient en dedans ayant redoublé à notre approche, les deux constables n'hésitèrent pas à briser la porte

à coups de hache. Nous ne vîmes rien d'abord, tant il faisait noir dans l'endroit dont je vous parle. Nous fûmes obligés même de nous reculer de quelques pas, à cause de l'odeur fétide et cadavéreuse qui nous suffoqua en entrant dans ce bouge. Je courus à la maison chercher un fanal, dont la lumière éclaira le tableau le plus hideux qu'il soit possible d'imaginer. C'était quelque chose qui faisait à la fois horreur et pitié. Deux êtres vivants, dans lesquels j'eus bien de la peine à reconnaître Lisimon et sa vieille mère, étaient là, entièrement nus, couchés sur le sol rempli d'immondices, et enchaînés par le cou comme deux bêtes féroces. Leurs mains et leurs pieds étaient garrottés avec des cordes de *pître,* de façon à ce qu'ils ne pouvaient plus se servir de leurs membres pour leurs besoins naturels, et que, pressés par la faim, ils étaient obligés de plonger leurs têtes, comme des animaux, dans une espèce d'auge en bois où se trouvaient des aliments en putréfaction! Le corps de ces malheureux était couvert de plaies sanguignolentes, leurs jambes et leurs bras étaient remplis de grosses cloches, qui provenaient évidemment de brûlures faites au moyen de tisons de bois résineux, dont on rencontrait les restes à chaque pas.

— Quels horribles détails! s'écria Roger. C'est l'inquisition au moyen âge !

— Non, Monsieur, cela se passe de nos jours : je vous raconte ce que j'ai vu moi-même, il y a quelques heures. Mais laissez moi finir, car je souffre autant que vous. Les constables ramassèrent sous leurs pieds une baleine et une paire de tenailles, auxquelles adhéraient des lambeaux de chair et de sang coagulé. Ce qui ex-

pliquait comment Lisimon avait à la tête, et sa mère aux deux seins, plusieurs trous dans lesquels les vers s'étaient déjà mis.

— Assez, Cora, assez ! je ne pourrais en entendre davantage.

— Quel homme êtes-vous donc monsieur Roger ? Vous vouliez tout savoir ? Encore un peu de patience, j'arrive au dénoûment. Nous avons bien vite détaché ou coupé les liens qui retenaient ces deux martyrs, et nous leur avons prodigué les soins nécessaires pour les rappeler à la vie. Tout a été inutile, leurs forces étaient complétement épuisées ; leur agonie durait depuis trop longtemps, ils sont morts dans nos bras, sans avoir pu reprendre connaissance.

— Quelle honte pour un pays ! Qui donc a pu torturer ainsi deux créatures humaines ?

— Comment, vous ne l'avez pas encore deviné ? Ah ! monsieur Roger, je ne puis le croire. Dites que vous n'avez pas osé vous avouer à vous-même que c'est Camillia ! Oui, Camillia Lambert, votre fiancée, celle dont vous lisiez la lettre tout à l'heure.

— C'est impossible, Cora ! Quelle raison aurait-elle eu de se porter à de pareilles cruautés envers de pauvres esclaves ?

— Quelle raison, dites-vous ? Ah ! Camillia en avait une bien puissante : c'est sa seule excuse. La raison, Monsieur ? C'est qu'elle aussi avait besoin de sauver son honneur ! La raison ? c'est qu'elle était blanche, et qu'elle a donné le jour à un enfant mulâtre !

— Grand Dieu ! est-ce possible ?

— Oui, Monsieur, c'est possible ; et pour cacher sa faute, qui n'est malheureusement pas assez rare dans

ce pays, elle n'a pas reculé devant la mort de trois personnes : elle a tué la vieille mère de Lisimon et Lisimon lui-même, parce qu'il était le père de l'enfant qu'elle a abandonné sur la voie publique, la nuit dernière, en partant pour la France.

Malgré toutes les précautions prises par l'autorité pour étouffer, en pareil cas, ce genre de crimes, la population a appris, cette fois, les atrocités qui ont été commises. Les abolitionistes du nord ont adroitement profité de l'effervescence publique pour exciter les nègres et les matelots du port à la révolte. Des rassemblements se sont formés sur l'Esplanade, et dans ce moment le peuple se fait justice. A défaut de Camillia, à laquelle le peuple aurait sûrement appliqué la loi du lynch, s'il l'avait trouvée chez elle, il s'en est pris à sa propriété. Il a commencé par jeter par les fenêtres tout ce qui se trouvait dans la maison, puis il a enlevé la toiture, et continuera la démolition jusqu'à ce que le tout soit rasé au niveau du sol. Bien loin de s'opposer à cette exécution et de donner un autre aliment à la colère du peuple, on le laisse exercer sa rage impuissante contre le bois, le fer et les pierres. Des *policemen* nombreux ont entouré la maison; ils maintiennent les passants et les curieux à distance, afin de leur éviter d'être atteints par les débris que lancent de toutes parts les démolisseurs.

Voilà, monsieur Roger, le seul dommage qu'éprouvera Camillia; ce n'est rien, c'est une des petites nécessités de l'esclavage. Il y en a une plus grande, plus immorale, plus honteuse à dire : c'est que, ni à présent, ni plus tard, Camillia ne sera inquiétée pour le triple crime qu'elle a commis. Et, en prenant la fuite,

elle a évité aux juges la peine de voiler la face de *la loi*, afin qu'elle ne puisse voir s'échapper cette mère coupable.

— En effet, cela est bien honteux, dit douloureusement Roger.

— Et bien cruel aussi, interrompit Cora; la loi de son pays protége et efface si bien le genre de faute qu'elle a commise, qu'elle n'admet point qu'une *blanche* puisse donner le jour à un enfant de *couleur* : Camillia aurait donc pu laisser vivre son enfant.

— J'ai hâte de quitter ce pays où j'ai éprouvé, en si peu de temps, d'aussi cruelles émotions. Quand partez-vous, ma chère Cora ?

— Ce soir même, avec ma mère, sur une goëlette qui fait voile pour le Mexique. Et vous, monsieur Roger, vous partez pour la France, sans doute ?

— Dieu m'en préserve ! je partirai avec vous, Cora, si vous y consentez.

— Venez, Monsieur, venez ; nous tâcherons, ma mère et moi, de vous consoler de vos chagrins.

FIN DE L'AMOUR D'UN NÈGRE.

LA

PASSÉE DES CANARDS

Lorsque j'habitais Biloxi, je fréquentais la famille Rostalès, dans laquelle j'avais été fort bien accueilli à la Nouvelle-Orléans.

Le chef de cette famille était un homme de cinquante ans environ, vrai type d'énergie provençale, sur le visage duquel se lisaient toutes les passions qui avaient agité sa vie. Sa femme, née aussi en France, avait dû être fort jolie; mais, à cette époque, madame Rostalès avait dépassé la quarantaine; elle consacrait une partie de son temps à son mari, à ses enfants, et l'autre partie au soulagement des infortunes de ses compatriotes, dont elle a sauvé un grand nombre de la fièvre jaune, maladie qu'elle combattait par un traitement presque infaillible appliqué pas ses soins.

Madame Rostalès avait trois filles remarquablement belles, comme le sont presque toutes les femmes qui naissent à la Louisiane, et un fils de seize à dix-sept

ans qui montrait les plus malheureuses dispositions, et avait tous les défauts des jeunes gens créoles, sans avoir une seule de leurs qualités.

J'avais dîné un jour chez les Rostalès. Toute la famille se trouvait réunie en dehors de l'habitation, sous un énorme chêne vert, dont le feuillage épais pouvait facilement abriter cinquante personnes des rayons ardents d'un soleil de feu.

Une demi-douzaine de hamacs mexicains, suspendus çà et là aux branches vigoureuses de l'arbre, se balançaient dans l'espace. Une demi-douzaine de chaises *berceuses*, dont les pieds sont fixés sur des tringles cintrées, oscillaient sur le sol. Chacun avait choisi, selon sa paresse ou sa fantaisie, la manière la plus commode et la plus agréable de prendre d'excellent café, et de fumer le cigare ou la cigarette de pur tabac de la Havane. Au milieu de cette atmosphère de senteurs vénéneuses, des négrillons et négrillonnes, la main droite armée d'une branche de latanier, chassaient les maringouins, et produisaient au-dessus de nos têtes un courant d'air factice bien nécessaire, car la chaleur était accablante.

La sieste créole vous plonge dans un doux engourdissement, qui vous ôte jusqu'à l'usage de la parole. La conversation deviendrait, du reste, une nouvelle fatigue, dans cet état général de torpeur et de transpiration. Mais si le balancement d'un hamac produit l'anéantissement du corps, il fait naviguer l'imagination à travers un brouillard tout rempli de rêveries délicieuses, d'espérances insensées et de félicités sans nom. C'est l'extase des Orientaux, plus le mouvement qui vous aide à mieux parcourir le pays des chimères.

Je n'ai pas la moindre idée des plaisirs qui m'attendent en paradis; pourtant, si j'étais certain d'y jouir de la béatitude du *far-niente* créole, je demanderais à mourir de suite.

Je fus désagréablement tiré de tous les bonheurs que je me créais ce jour-là, par les rugissements du lion provençal.

— Caroline, disait M. Rostalès à sa femme, tu ne sauras jamais te faire obéir par tes nègres; quelle race, Dieu vivant! quelle race maudite!

— Que veux-tu, mon ami, ils prétendent que nous allons avoir un ouragan; ils ont peur, et nul d'entre eux n'ose aller porter des provisions au sauvage de la Pointe-aux-Joncs.

— Attends, attends un peu, je saurai bien les faire aller, moi, et malgré l'ouragan encore.

Tout en parlant, M. Rostalès regardait l'horizon avec l'attention d'un homme habitué à observer les signes précurseurs de ce phénomène terrible, qui vient bouleverser périodiquement les pays situés sous certaines latitudes.

— Oui, dit-il après quelques instants, oui, il y aura un ouragan; voici bien un mauvais nuage rouge à l'horizon, un cercle bleuâtre autour du soleil, et puis la mer est calme en apparence, mais elle est noirâtre, et son écume épaisse flotte par paquets sur la lame. Oui, décidément il y aura un ouragan; seulement cela ne sera pas pour aujourd'hui, mais pour demain sans doute; dans tous les cas, comme le mauvais temps peut durer plusieurs jours, je ne veux pas que Laputcha (Lapoutcha), notre vacher de la Pointe-aux-Joncs, coure le risque de mourir de faim; je veux qu'on lui

porte des provisions aujourd'hui, à l'instant même.

M. Rostalès prit dans sa poche un sifflet d'argent, dont il tira trois fois un bruit aigu. Aussitôt les nègres et les négresses accoururent de tous les côtés et vinrent se ranger autour du maître. Celui-ci, dont les yeux lançaient des éclairs, s'avança d'un pas ferme au milieu de ses esclaves :

— Écoutez-moi, mauvaise négraille, leur dit-il ; vous allez mettre la grande pirogue à la mer, et l'équiper prête à partir ; vous porterez à bord un demi-baril de biscuit, un demi-baril de bœuf salé et un gallon de wiskey.

Puis, regardant l'heure qu'il était à sa montre. il ajouta :

— Si, dans dix minutes, la pirogue n'est pas *parée*, prête à partir, *j'étriperai* l'un de vous ; entendez-vous cela, mauvaise négraille ? allez !

Et d'un geste significatif, il ouvrit son long couteau catalan. Les nègres partirent alors comme un troupeau de moutons effrayés pour exécuter les ordres du maître. Cette scène d'autorité absolue m'inspira un véritable dégoût. Je dois convenir, après tout, que c'est la seule manière de gouverner les brutes ou les énervés, l'enfance ou la décrépitude.

Quelques instants après, M. Rostalès, son fils et moi, étions arrêtés sur la plage de Biloxi à regarder les nègres charger une jolie pirogue, longue de dix pieds. profonde d'un pied et large d'un pied et demi, svelte, légère, ou plutôt, *volage*, comme on dit dans le pays, pour résumer par un seul mot le principal défaut de ces embarcations perfides. Leur construction, cependant, s'est beaucoup améliorée, si on la compare à celle des modèles primitifs donnés par les sauvages.

C'est bien encore le tronc d'arbre creusé, mais le travail est fait plus régulièrement et d'après les règles de l'art nautique. L'intérieur de la pirogue est consolidé par des membrures en chêne; l'avant en est gracieusement évidé et aminci, de façon à couper facilement la vague; la carène, au lieu d'être à peu près plate, est munie d'une fausse quille qui lui donne plus de solidité sur l'eau, et permet de gouverner à tous les vents sa voile triangulaire et son joli foc, qu'on prendrait de loin pour l'aile blanche d'un goëland. Malgré ces perfectionnements, ces embarcations, je le répète, sont très-dangereuses; et pour monter en pirogue, il faut d'abord être pieds nus, être un peu danseur de corde, un peu équilibriste, et savoir nager.

— Franck, dit M. Rostalès, es-tu prêt à partir?

— Oui, mon maître.

— En ce cas, embarque *en double*, et prends avec toi un autre nègre; le vent est bon, vous serez à la Pointe-aux-Joncs dans une demi-heure, vous y coucherez et ne reviendrez que demain matin.

— Oui, mon maître.

— Mon père, dit le jeune Rostalès, j'irai, si vous le voulez, à la Pointe-aux-Joncs avec Franck? Laputcha m'a fait dire qu'il y avait déjà beaucoup de canards d'arrivés, et je ferai demain la *passée* avant de revenir à l'habitation.

— Et moi, dis-je au jeune homme, je serai aussi du voyage, si vous le permettez?

— Certainement, Monsieur, nous nous amuserons beaucoup, j'en suis convaincu. Allons, vite, vite, les fusils et les munitions, et partons de suite pour arriver là-bas avant la nuit.

Le vieux Rostalès nous souhaita un heureux voyage, nous recommanda de ne pas nous attarder dans la matinée du lendemain, et d'être de retour à l'habitation pour déjeuner.

Bientôt après la pirogue se pencha coquettement sous le souffle d'une bonne brise, et s'élança légère dans la direction de la Pointe-aux-Joncs, distance de six milles environ de Biloxi.

Franck, assis à l'arrière, gouvernait l'embarcation. Louis Rostalès, assis au pied du mât, fumait sans mot dire son vingtième cigare; et moi, à moitié couché à l'avant, le coude appuyé sur le bordage, et tournant le dos au point vers lequel nous nous dirigions, je considérais le pays admirable que nous venions de quitter. Quelques secousses inattendues, quelques zigzags inutiles de l'embarcation, me dérangèrent un peu de ma contemplation. Je m'aperçus que le nègre faisait des *embardées*. Franck, sous l'influence de quelques coups de tafia, s'endormait au balancement régulier de la pirogue, et ne la dirigeait plus que machinalement et par habitude. Or donc, me dis-je, comme la manœuvre d'une pirogue est très-délicate, si délicate, qu'on tient l'*écoute* de la voile à la main pour pouvoir la *larguer* au moindre danger; comme il n'y a pas de gouvernail, mais qu'on gouverne à la pagaie, et qu'un faux coup de pagaie peut nous faire couler à pic, attendu que nous sommes chargés à deux pouces du bord, il est évident pour moi que ce nègre plein de tafia ne peut nous conduire; qu'il va être la cause de quelque malheur, dont le moindre sera de nous forcer à regagner la côte de Biloxi à la nage. Vis-à-vis de cette conclusion logique, je touchai l'épaule du jeune Rostalès et lui fis signe de

regarder son nègre. Le créole prit aussitôt une grande calebasse qui se trouvait à bord, l'emplit d'eau de mer et jeta le tout au visage de Franck. Celui-ci, réveillé en sursaut, perdit l'équilibre et tomba à la mer, en *larguant* l'écoute d'un côté et la pagaie de l'autre. La position était critique; je me précipitai sur la voile abandonnée qui claquait au vent, et je la serrai contre le mât; j'engageai en même temps Rostalès à se saisir d'une pagaie de rechange, et à virer de bord pour aller repêcher le nègre qui nageait vigoureusement vers nous. Rostalès n'était pas si pressé, lui; sa folle colère créole s'exhalait en injures grossières contre Franck, qu'il voulait contraindre à rapporter la pagaie tombée à la mer, avant de lui permettre de remonter à bord.

— T'en prie, mon maître, laissé moè vini, requin là va couper mon jambe; requin là va manger moè.

— Tant mieux, *charogne* de nègre. Va chercher la pagaie, brigand, ou je te tue comme un chien!

Et Rostalès avait armé son fusil et tenait le nègre en joue. Il observait en cela la tradition du vieux Rostalès, qui exige que la menace accompagne toujours l'injure.

Franck se décida enfin à aller chercher la pagaie, craignant moins le requin qui n'existait pas, heureusement, que les suites de la fureur de son maître. Quand il eut les deux mains appuyées sur la pirogue pour remonter à bord, Louis Rostalès lui appliqua brutalement un coup de pagaie sur la tête; Franck, qui l'avait très-dure, y fit à peine attention, et s'élançant à l'aide de ses poignets nerveux, il se trouva assis à sa place à l'arrière, sans que son corps ait seulement touché la pirogue.

La voile fut bientôt déployée; et le nègre, ruisselant

d'eau, mais bien éveillé cette fois, mit de nouveau le cap sur la Pointe-aux-Joncs.

Quelques minutes après, le maître et l'esclave, oublieux l'un de l'autre, paraissaient les meilleurs amis du monde.

Quant à moi, je regrettais vivement de m'être embarqué dans cette maudite galère; cet échantillon du plaisir que Rostalès m'avait promis dans ce voyage, ne me satisfaisait que médiocrement; peut-être aussi étais-je encore trop encroûté de préjugés européens, pour admettre qu'un homme pût en frapper un autre avec sauvagerie, sans que celui-ci songeât même à s'en venger.

Je détournai la vue de ces deux créatures de Dieu, aussi brutes l'une que l'autre, et je la reportai sur la belle nature de ces climats privilégiés, qui n'a point encore eu cependant le pouvoir d'améliorer les hommes et d'adoucir leurs mœurs. C'est un triste spectacle de voir au sud des États-Unis, dans la grande république du XIXe siècle, des esclaves enchaînés comme des bêtes, des lâches et des bourreaux!

O Biloxi! toi dont j'ai gardé de si charmants souvenirs, devais-tu m'en rappeler toute la vie d'aussi désenchanteurs? Il faut pourtant que je parle un peu de toi, quand cela serait seulement pour prouver qu'on ne devrait pas être méchant sous ton beau ciel.

Biloxi, où Bienville et ses compagnons ont campé il y a plus de cent cinquante ans, conserve encore les traces du *camp des Français!*

Le peu de profondeur de la mer en cet endroit, et la rude guerre qu'ils avaient à soutenir contre les Indiens Séminoles, ont sans doute empêché les conquérants de la Louisiane de fonder à Biloxi un établissement du-

rable à cette époque. Mais, depuis lors, les Louisianais sont venus remuer la terre arrosée du sang de leurs pères, et de somptueuses villas, de rustiques log-houses se sont cachées à l'abri des vents sous les ombrages de ces forêts mystérieuses, dont les échos ont retenti autrefois des décharges de la mousqueterie française, et du redoutable cri de guerre des Peaux-Rouges; peuplades indomptables et guerrières marquées du doigt de Dieu, qui ont préféré l'extermination à la civilisation!

La difficulté d'aborder près de la côte a disparu aujourd'hui. Deux warfs, ou ponts sur pilotis, ont été construits et avancés à plus de 200 mètres dans la mer, de façon à donner aux steam-boats toutes les facilités possibles de débarquement et d'embarquement.

Biloxi est bâtie sur une presqu'île qui s'étend de l'ouest à l'est. A partir du premier warf jusqu'à sa pointe extrême, le rivage offre à l'œil, pendant l'espace d'une lieue, cette particularité assez étrange, de trois lignes parallèles d'un aspect différent. D'abord, sur le point le plus élevé de la côte, qui est très-basse du reste, la première ligne se compose d'un fouillis d'arbres et de maisons; puis, à partir de cette première ligne, le talus en pente douce qui descend à la mer est recouvert d'un sable blanc dont les yeux sont éblouis, et qui rappelle assez bien les longues pièces de toile étendues sur les prés de la Normandie. Puis enfin dans la mer même, et faisant face à chaque habitation, se trouve une rangée de cabanes à bains, couvertes en feuillages, contre lesquelles viennent s'étendre mollement les eaux vertes et transparentes du golfe du Mexique. Bien loin à l'horizon, et comme un bouquet

de roseaux au milieu d'un grand étang, on distingue l'île aux Vaisseaux, l'ancien refuge des boucaniers et des flibustiers, qui ont infesté ces parages. D'après l'opinion générale, l'île aux Vaisseaux contiendrait de riches trésors, enfouis dans son sein par les écumeurs de mer. Un accident de voyage, comme un boulet de canon, une corde de chanvre, ou même une querelle entre amis à coups de poignard, a probablement empêché ces honnêtes industriels de venir déterrer leurs richesses et d'aller en jouir en Europe. Depuis lors, des gens avides, guidés par des renseignements plus ou moins exacts, ont fouillé le sol de l'île dans toutes les directions, sans y rien découvrir. Un jour, quelque laboureur verra jaillir cet or sous le soc de sa charrue; mais, comme l'or sera probablement démonétisé à cette époque, notre homme ne saura qu'en faire, peut-être même hésitera-t-il à s'en servir pour ferrer ses chevaux et clouter ses souliers.

Revenons à la description du charmant pays de Biloxi, cette Baïes des Romains du Nouveau-Monde; Biloxi pour laquelle la nature a tout fait, et qui, jusqu'à présent, ne doit rien à la main des hommes. La mer a traité ce pays en enfant gâté; la mer, cette ouvrière infatigable, qui travaille jour et nuit; la mer, cette grande artiste, qui a horreur des angles et des aspérités, qui aime au contraire les formes arrondies et les courbes gracieuses, a si bien rongé, miné et contourné la côte de Biloxi pendant des siècles, qu'elle a fini par arriver à l'autre versant au pied duquel elle a creusé, au milieu des bois, une baie magnifique de quatre lieues de tour, dont elle a semé le fond solide d'un sable blanc si fin et si doux qu'on croirait marcher sur du velours;

un rideau d'arbres précieux des Florides, à fleurs odorantes, auxquels s'enlace le jasmin à fleur de pourpre, entoure les eaux paisibles de cette baie et l'abrite de tous les vents.

Le rivage est fréquenté par les échassiers pêcheurs, groupés ou alignés dans l'eau jusqu'à mi-jambe et guettant gravement leur proie pendant des heures entières. Jamais les groupes d'espèces différentes ne se mêlent entre eux ou n'empiètent sur la pêcherie des voisins, bien plus consciencieux en cela que les hommes, qui confondent si facilement la propriété d'autrui avec la leur.

Ici, ce sont les hérons au plumage ardoisé; là, les flamants couleur de feu; plus loin les aigrettes à la robe de blancheur éclatante, plus loin encore les spatules rose vif, puis des compagnies innombrables de corbijoux, de bécasses et de bécassines de mer; et puis, enfin, dans quelque lieu écarté, l'ibis solitaire, sentinelle avancée de toutes ces troupes d'aspects divers et de couleurs différentes, qui paraissent attendre la revue du général en chef.

L'air offre aussi un curieux spectacle, plus animé peut-être, à cause du vol incessant des mauves, des mouettes, des goélands, qui planent dans l'espace et s'abattent sur les eaux, et par les évolutions des pélicans gris, oiseaux énormes qui se précipitent avec une telle rapidité sur les bancs de *meuilles*, qu'on les prendrait pour des quartiers de roc tombant du ciel. Pauvres meuilles! quelle destinée est la vôtre! vous venez vous engouffrer dans cette baie tranquille avec l'espoir d'y trouver enfin le repos : vain espoir, vain calcul, précaution inutile; vos ennemis les plus acharnés,

le *grand-écailles* et le poisson rouge vous y poursuivent, et des milliers d'oiseaux aussi voraces qu'eux vous y attendent. Pauvres meuilles ! mangées par les poissons, mangés par les oiseaux ou mangés par les hommes ! le résultat, pour vous, sera toujours le même. Pauvres meuilles ! quelle triste destinée est la vôtre !

Après cela, il s'agit de savoir si celle des autres individus de la création est beaucoup meilleure : *That is the question.*

Si nous nous sommes bien expliqué, le lecteur a pu se faire une idée à peu près exacte de la délicieuse position de Biloxi : regardant au sud le golfe du Mexique, adossé au nord à la grande baie dont nous venons de parler, ayant à l'est Pascagoula, Pensacola et la Mobile, puis à l'ouest la passe Christian, le lac Pontchartrain et la Nouvelle-Orléans.

Aujourd'hui, grâce à ses moyens faciles de communication, à son climat à peu près salubre, à toutes les beautés qui l'entourent et dont l'art et la spéculation sauront tirer parti, Biloxi deviendra pour les Louisianais un séjour de loisirs, de repos et de plaisirs tranquilles.

Soir et matin, les familles qui habitent le pays descendent au rivage, tout le monde s'asseoit ou se couche sur le sâble pour causer plus à l'aise et respirer les brises de la mer. Les esclaves sont là, ouvrant les huîtres fraîches et savoureuses parquées devant chaque habitation, et puis l'heure du bain arrive : hommes, femmes et enfants se plongent à l'envi dans la mer pour lui demander la santé, la force et la vie : la vie, cette chose si bonne et si douce quand elle est exempte des chagrins de l'âge mûr et des infirmités de la vieillesse.

Pendant que j'admirais le magnifique panorama que

je viens d'essayer de décrire, la pirogue filait toujours et dévorait si bien l'espace, que je ne me doutai de notre arrivée à la Pointe-aux-Joncs qu'au moment même où nous touchâmes la terre. Je me retournai alors, et ne vis rien qu'une plage aride, parsemée de petites dunes de cet éternel sable blanc dont les yeux se fatiguent à la longue et dont le réverbération est une cause d'ophthalmie pour certaines vues faibles. Je ne voyais pas un arbre, pas un roseau, pas un jonc, pas un brin d'herbe, pas la moindre végétation enfin, sur cette Pointe-aux-Joncs tant vantée, où les Rostalès avaient un troupeau de plus de trois cents têtes de bétail. J'aurais pu croire même que ces lieux étaient inhabités, si, sur l'une des petites dunes dont je viens de parler, je n'avais aperçu la silhouette d'une espèce de mendiant déguenillé qui, le fusil sur l'épaule, s'avançait vers nous d'un pas grave. C'était Laputcha! le vacher sauvage des Rostalès, celui pour lequel nous avions fait ce voyage, que je regrettais déjà d'avoir trop légèrement entrepris. Laputcha me désillusionnait comme tout le reste; j'avais espéré voir un sauvage, ou presque un vrai sauvage Séminole en costume national, et je n'avais sous les yeux qu'un être dégénéré de cette vaillante nation. Laputcha avait les jambes entortillées jusqu'aux genoux de lambeaux de peaux de bœuf, fixés au moyen de lanières de cuir desséché au soleil. Ses reins étaient enveloppés d'une large ceinture de grosse cotonnade bleue, le reste de son corps paraissait entièrement nu, lorsque s'entr'ouvrait le sale *capot* de nègre, en laine blanche grossière, dont il était affublé. Cet homme avait les pieds également nus, et leurs semelles naturelles toutes crevassées avaient acquis la dureté de la corne

d'un pied fourchu. La tête de Laputcha était fournie d'une abondante chevelure noire dont les mèches longues, roides et horizontales, paraissaient devoir être aussi dangereuses au toucher que les piquants d'un porc-épic. Son front était entièrement caché par cette épaisse teignasse; mais, au travers de ce fouillis, les yeux du sauvage brillaient parfois comme brillent les yeux d'un serpent dans un buisson d'épines sèches.

Laputcha fit entendre des sons gutturaux auxquels je ne compris rien d'abord; c'était comme un bruit de râpe, et en effet, en y prêtant plus d'attention, je finis par découvrir qu'il râpait péniblement des mots français :

— *Vieux Rostalès bon, petit Rostalès bon.*

Le rusé remerclait ces messieurs des provisions qu'ils lui envoyaient.

— *Franck, diable noir, mauvais!*

Parbleu! je le crois bien, les sauvages ne peuvent souffrir les nègres. Puis, nous montrant dans l'ouest et d'un geste énergique le soleil sans rayons, qui descendait tout sanglant dans la mer :

— *Mauvais! mauvais! Ouragan! ouragan!*

Et comme s'il eût voulu nous prouver qu'il y avait moyen de s'étourdir sur le danger qui nous menaçait, il désigna du geste la grosse bouteille recouverte en osier qui était dans la pirogue, en disant :

— *Wiskey bon, bon pour Laputcha!*

Oui, sans doute, le wiskey est bon, puisque tous les sauvages aiment l'eau-de-feu! Le vacher excentrique des Rostalès entrelardait son intéressante conversation d'une pantomime expressive, de mots anglais et espagnols que je comprenais très-peu, et de beaucoup de mots

sauvages auxquels je ne comprenais rien du tout. Mais le jeune Rostalès, qui le connaissait depuis longtemps, comprenait très-bien ce que disait le serviteur de son père.

Le créole m'expliqua que Laputcha regrettait de nous voir arrivés à la Pointe-aux-Joncs à cause du coup de temps qu'il prévoyait avant vingt-quatre heures; il nous eût même conseillé de retourner à Biloxi, si la soirée n'avait pas été aussi avancée. Trouvant, en outre, que nous étions mal débarqués, Laputcha nous engageait à suivre à pied le rivage, tandis que lui conduirait à son log-house notre embarcation, dans laquelle il sauta avec la légèreté d'un singe. Puis ayant déposé son fusil et pris en main une pagaie, il pagaya debout dans la pirogue, et la lança avec une telle rapidité qu'un cheval au grand trot aurait eu peine à la suivre. Pour nous, qui marchions le long du rivage, c'était une chose étrange et presque fantastique de voir cet homme glisser debout sur la mer, dans l'ombre rouge du crépuscule.

Notre marche dans le sable était assez pénible; aussi fûmes-nous plus d'un grand quart d'heure avant d'atteindre le log-house de Laputcha, construit dans un pli de terrain, à cent mètres à peu près de la mer, et ombragé par des chênes verts rabougris, qui me prouvaient au moins que toute végétation n'était pas morte sur ce coin de terre.

Le vacher, arrivé chez lui bien avant nous, s'était occupé de faire un grand feu de troncs d'arbres, de pièces de bois, de barriques, de débris de navires et d'épaves de toutes sortes que la mer rejette chaque jour sur la plage de la Pointe-aux-Joncs. Devant ce feu, on

voyait une chaudière en travail, tout près de laquelle le sauvage s'était assis par terre, le menton appuyé sur les genoux et regardant gravement ce feu, qui aurait pu rôtir un bœuf à dix pas.

Autour de cet incendie, le bétail des Rostalès formait un vaste cercle, au milieu duquel il nous fallut passer avec précaution, afin d'éviter d'être encornés par ces animaux.

Laputcha se leva à notre arrivée, et nous engagea, Rostalès et moi, à nous asseoir sur de mauvaises nattes qu'il avait disposées à cet effet. Il fit au nègre, resté debout, un geste impérieux, et lui dit quelques mots dont j'eus l'explication qu'en j'entendis Rostalès ordonner à Franck d'aller chercher les objets que nous avions laissés dans la pirogue. Il me fut démontré que le sauvage ne voulait faire aucun acte de domesticité, et que le nègre, au contraire, devait même lui obéir comme à un blanc. Ce Séminole, vaincu par les armes américaines, ce vacher des Rostalès, se considérait, malgré tout, comme étant bien supérieur au nègre, puisqu'il avait encore la dignité et la fierté de l'homme libre.

Lorsque le nègre eut porté les provisions dans le log-house, nous descendîmes tous les quatre vers la mer, et nous halâmes la pirogue à terre, de manière à ce qu'elle n'eût rien à craindre de la marée montante.

Franck apporta ensuite et posa par terre devant le feu une grande écuelle en bois de *cypre*, quelques assiettes de faïence ébréchées, des fourchettes américaines à deux dents, en fer, des mocques en fer-blanc et des calebasses en guise de verres. Le sauvage, trouvant la table suffisamment mise, nous offrit de partager son repas du soir; nous le priâmes de nous excuser de ne

pouvoir accepter son aimable invitation, prétextant qu'ayant dîné fort tard, nous n'avions pas la moindre faim. Notre refus parut le contrarier; mais Rostalès l'ayant assuré que nous prendrions avec plaisir une tasse de thé de citronnelle, nous vîmes la sérénité reparaître sur le visage de notre hôte.

Laputcha, se décidant à souper seul, vida dans l'écuelle en bois le contenu de sa chaudière, que le nègre fut chargé de fourbir de suite et d'emplir d'eau douce pour faire le thé en question.

Aussitôt que la vapeur qui tournoyait au-dessus de l'écuelle se fût dissipée, je me félicitai intérieurement d'avoir refusé de manger le souper du sauvage. La vue seule du mets dont il voulait nous régaler m'avait rassasié. C'était un mélange de viandes inconnues, de riz ou de farine de maïs, le tout formant une espèce de mortier, gâché serré, fort peu appétissant. Notre ami, qui n'en disait pas autant sans doute, fouilla délicatement dans son écuelle avec les quatre doigts et le pouce, et prit une certaine quantité de cette pâtée dont il roula dans ses mains sales une boulette de moyenne grosseur, qu'il avala avec une grimace de satisfaction. Après avoir ainsi préparé et escamoté une vingtaine de quenelles semblables et bu une pleine calebasse d'eau pure, Laputcha parut avoir parfaitement dîné, et donna les restes de son repas à Franck, qui en fit son profit sans scrupule.

Il ne s'agissait plus que de préparer le thé de citronnelle; notre hôte alla chercher dans son log-house quelques branches d'un arbuste dont il secoua les feuilles desséchées dans l'eau en ébullition, puis il sucra le tout avec du sucre brut, et quelques minutes

après, chacun puisa avec sa calebasse une eau parfumée et acidulée, dont le goût est si agréable que je suis persuadé que bien des gens feraient usage de thé de citronnelle, s'il en était importé en Europe.

La nuit était close depuis longtemps, et Rostalès, renonçant à fumer, avait demandé à son nègre les manteaux et les couvertures qui devaient nous servir pour passer la nuit auprès du feu.

Le sauvage fumait un *cachambaud* ou pipe de nègre; mais les préparatifs que nous faisions semblaient l'inquiéter; ses yeux se fixaient de temps à autre sur Rostalès ou sur le nègre; on voyait qu'il hésitait à leur communiquer la pensée qui le préoccupait. Quand il vit pourtant que nous songions sérieusement à nous étendre pour dormir, Laputcha n'y tint plus, et, rompant son silence obstiné, il dit à Franck, toujours avec le ton du commandement :

— *Wiskey pour Laputcha?*

— Non, lui répondit Rostalès, pas de wiskey pour Laputcha, parce que Laputcha se griserait comme un sauvage qu'il est, et que nous ne pourrions aller demain sans lui à la passée des canards.

— *Laputcha en veut un peu.*

— Allons, on va t'en donner un peu; mais arrange-toi pour en faire assez, car tu n'en auras pas davantage aujourd'hui. Tu boiras le reste demain, quand nous serons partis.

— *Oui, tout, tout demain. Petit Rostalès bon.*

Rostalès revint du log-house avec une calebasse pleine de wiskey, la valeur d'un litre à peu près. A la vue de sa liqueur favorite, Laputcha se leva joyeux, prit la calebasse des mains de Rostalès et la déposa à terre

à quelques pas de nous; puis, ôtant son capot et relevant ses longs cheveux, qu'il noua sur le sommet de sa tête, il nous montra tout à fait son visage et ses yeux ardents, qui ne quittèrent plus la calebasse pleine d'eau-de-feu; il tournait autour lentement en chantonnant, tout son corps tremblait comme celui d'un épileptique ; c'était le mouvement nerveux et involontaire de la bête qui résiste à son instinct féroce, ou qui retarde l'instant de se jeter sur sa proie. Son chant monotone était entrecoupé de temps en temps par un cri perçant qui n'avait plus rien d'humain ; puis le chanteur s'anima par degrés; sa marche, plus rapide et plus cadencée, devint à la fois un chant bizarre et une danse énergique. Je n'avais plus devant moi le vacher des Rostalès, mais bien un sauvage Séminole dont la voix rauque et sinistre ne laissait pas que de m'inspirer quelque inquiétude. Quand la lune parut à l'horizon et nous montra son large disque couleur de cuivre rouge, Laputcha se démena comme un possédé, sa voix devint terrible, et son geste menaçait à chaque instant le nègre, qui s'était blotti derrière nous comme un animal craintif. Laputcha, arrivé à la fin de son chant étrange et au paroxysme de la folie, qu'il avait lui-même excitée, se jeta d'un bond de tigre sur la calebasse pleine de wiskey et l'avala d'un seul trait. Son corps, ruisselant de sueur, s'affaissa sur le sol comme s'il avait été foudroyé.

— C'est bien, dit Rostalès, nous en voilà débarrassés pour jusqu'à demain matin. Franck, va donc lui jeter son capot sur le corps, à cette brute, et puis tu mettras du bois au feu, car la rosée des nuits est dangereuse à cette époque de l'année.

Franck exécuta ces ordres, mais il y allait comme un chien qu'on fouette.

— Pourquoi donc, dis-je à Rostalès, Franck a-t-il l'air de craindre et de détester autant le sauvage?

— Ah! dame, voyez-vous, c'est que Laputcha ne lui annonce pas tous les jours de bonnes nouvelles. Tout à l'heure, par exemple, il lui prédisait sa fin prochaine, car il a terminé son chant à peu près ainsi : « Franck, le diable va mourir, Franck, regarde bien la lune. Franck, regarde-la, car tu la vois pour la dernière fois! » Vous conviendrez que ces choses-là ne sont pas très-agréables à entendre, même pour un nègre.

— Non, certainement; j'espère au moins qu'il n'a pas l'intention d'attenter à la vie de Franck?

— Oh! non, mais il prétend que le Grand-Esprit lui a révélé que Franck mourrait dans l'ouragan de demain. En attendant sa mort, mon nègre ronfle comme un veau marin; tâchons de dormir aussi pour faire la passée de grand matin et retourner à Biloxi de bonne heure.

Je ne demandais pas mieux que de suivre le conseil de Rostalès, mais j'eus beau me couvrir la tête de mon manteau pour ne pas voir la clarté du feu et la face sinistre de cette lune sanglante; j'eus beau m'enfoncer les mains dans les oreilles pour ne pas entendre le ressac de la mer et les pétillements des bois goudronnés qui brûlaient à côté de moi, il me fut impossible de m'endormir tout de suite; j'étais d'ailleurs sous l'impression de la scène étrange qui venait d'avoir lieu, et ce ne fut que longtemps après que mes yeux se fermèrent pour tout de bon.

Lorsque Rostalès m'éveilla pour partir, tout le monde

était déjà debout ou plutôt assis devant le feu qui brûlait toujours; il faisait nuit encore, mais la rouge clarté qu'on apercevait à l'orient indiquait que le jour paraîtrait bientôt.

Les bestiaux que nous avions autour de nous s'en allaient un à un et se dirigeaient en beuglant vers leurs pâturages ordinaires. Laputcha veillait à leur départ et paraissait tout à fait remis de ses fatigues; il nous offrit ensuite le thé de citronnelle, qu'on but pour se réchauffer et comme préservatif contre le brouillard qui s'élevait des marais environnants. Chacun ayant pris son fusil, sa corne à poudre et rempli ses poches de plomb (là-bas on ne charge qu'à la main et au juger), on quitta le campement avec les derniers animaux.

Après avoir marché quelques minutes seulement en descendant un terrain en pente douce, Laputcha nous fit arrêter à dix mètres d'un obstacle, que je pris pour un grand mur noir. Franck fut posté dans cet endroit, et nous continuâmes, Rostalès, Laputcha et moi, de longer ce mur en silence, sans nous en approcher davantage. Arrivés à une portée de fusil du nègre, on fit halte de nouveau, et Rostalès m'ayant dit que nous nous trouvions vis-à-vis des marais et des *prairies tremblantes*, me recommanda de ne pas bouger de la place où j'étais, prétendant que j'aurais assez à faire de tirer sur les canards qui passeraient à ma portée. Il m'engagea en outre, si j'en tuais quelques-uns, à ne point aller les ramasser, parce que, ne connaissant pas le marais, je pourrais tomber dans quelque mauvais pas. Je lui promis d'avoir égard à ses recommandations, dont je connus plus tard toute l'importance, et je le laissai s'éloigner avec Laputcha.

Le jour se faisant de plus en plus, je commençais à distinguer que ce que j'avais pris pour un mur était tout simplement de grands roseaux qui se courbaient sous le souffle de la brise matinale.

J'entendais sortir des profondeurs de ce marais les beuglements des bestiaux des Rostalès, auxquels venaient se mêler les rugissements formidables des caïmans et mille autres bruits dont je ne me rendais pas compte, tant ils étaient étrangers à mes oreilles européennes.

Je me sentais assez mal à mon aise; mon cœur battait très-vite, un certain frisson me parcourait de la tête aux pieds. Enfin j'éprouvais, je dois l'avouer, cette sensation désagréable qu'on appelle la chair de poule. On n'est pas maître de ces mouvements-là, même avec un fusil chargé entre les mains et la résolution de s'en servir au besoin. Il n'est aucune arme qui puisse vous ôter la crainte d'un danger inconnu et auquel l'imagination effrayée donne toujours des proportions exagérées.

Il y avait environ un quart d'heure, qui me parut bien long, que je me trouvais planté comme un terme au bord des marais de la Pointe-aux-Joncs, lorsque j'entendis sur ma droite deux coups de fusil, puis, après un intervalle, deux autres coups, puis au bout d'un instant il passa devant moi, à dix pas, quelque chose comme un nuage rapide qui déchira l'air en sifflant, et puis j'entendis encore plus loin les deux coups de fusil de Franck. « Il paraît, me dis-je, que la passée commence, et que le nuage que je viens de voir est une bande de canards. Attention, ayons l'œil au guet. » J'avais à peine fini de prendre cet engagement envers moi-même, qu'une autre bande me passa sur la tête. Je fus surpris

et comme ébloui; j'ajustai avec précipitation, mes deux coups partirent, et... il ne tomba rien; j'avais tiré dans le vide. « Ah! diable! je n'ai pas de chance, ou plutôt je suis un maladroit, » me dis-je en rechargeant mon fusil. Bientôt après, de nouvelles détonations m'ayant averti de me tenir sur mes gardes, je vis arriver sur moi un magnifique volier de canards; je visai plus juste et j'en fis tomber deux. J'étais si joyeux de ma réussite, que je ne songeai pas à tirer mon second coup; oubliant même la recommandation que l'on m'avait faite, je me précipitai comme un fou, sans m'apercevoir que j'enfonçais jusqu'à mi-jambes dans le terrain vaseux qui bouillonnait autour de moi. Le temps de mettre la main sur les deux morts, j'en avais jusqu'aux jarrets; il me fallut faire un effort énergique pour me tirer de là et retourner à grandes enjambées vers mon poste, mes canards d'une main et mon fusil de l'autre. Je n'avais plus qu'un pas à faire pour gagner la terre ferme, lorsque je sentis quelque chose qui s'entortillait autour de ma jambe gauche sur laquelle j'étais posé; je baissai les yeux et je vis qu'un énorme serpent noir, long comme mon bras, avait saisi le bas de mon pantalon, heureusement large et flottant; je le frappai d'un coup de crosse de fusil, et lui enfonçai la tête dans la vase. L'instinct de la conservation m'avait inspiré le seul moyen d'échapper à la mort. Je fis quelques pas encore, mais ce fut tout; vaincu par la terreur, mes forces m'abandonnèrent et je tombai évanoui sur le sol.

Je suppose que je ne restai pas longtemps dans cet état, car la passée des canards, qui dure au plus une demi-heure, était bien près de finir quand je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, Rostalès me tenait dans ses bras et me faisait respirer un flacon d'alcali, tandis que Laputcha m'inondait le visage d'eau fraîche. Ils s'informèrent de la cause de ma défaillance. Je leur avouai le danger que j'avais couru pour avoir violé la consigne qu'on m'avait donnée.

En suivant de l'œil mes traces dans le marais, Laputcha prétendit que si j'avais marché deux mètres plus loin sur la gauche, je me serais trouvé juste au-dessus d'un abîme sans fond, dans lequel j'aurais été englouti debout, peu à peu, pouce par pouce, comme un pieu qu'on enfonce, sans qu'il m'eût été possible de me sauver.

Bien des chasseurs deviennent victimes de leur imprudence en s'aventurant ainsi sans guide dans les marais et les *prairies tremblantes* du Nouveau-Monde. En pareil cas, il n'y a qu'un seul moyen de salut, c'est de se coucher à plat ventre et de ramper dans cette position, en s'aidant des mains, du corps, des genoux et des pieds, jusqu'à ce qu'on ait regagné le terrain solide.

Quant au serpent dont je m'étais débarrassé avec tant de bonheur, il n'avait été qu'étourdi par mon coup de crosse. Laputcha voyant le bout de sa queue s'agiter audessus de la surface vaseuse, ôta son capot et s'avança vers lui, nu jusqu'à la ceinture, puis saisissant le serpent à pleine main, il l'arracha brusquement du marais, et nous montra sa tête plate et hideuse. « *Congo mauvais!* » disait-il en approchant le reptile plein de rage et la gueule ouverte, de ses mains, de sa poitrine et de ses bras nus. Mais le congo semblait impuissant à le mordre et s'écartait du sauvage avec dégoût, tandis que La-

putcha répétait toujours : « *Congo mauvais, congo mauvais!* »

Je n'oublierai jamais l'horrible tête de ce serpent, et quand il m'est arrivé de rencontrer ces regards durs et perçants, pleins de méchanceté, de colère et de haine dans les yeux de certains hommes, j'ai frissonné malgré moi, comme si je m'étais retrouvé en présence d'un congo.

Laputcha, voyant que ses exercices et ses expériences nous étaient désagréables, jeta le serpent à dix pas de nous, et Rostalès, pour en finir, lui écrasa le corps d'un coup de fusil.

Il n'y a rien d'extraordinaire à voir des sauvages prendre et manier sans crainte les serpents les plus venimeux. On prétend qu'ils connaissent un moyen de les empêcher de mordre. Est-ce une herbe, un poison naturel ou composé, dont ils se frottent les membres et le corps? Nul ne sait cela au juste, mais il est évident que ces observateurs continuels de la nature lui ont dérobé un secret qu'ils gardent pour eux seuls. Laputcha, cependant, a promis de révéler le sien à madame Rostalès avant de mourir.

Comme j'étais à peu près remis de mon émotion, nous continuâmes de longer le marais pour aller retrouver Franck et regagner avec lui le log-house de Laputcha. Celui-ci, chemin faisant, ramassa un beau canard dont je pouvais, à la rigueur, m'attribuer la mort; il avait reçu quelques grains de plomb en plein corps, et avait dû tomber en route, étouffé par un épanchement de sang intérieur.

Aussitôt que nous eûmes rejoint le nègre, le vacher des Rostalès nous engagea à partir tout de suite pour

Biloxi, à cause du mauvais temps qui se préparait; déjà le soleil se levait dans les plus mauvaises conditions, et le vent soufflait avec violence et par bourrasques. Rostalès ne tint aucun compte de l'avertissement qu'on lui donnait; il envoya le nègre avec notre chasse au loghouse, en lui recommandant de rapporter les ustensiles de pêche du vacher, afin qu'il pût nous prendre une friture de *patassas*.

Franck partit et revint au bout de quelques minutes en courant, tenant un sac en cordes de pitre à la main, et portant une pelle sur l'épaule. Nous entrâmes alors tous les quatre dans le marais, en suivant une chaussée naturelle et solide, sur laquelle passaient les bestiaux pour se rendre à leurs pâturages.

Après avoir marché pendant un quart d'heure dans ce couloir, bordé de chaque côté de grands roseaux qui nous masquaient la vue, nous débouchâmes tout à coup dans une immense prairie où paissaient tranquillement les bestiaux des Rostalès. Rien n'était plus propre à détruire les vilains aspects que j'avais vus depuis mon arrivée à la Pointe-aux-Joncs, que cette belle et fraîche perspective s'étendant à perte de vue, et dont l'horizon était borné devant nous par les sommets ondulés des grands bois. Rostalès, peu admirateur de la nature, voulut bien me rappeler que nous étions venus seulement pour voir Laputcha prendre une friture. Je lui répondis que je ne demandais pas mieux, d'autant plus que cela me paraissait assez difficile de pêcher du poisson dans un endroit où il n'y avait d'eau nulle part. Rostalès me pria de ne m'inquiéter de rien, d'avoir un peu de patience, et il m'assura que bientôt son vacher aurait découvert ce que je demandais. Le sauvage, l'o-

reille collée contre terre, avait l'air d'écouter attentivement, puis, ayant sans doute reconnu ce qu'il cherchait, il prit sa pelle et ouvrit dans le sol un trou carré, qu'il creusa à la profondeur d'un pied et demi environ; tout à coup la terre céda sous son outil, et l'eau demandée envahit le trou en bouillonnant. Ceci fait, Laputcha tira de son sac une ligne composée de deux petits morceaux de bois mis en croix, à l'extrémité desquels pendaient quatre fils de soie végétale, armés chacun d'un hameçon qu'il appâta avec de petits morceaux de viande salée, de la grosseur d'une mouche ordinaire; puis, attachant un bout de corde au milieu du croisillon, il souleva perpendiculairement sa singulière ligne, et la plongea dans le trou plein d'eau qu'il avait à ses pieds.

Au bout de quelques secondes, le sauvage retira sa ligne, et je fus tout étonné de voir qu'il y avait un poisson accroché à chaque hameçon. Il continua cette pêche miraculeuse, et sans jamais ramener moins de quatre *patassas* à la fois, jusqu'à ce que nous lui ayons dit assez.

Ce que j'écris là peut paraître incroyable à mes lecteurs; je pourrais me contenter de leur répondre que je rapporte un fait que j'ai vu, et les engager à aller le constater eux-mêmes; mais je suis trop poli pour leur dire une pareille chose, j'aime mieux leur donner une explication suffisante :

La prairie dans laquelle nous étions s'est établie et consolidée à la longue, sur une partie du grand marais qui a dû être autrefois un grand lac. Cette prairie, posée ainsi sur les eaux, est d'épaisseur inégale; en bien des endroits même elle tremble et s'enfonce sous les pieds;

de là le nom de *prairies tremblantes* donné à ces terres d'alluvion.

Une fois le principe de leur formation admis, on comprendra facilement que les eaux qu'elles recouvrent communiquent souterrainement avec celles restées à ciel ouvert. Il est facile aussi pour les poissons, dont le marais foisonne, de venir flâner sous la prairie tremblante. C'est ainsi que, attirés par le besoin de respirer, par la lumière, la curiosité et la gourmandise, ils arrivaient par centaines mettre le nez à la fenêtre que l'on venait d'ouvrir, et se faisaient prendre à qui mieux mieux par Laputcha.

J'ai l'espoir qu'après leur avoir donné ces renseignements, mes lecteurs n'auront plus le droit de dire que je suis un menteur ou un voyageur, ce qui est tout un.

Le temps menaçait de toutes parts. L'horizon, dans le sud, était noir comme de l'encre; et de ce bandeau funèbre, qui gagnait peu à peu l'est et l'ouest, il se détachait depuis le matin de mauvais grains qui venaient tourbillonner sur la mer, et troubler un instant ce calme lourd, sombre, imposant, qui précède le choc des éléments comme celui des armées.

Dans les plus hautes régions de l'air, le vent soufflait du nord avec une telle violence, que les nuages couraient et montaient les uns sur les autres comme un troupeau de bœufs échappés. Des masses de vapeurs s'en allaient vers le sud, s'amonceler au foyer principal de la tempête dont elles retardaient la marche. Mais cette compression momentanée devait contribuer à rendre l'explosion de l'ouragan plus terrible.

Dans la zone où nous étions on ne sentait pas un souffle d'air, et cependant des lames hautes et profondes

déferlaient sur le rivage, en chassant devant elles des bandes de goëlands, de mauves et de pélicans qui volaient éperdus sur nos têtes, tandis que derrière nous les bestiaux des Rostalès, revenus du marais, faisaient entendre des plaintes sinistres.

Il était imprudent de songer à retourner à Biloxi; car, en admettant même qu'il fût possible d'y arriver avant l'ouragan, il nous eût fallu un autre marin que Franck pour gouverner notre dangereux joujou, par une mer aussi grosse.

Je fis quelques observations dans ce sens à Rostalès; mais comme il était la cause principale de l'embarras dans lequel nous nous trouvions, pour n'avoir point voulu partir de suite après la passée des canards, il me répondit avec une certaine jactance, qu'il n'y avait pas de danger, que les créoles n'avaient peur de rien; que, d'ailleurs, il avait promis à sa mère de revenir, et qu'il ne voulait pas la laisser dans l'inquiétude.

— Partons alors, lui dis-je. Cette dernière raison est la meilleure de toutes, mais partons tout de suite.

Laputcha voyant qu'il n'y avait pas moyen d'empêcher ce départ, malgré son avis, proposa à Rostalès de conduire lui-même la pirogue jusqu'à l'extrémité de la Pointe-aux-Joncs, d'où il nous serait facile d'arriver à la pointe de Biloxi en un quart d'heure au plus de traversée.

La proposition du vacher fut acceptée à mon grand contentement, et Franck reçut l'ordre de partir à pied et de faire diligence, attendu que, s'il n'était pas arrivé à la Pointe en même temps que nous, nous traverserions le chenal sans lui et le laisserions à terre avec son ami Laputcha. Cette seule menace suffit pour le faire

partir, et du train dont il allait, nous eûmes la certitude qu'il arriverait le premier au rendez-vous.

Les fusils, le poisson, le gibier, les manteaux et la voile même, dont nous ne devions pas songer à nous servir, étaient déjà arrimés dans l'embarcation, il ne s'agissait plus que de mettre la pirogue à la mer, ce qui n'était pas chose facile avec le jusant dont j'ai parlé; le sauvage, seul, pouvait tenter cette opération et se flatter d'y réussir. En prenant l'engagement de nous conduire à moitié route de Biloxi, Laputcha avait fait ses conditions, dont la première était une promesse, de notre part, de lui obéir en tout; pour nous faire bien comprendre qu'il voulait être le maître, il nous répétait sans cesse : *toi, petit Rostalès, matelot ; toi, petit Français de France, matelot ; Laputcha, capitaine !* C'était clair.

Il commença par nous dire de haler la pirogue jusqu'à l'endroit où venait battre le flot, puis il nous fit asseoir dedans avec chacun une pagaie à la main, tout prêts à nous en servir.

Resté debout sur le sable, il attendit le moment favorable pour embarquer, et, voyant enfin arriver du large une vague énorme, il prononça en anglais ce seul mot, *look !* pour attirer notre attention et nous faire mettre sur nos gardes. La montagne d'eau avançait, avançait toujours; encore quelques secondes et elle allait nous engoutir. *Go ahead!* hurla le sauvage, et la pirogue passa comme une flèche à travers un nuage d'écume. Quand il nous fut possible de nous reconnaître, nous étions déjà à portée de pistolet du rivage. Laputcha etait assis à l'arrière, où il pagayait de toutes ses forces en répétant son *Go ahead ! Go ahead!* pour nous encourager à pa-

gayer aussi avec énergie. Et la pirogue, obéissant à la main sûre qui la dirigeait, entrait dans la vague sans la moindre secousse, comme un sabre dans la neige.

Au bout de quelques minutes, le sauvage, jugeant que nous étions assez éloignés de terre, vira de bord entre deux lames, beaupré sur poupe; cette manœuvre dangereuse et hardie, opérée avec tant de sang-froid et de rapidité, avait l'avantage de nous mettre dans notre route et de donner pour auxiliaire à nos trois pagaies réunies la lame puissante qui nous poussait par derrière; le plus difficile était donc fait, et en moins d'un quart d'heure nous fûmes rendus à l'endroit où nous attendait le nègre; de là à la pointe extrême de Biloxi il n'y avait plus qu'un chenal d'un mille au plus à traverser, encore étions-nous protégés contre la haute mer et les vents du large par la petite île aux Chevreuils qui masque l'entrée de la grande baie.

Le *capitaine* Laputcha nous fit ses adieux, sauta à terre, et tira de la poche de son capot une bouteille de wiskey dont il avait eu le soin de se munir avant de quitter son log-house. Franck, enchanté de se séparer de lui, poussa l'embarcation au large, et nous continuâmes notre route, sans plus nous occuper du mauvais temps que nous laissions derrière nous, que du sauvage qui recommençait sa maudite chanson de la veille, en dansant de plus belle autour de sa bouteille d'eau-de-feu!

—Franck va mourir! disait-il. L'ouragan tuera le diable noir!

Hélas! il disait vrai! Mais n'empiétons pas sur la catastrophe qui termina la vie de Franck.

Nous avions déjà fait plus de la moitié de la traversée,

Biloxi se rapprochait de nous à vue d'œil, nous pouvions même distinguer ceux qui nous attendaient sur le rivage, lorsque tout à coup la brise fraîchit d'une manière très-sensible ; nous tournâmes la tête (pour pagayer, on a le visage tourné vers le point où l'on va, pour ramer, au contraire, on le tourne vers celui que l'on quitte) pour connaître la cause de ce brusque changement de temps.

La terreur nous saisit à la vue d'une immense colonne de vapeurs noires lumineuses, dont le sommet se perdait dans le ciel, dont la base tournait rapidement sur elle-même, en courant sur la mer avec la vitesse d'une locomotive de chemin de fer.

A plus de cent mètres en avant de ce phénomène, on eût dit que des mains invisibles tordaient, brisaient les arbres séculaires de l'île aux Chevreuils, soulevaient les sables des rivages, les feuilles, les fleurs, les fruits de la terre, creusaient des abîmes dans la mer, ou élevaient des pyramides aquatiques qui retombaient en cascades d'écume.

Cette trombe, qui portait ainsi la dévastation sur son passage, allait directement de l'est à l'ouest. Je supposais que, nous trouvant un peu plus vers le nord, nous éviterions ses atteintes immédiates, mais je n'eus pas le loisir de calculer longtemps nos chances de lui échapper, et quand la trombe vint à passer devant nous à plus d'une portée de canon, notre pirogue fut soulevée comme une plume, et *capotée* de bout en bout. Je ne vis plus rien. J'entendis seulement deux cris de détresse, et je me sentis recouvrir d'une montagne d'eau. Quand je revins à la surface de la mer, l'obscurité était complète, il m'était impossible de reconnaître où j'étais; je

nageai néanmoins par instinct, mais sans chercher à résister à l'impulsion d'un courant rapide qui m'entraînait vers un point que j'ignorais; je fermai même les yeux, tant j'étais aveuglé par les sables et les débris qui tourbillonnaient autour de moi.

Je ne peux dire au juste le temps que dura mon anxiété, mes facultés étaient comme anéanties; je me rappelle seulement que je fus saisi, roulé, meurtri par une vague puissante, puis arrêté par un obstacle dont je ne pus me rendre compte immédiatement : ce n'est qu'en m'y accrochant avec les mains du désespoir que je reconnus que je tenais les racines d'un arbre renversé.

L'obscurité ne cessait pas; je me disposais cependant à quitter les racines de mon arbre pour aller à la découverte, lorsque le fracas d'une autre vague qui venait derrière moi m'obligea de m'y cramponner de nouveau pour éviter d'être entraîné dans la mer; au moment où cette vague me passa sur le corps, le tronc de l'arbre fut ébranlé par une forte secousse, j'entendis en même temps comme un bruit mat de chair et d'os cassés; j'allongeai le bras et je sentis sous ma main la tête laineuse du nègre.

Franck venait d'avoir les reins brisés contre l'arbre qui m'avait sauvé la vie.

Franck, le diable noir, était mort!

A quelques pas de là, Rostalès criait à l'aide : il avait eu trois côtes enfoncées. Les nègres de son père, guidés par sa voix, vinrent à notre secours et remportèrent à l'habitation les trois seules épaves de notre naufrage, deux hommes asphyxiés, brisés, endoloris, et un nègre mort.

Ce dernier accident était regrettable, disaient les Rostalès, comme perte d'argent; Franck leur avait coûté deux mille piastres, soit dix mille francs, à l'encan de la bourse de la Nouvelle-Orléans : trouvez donc un blanc qui vaille ce prix-là !

FIN.

TABLE

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.



